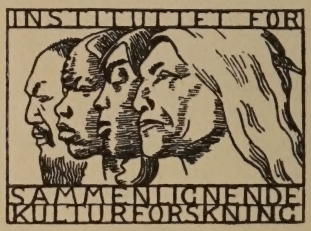
INSTITUTTET FOR SAMMENLIGNENDE KULTURFORSKNING



SERIE A: FORELESNINGER

V

HAAKON SHETELIG:
PRÉHISTOIRE DE LA NORVÈGE

OSLO 1926
H. ASCHEHOUG & CO. (W. NYGAARD)

LEIPZIG
OTTO HARRASSOWITZ

PARIS
HONORÉ CHAMPION

LONDON
WILLIAMS & NORGATE, LTD.

CAMBRIDGE, MASS.
HARVARD UNIVERSITY PRESS

INSTITUTTET
FOR SAMMENLIGNENDE KULTURFORSKNING

PRÉHISTOIRE DE LA NORVÈGE

PAR
HAAKON SHETELIG

OSLO 1926
H. ASCHEHOUG & CO. (W. NYGAARD)
LEIPZIG — OTTO HARRASSOWITZ
PARIS — HONORÉ CHAMPION
LONDON — WILLIAMS & NORGATE, LTD.
CAMBRIDGE, MASS. — HARVARD UNIVERSITY PRESS

Printed in Norway

DET MALLINGSKE BOGTRYKKERI

TABLE DES MATIÈRES

Page

I. La première immigration en Norvège, et le premier âge de la pierre dans le nord 7
II. La civilisation arctique de l'époque néolithique en Norvège . 27
III. Influences exercées par des groupes de civilisation étrangers pendant l'âge de la pierre norvégien 53
IV. La Norvège à l'âge du bronze 82
V. Le fer et „l'âge celtique du fer“ 113
VI. L'époque romaine 136
VII. Les grandes invasions et l'époque mérovingienne 167
VIII. L'époque des vikings 202
IX. Les sépultures à navire et la construction navale. Embarcations trouvées dans les marais 220
X. L'art décoratif à l'âge du fer norvégien 235
Liste bibliographique 256
Index général alphabétique 267

LISTE DES PLANCHES.

Pl. 1. Plaque de ceinture du premier âge du bronze, trouvée à Vigrestad, commune de Varhaug, Jæren. Musée de Bergen nº 4320.

Pl. 2. Collier en bronze, trouvé à Kraakvik, commune de Ringsaker, Hedemarken. Musée de l'Université, Oslo, nº 21059 b. — Vase à suspension, en bronze, trouvé à Lislebyfjeldet, Fredrikstad, Östfold. Musée de l'Université, Oslo, nº 16248.

Pl. 3. Fragments d'un vase romain en verre, époque augustéenne et bandeaux en or ajoutés pendant le VIe siècle. Trouvés à Solberg, commune de Nedre Eiker, Buskerud. Musée de l'Université, Oslo, nº 1944.

Pl. 4. Bijoux en or norvégiens de l'époque romaine. Fibule (en haut) et épingle, toutes les deux en bronze plaqué d'or au repoussé et ornées de filigranes, provenant d'un tombeau à Skalleberg, commune de Sandeherred, Vestfold. Musée de l'Université, Oslo, nºs 13336 et 13340. — Fibule (au milieu) en argent plaqué d'or au repoussé et ornée de filigranes, trouvée à Store Dal, commune de Skjeberg, Östfold. Musée de l'Université, Oslo, nº 21555. — Breloques en or, ornées de filigranes, l'une trouvée à Bö, commune de Torvestad, Karmöen, musée de Bergen nº 5754, et l'autre à Store Dal, commune de Skjeberg, musée de l'Université nº 21555.

Pl. 5. Garnitures en or de fourreaux d'épées, VIe siècle. La pièce en haut provenant de Egge, commune de Vestre Slidre,

Valdres, musée de l'Université nº 922, et l'autre de Etne, Hordaland, musée de Bergen, nº 2049.

Pl. 6. Fibule en argent doré, Ve siècle, trouvée à Norheim, commune de Hedrum, Vestfold, musée de l'Université nº 19858.

Pl. 7. Ornement en or, orné de filigranes, époque des vikings. Trouvé à Nedrebö, commune de Bokn, Ryfylke. Musée de Stavanger.

Pl. 8. Fibule en argent doré avec des pierres incrustées, VIe siècle, trouvée à Dalum, commune de Sparbuen, Nordtröndelag. Musée de l'Université, Oslo, nº 4816.

Pl. 9. Décoration sculptée sur bois, d'env. 800. Tombeau de Oseberg. Musée de l'Université, Oslo.

Pl. 10. Tête d'animal décorative, en bois. IXe siècle. Tombeau de Oseberg. Musée de l'Université, Oslo.

L'étude de l'archéologie de notre pays peut paraître au premier abord une tâche assez ingrate. Nos matériaux et nos instruments de travail sont relativement pauvres, et pour les âges les plus anciens, nous nous trouvons en présence d'une civilisation primitive et simple qui n'est remplacée que très tard, et lentement, par une civilisation plus riche et plus avancée. L'archéologie de la Norvège ne saurait être aussi attrayante que l'étude de l'éclosion précoce de la civilisation et des arts dans les pays méridionaux, et de leur antique histoire. En effet, la Norvège est située dans une zone septentrionale, et elle a un climat rude; c'est un pays pauvre par lui-même, un pays de hautes montagnes, couvert de forêts. Encore aujourd'hui, il n'y a guère de peuple en Europe qui ait à surmonter d'aussi sérieuses difficultés pour créer une société civilisée, et les obstacles naturels ont eu une action plus grande encore à une date ancienne et dans des conditions plus rudes. Or c'est précisément cet état de choses qui donne aux recherches sur les plus anciennes périodes de la civilisation norvégienne leur importance particulière.

Notre pays est, et a toujours été le poste avancé de la civilisation européenne vers le nord. La Norvège

s'étend sur plus de 15 degrés de latitude (de 57° 58′ à 71° 11′ de lat. nord), elle a 1800 km. de long de Lindesnes à Vardö, et elle comprend toutes les zones climatériques, depuis le climat doux des côtes de la mer du Nord, jusqu'à celui, à demi arctique, du Finmark. C'est un pays démesurément allongé, à la population clairsemée, dominé par une nature puissante et sauvage: toutes circonstances qui permettent à la Norvège d'offrir des problèmes originaux et importants à l'étude des civilisations. Chez nous, plus que partout ailleurs, les recherches comparatives ont donné des résultats intéressants pour l'histoire des mœurs, notre pays se trouvant être le dernier dans la série des peuples civilisés de l'Europe entre la Méditerranée et l'Océan glacial. Nous aurons à déterminer quels sont les rapports entre les traits de civilisation qui nous sont communs avec les autres pays d'Europe, et ceux qui proviennent des conditions locales de notre patrie. Nous participons à l'œuvre civilisatrice commune à toute l'Europe, et d'autre part, nous sommes en relations avec la civilisation arctique primitive dont l'étude est l'une des premières grandes tâches inscrites au programme de notre Institut. Cette situation complexe de la Norvège a influé sur son histoire où les périodes brillantes alternent avec les périodes de décadence ou d'inertie. Nous pouvons dire que notre pays a apporté des contributions importantes au patrimoine commun de la civilisation universelle, — ainsi, certaines œuvres modernes de science et de littérature, notre sculpture médiévale qui n'est peut-être pas connue comme elle le mérite, notre littérature et notre poésie anciennes, l'art décoratif de l'époque des vikings. Néanmoins, il faut convenir que, d'une façon générale, la Norvège

n'a jamais été un pays dirigeant; nous avons beau conserver encore notre physionomie propre due à notre situation géographique, et à notre mentalité, c'est toujours aux impulsions émanant des peuples du midi que nous avons dû de pouvoir participer à la grande évolution de la civilisation européenne.

D'ailleurs, la Norvège est un élément naturel du grand groupe de la civilisation scandinave. Les peuples du nord constituent, encore aujourd'hui, et sur des points essentiels, une unité vis-à-vis des autres pays. Malgré les immenses distances et la diversité des conditions géographiques, tout le nord a, pratiquement, une langue commune depuis le Slesvig jusqu'au Finmark, depuis la côte de la mer du Nord jusqu'aux cantons suédois de la Finlande, et ces pays sont intimement unis les uns aux autres par des liens d'histoire et de civilisation. L'empreinte nordique est plus apparente, et peut-être particulièrement sensible pour des étrangers lorsqu'on considère la Scandinavie comme une unité. En effet, dans les études historiques, l'un des pays du nord ne peut être isolé des autres; cela est vrai pour l'histoire politique, aussi bien que pour l'histoire des mœurs et pour l'archéologie. Nous aurons par la suite très fréquemment l'occasion de constater, d'une part le rapport étroit qui existe entre les périodes de la civilisation ancienne de la Norvège et celles du Danemark et de la Suède, et d'autre part, l'action de chaque pays dans l'évolution générale, en dépit des variations qui ont pu se produire à diverses époques.

Dans l'antiquité également, la civilisation scandinave doit être considérée comme formant un ensemble en face du reste de l'Europe. Sur ce point, le savant suédois

Oscar Montelius a été l'initiateur et le pionnier de la méthode comparative générale. Il a mis en lumière la suite continue et organique qui existe dans l'évolution du vieux monde tout entier, aussi bien en ce qui concerne la civilisation des peuples préhistoriques „barbares“ qu'en ce qui touche celle des plus anciennes nations historiques. Dès les temps les plus reculés, l'Europe a formé une immense société organique de peuples qui ont évolué parallèlement, quoique certains peuples ou groupes de peuples fussent les dirigeants.

Les niveaux de civilisation qu'a pu atteindre chaque peuple pendant une période donnée présentent de fortes dissemblances, et l'influence de chaque civilisation n'a pas été constamment la même. Si l'on passe brusquement de l'étude du château royal de Mycènes à celle de l'âge du bronze danois, ou si l'on considère les cantons paysans norvégiens par rapport à la Rome impériale, on se rend compte de l'abîme profond qui les sépare. Cependant les exemples montrent qu'il y a un fond d'unité dans le développement de la civilisation; les âges du bronze de Grèce et de Danemark sont synchroniques et ont une base commune, et il en est de même pour l'âge du fer de l'époque romaine dans les régions nordiques et au bord de la Méditerranée; on peut en conclure que tous les groupes de peuples de notre partie du monde ont eu un patrimoine commun de civilisation. Ces résultats ont ouvert de nouvelles perspectives dans l'étude de l'Europe de l'antiquité en général et spécialement du nord préhistorique.

C'est envisager un autre aspect du même problème que de mesurer la distance qui sépare les peuples dirigeants des autres plus barbares et de préciser les

rapports de l'Orient et des pays de la Méditerranée avec l'Europe centrale, occidentale et septentrionale. Il est hors de doute que pendant toute l'antiquité, les progrès sont dûs à des impulsions venues du sud et on pourra étudier avec fruit l'influence exercée par une civilisation d'ordre supérieur loin de son berceau, dans un milieu plus simple et plus pauvre[1]. Il s'agit de la différence entre les sphères centrales, proprement créatrices, et les domaines extérieurs qui, à beaucoup d'égards ont été essentiellement réceptifs. Ici se posent divers problèmes fort importants, entre autres la question de savoir si les régions les plus éloignées ont marché de pair avec les régions centrales, ou s'il faut admettre des retards importants dans le progrès de la civilisation. C'est à l'archéologue danois M. Sophus Müller que revient surtout le mérite d'avoir mis ces problèmes en discussion; il a essayé de démontrer l'action de certaines lois qui régissent la transmission d'une civilisation d'un peuple à l'autre, et il a prouvé d'une façon définitive l'importance de cet ordre de faits, bien que ses conclusions, en partie trop absolues, ne puissent être maintenues sans réserves[2]. Evidemment, des questions de ce genre ne peuvent être résolues au moyen d'une formule générale, mais elles doivent être traitées séparément selon le temps et le lieu, pour chaque cas spécial. Il apparaîtra alors que les communications et les rap-

[1] Une petite étude très captivante à ce sujet est celle de M. Bror Schnittger qui offre quelques aperçus sur les relations de notre civilisation avec les pays de la Méditerranée orientale pendant le premier âge du bronze (*Ord och Bild*, 28e année, Stockholm 1919, pp. 65 ss.).

[2] Voir notamment: Sophus Müller, *Urgeschichte Europas* (Strasbourg 1905).

ports entre civilisations étaient conditionnés par des variations diverses, par des mouvements populaires, par la guerre, la paix, et la répartition du pouvoir, par la formation ou la dissolution d'Etats. L'une des tâches de l'archéologie est précisément de relever la trace des nombreuses complications qui, de ce chef, ont agi sur l'Europe préhistorique.

Nous nous proposons de décrire dans la suite de cet ouvrage la civilisation préhistorique de la Norvège, en l'envisageant sous les divers points de vue que nous venons d'indiquer. Il faudra tenir compte des traits caractéristiques qu'impriment à la manière de vivre des habitants les conditions naturelles du pays, mais il n'en importera pas moins d'envisager l'évolution norvégienne comme l'élément d'un ensemble plus vaste, comme une partie de l'histoire de la civilisation de l'Europe tout entière. En bien des points, notre exposé peut se baser maintenant sur des résultats acquis à l'archéologie, mais trop souvent nous nous heurtons à des énigmes dont le mot n'a pas encore été trouvé. En ce cas, nous considérons comme une partie de notre tâche, et non la moindre, d'indiquer les problèmes dont nous nous attachons toujours à trouver la solution[1].

[1] Parmi les exposés antérieurs d'archéologie générale de la Norvège, on doit citer: *l'Atlas d'antiquités norvégiennes* d'O. Rygh avec texte norvégien et français (Christiania 1885), le *Norges Oldtid* de G. Gustafson édité par les soins du musée populaire norvégien (Christiania 1906). Une bibliographie complète par W. P. Sommerfeldt pour la littérature archéologique norvégienne de 1814 à 1913 est imprimée dans la revue *Oldtiden* V (1915). Une étude historique sur l'archéologie norvégienne par Helge Gjessing a été publiée dans la revue historique de Norvège (*Norsk Historisk Tidsskrift*) 1920 (La science historique norvégienne en cinquante ans).

I.

LA PREMIÈRE IMMIGRATION EN NORVÈGE, ET LE PREMIER ÂGE DE LA PIERRE DANS LE NORD

L'ÂGE DE L'OS ET LES STATIONS À SILEX. L'ÉTAPE DE LA CIVILISATION DE NÖSTVET.

La première question qui se pose à l'esprit est de savoir quand et comment le pays a été peuplé; c'est une énigme qui n'a pas encore été résolue. — C'est là, comme on le pense bien, un problème qui a toujours attiré nos historiens et nos archéologues. Dès le moyen âge, les auteurs successifs ont émis à son propos bien des hypothèses savantes, et il a occupé une place considérable dans la littérature et la science du XIXe siècle. La première colonisation du pays a été racontée sous forme poétique par notre chantre national Henrik Wergeland, et étudiée à grand renfort d'érudition par des historiens comme R. Keyser et P. A. Munch [1]. Mais ces théories vieillies n'ont plus

[1] Wergeland dans son histoire de Norvège (Pour le peuple VII, Œuvres complètes 1923, IV, 1, p. 381); Munch dans son histoire du peuple norvégien, Det norske Folks Historie I, 1, p. 3. (Christiania 1852).

d'intérêt actuellement; elles étaient fondées sur des traditions littéraires et des méditations historiques. Nous savons aujourd'hui que les périodes les plus anciennes de la civilisation du nord ne peuvent être étudiées à fond qu'après des recherches archéologiques et géologiques. Nous n'en sommes plus à discuter les hypothèses relatives aux immigrations demi-historiques; la première question que nous nous posons à l'heure actuelle, c'est de savoir si la présence de l'homme en Scandinavie peut être attestée vers la dernière époque glaciaire, ou peut-être à une date encore plus ancienne.

Il va de soi que les pays du nord n'ont pu conserver de traces d'une population primitive remontant jusqu'aux anciennes périodes paléolithiques de l'Europe occidentale. Théoriquement, il est fort possible et peut-être vraisemblable que l'homme ait pénétré dans l'Europe du nord à un stade éolithique grâce aux conditions naturelles favorables de l'époque tertiaire, et que le nord ait été peuplé pendant la grande époque interglaciaire, — cette très longue période où les formes de la plus ancienne civilisation paléolithique se développent en France dans des conditions climatériques qui, du moins à certaines époques, étaient meilleures que celles de l'époque actuelle. Vinrent ensuite des temps plus durs, quand toute l'Europe septentrionale fut de nouveau enterrée sous des masses de glace qui durent effacer tous les vestiges possibles d'une habitation plus ancienne. La grande époque glaciaire met une limite bien marquée aux recherches sur la population et la civilisation des plus anciens temps du nord. Il s'ensuit de là que la nouvelle immigration a dû venir du midi dès que les contrées septentrionales

furent rendues de nouveau habitables par l'adoucissement du climat.

Durant la dernière phase de l'époque glaciaire, la phase géologique appelée dans le nord le stade de Mecklembourg, le stade de Würm des Alpes, les côtes ouest du Jutland et de la Norvège ont été exemptes de glace et accessibles: c'est dire qu'il est théoriquement possible que les plus récents peuples paléolithiques de l'Europe occidentale se soient répandus en Scandinavie à la dernière époque interglaciaire et que, ayant survécu au retrait final des glaces, ils aient continué à vivre sur les côtes non glacées le long de la mer du Nord. Mais nous n'avons jusqu'à présent aucune preuve certaine de l'existence d'une population paléolithique dans le nord. La théorie basée sur les outils amygdaloïdes en silex, dans lesquels on a voulu voir des paléolithes nordiques et qu'a étudiés en dernier lieu Oscar Montelius peu avant sa mort, est généralement controversée et soulève des objections fort graves[1]. Les gros silex à forme d'amande n'ont donc provisoirement que peu de force probante pour la question qui nous occupe. Cependant, comme nous l'avons dit, on ne saurait nier la possibilité d'une habitation aussi ancienne dans le nord; de futures trouvailles pourront — cela est arrivé souvent déjà — nous ménager des surprises, et nous verrons par la suite

[1] Montelius, *Paleolithic Implements* dans *The Antiquaries Journal*, I (London 1921). C. A. Nordman dans *Finskt Museum*, XXVII—XXVIII (1910—1921). A. Björn, Etudes sur l'âge de la pierre, sur les trouvailles norvégiennes d'objets prétendus solutréens, dans *Videnskapsselskapets Skrifter*, II (Hist.-filos. klasse; 1924, nº 5).

qu'on ne peut guère interpréter certains traits de la civilisation de l'âge de la pierre norvégien qu'en supposant des traditions héritées directement d'une population paléolithique.

Les plus anciennes découvertes absolument certaines et datant de l'époque postglaciaire du nord consistent en trois armes pareilles à des haches et fabriquées en corne de renne; elles ont été trouvées en Danemark. Ce sont des armes d'attaque au manche en corne de renne, d'un demi-mètre environ de longueur; deux d'entre elles sont munies de trous pour l'insertion d'une lame ou d'une pointe en silex, le manche en bois de renne de la troisième se termine par une branche taillée en pointe. On a trouvé une autre arme similaire en Brandebourg, près de Berlin. Un morceau coupé d'une corne de renne, provenant des environs de Viborg, et une simple pointe en silex trouvée dans le même dépôt géologique que celui de l'une des haches en corne de renne précitée, fournissent également des preuves de la coexistence en Danemark de l'homme et du renne, dans des conditions demi-arctiques et à une période voisine de la dernière glaciation. Ceci vient à l'appui d'une thèse souvent proposée théoriquement, et d'après laquelle de primitifs chasseurs de renne venus de la partie occidentale de l'Europe centrale auraient poursuivi leur gibier vers le nord, au fur et à mesure que ces contrées de notre partie du monde devenaient accessibles après la fin de l'époque glaciaire.

Il est donc tout naturel que la civilisation du premier âge de la pierre dans le nord dont nous avons une connaissance approfondie, montre une parenté très

étroite avec le plus récent paléolithique. Cette civilisation, nous avons appris à la connaître avant tout par les grandes trouvailles danoises faites à Maglemose et à Sværdborg[1]. C'est très nettement une civilisation de peuple chasseur: le chien en est le seul animal domestique, et les restes de repas de ces stations d'habitation indiquent qu'on s'y nourrissait principalement du produit de la chasse. Quant à l'outillage, la matière était fournie, presque pour tout ce dont on avait besoin et notamment pour la chasse et la pêche, par des os, des cornes de cerf et d'élan; ces matériaux étaient utilisés avec une habileté et une sûreté qui témoignent d'une vieille tradition. On a signalé aussi des détails techniques, qui se retrouvent identiquement dans le Magdalénien français et qui montrent d'où provient cette civilisation de l'Europe septentrionale. Dans ces mêmes endroits nous retrouvons également les types les plus importants d'armes de chasse et de capture, harpons à diverses sortes de barbelures, pointes en corne lisses et rondes pour flèches ou javelots, toutes formes aussi caractéristiques de la civilisation paléolithique tardive que de la civilisation la plus ancienne du nord. D'autres formes caractéristiques sont des haches faites d'une lame de silex enfoncée dans un manche en bois de cerf, des haches faites d'os d'élan, des massues en os, des poignards faits d'omoplates

[1] Georg F. L. Sarauw, *Aarb. f. n. Oldk.*, 1903 (sur une station d'habitation de l'âge de la pierre), *Prähist. Zeitschr.*, 1911, 1914, et *Congrès préhistorique de France*; session de Périgueux, 1905, p. 244 ss. — K. Friis Johansen dans *Aarb. f. n. Oldk.*, 1919 (sur une station d'habitation du premier âge de la pierre dans le marais de Sværdborg).

d'urus, des couteaux fabriqués avec des dents de sanglier, des hameçons, des poinçons, des épingles en os, etc. Parmi les formes typiques, mentionnons finalement quelques outils assez grands, plats, en os, appelés généralement dans l'archéologie nordique „netstikker“ et qui ont peut-être aussi leurs devanciers paléolithiques[1].

En comparaison de ce riche mobilier d'objets en os intéressants et perfectionnés, le travail de la pierre est singulièrement imparfait. Les stations d'habitation témoignent de la consommation d'une masse de silex, mais il n'y a que peu de pièces façonnées en outils distincts; la plupart sont des pièces tranchantes ramassées au hasard, fendues pour l'usage sans doute, mais insuffisamment formées. Ces lames de silex primitives pouvaient servir de tranchants pour haches en corne, de couteaux et de racloirs, ou de grattoirs et de pointes de flèches, chacune étant utilisée d'après sa forme et sa taille. Ce sont des outils de fortune, tels qu'on les connaît à l'âge de la pierre dans le monde entier[2]. Parmi les formes plus distinctes nous relevons d'abord quelques toutes petites pointes en silex façonnées, qui correspondent parfaitement à l'industrie microlithique de l'Europe occidentale, puis de petits grattoirs discoïdes, des grattoirs carénés, plus un petit nombre de haches en silex primitives, de tranchets et de pics, de forme pourtant peu typique.

Ce sont avant tout les objets d'os qui caractérisent cette civilisation et qui en déterminent la place par

[1] Voir D. René de Saint-Périer dans *L'Anthropologie*, XXXIV (1924), p. 7, fig. 3.

[2] Voy. par exemple Capitan (*Congrès international*, 1900; Paris). Ernst Klein, *Stenåldersliv* (Stockholm, 1920), pp. 84,103.

rapport à l'ensemble du développement européen. C'est évidemment une civilisation qui tient de très près à l'âge paléolithique récent de l'époque de la Madeleine, qui en Europe occidentale se continue par la période azilienne, civilisation paléolithique à l'époque néolithique. Ce premier âge de la pierre du nord forme un parfait parallèle à la civilisation française du Mas-d'Azil; ces deux phases, prises dans l'ensemble, doivent être synchroniques. Cela a été mis en doute, parce que des intermédiaires directs n'ont pas encore été trouvés et que certains des types du nord ne sont pas identiques aux types français. Le groupe français appartient à l'ouest de l'Europe et s'étend vers le nord jusqu'aux îles Orcades, comme nous le savons par les trouvailles faites à Oban et à Oronsay[1], tandis qu'en Scandinavie nous avons affaire à un groupe nordico-baltique. Il paraît cependant indubitable que les deux groupes ont une même origine et sont coordonnés. Cette opinion est confirmée par ce que nous apprennent les débris de squelettes des stations danoises: ils appartiennent à un type paléolithique de grande stature qui rappelle de près la race de Cro-Magnon.

La civilisation de cet ancien âge nordique de la pierre, qu'après la trouvaille faite à Maglemose on désigne généralement par le nom de cette localité, s'est répandue sur tout le Danemark, sur une grande partie du nord de l'Allemagne, sur les pays baltiques et sur la Russie. En effet, les conditions géographiques des pays du nord étaient alors favorables à la diffusion de cette civilisation jusque dans la péninsule scan-

[1] Joseph Anderson, *Proceedings Soc. Ant. Scot.*, XXIX, 211 ss., XXXII, 298 ss. Henderson Bishop, *ibid.*, XLVIII, 52 ss.

dinave, car les îles danoises étaient soudées au Jutland et à la Scanie. Dans le midi de la Suède, de nombreuses trouvailles semblables ont été faites, et on peut en suivre de plus éparses vers le nord le long des vieilles côtes de la Baltique, qui était alors un immense lac; en Norvège également on a fait des trouvailles certaines d'objets caractéristiques en os datant de la même période[1]. C'est l'âge de l'os du nord, la civilisation épipaléolithique, comme l'a nommé M. Knut Stjerna; elle a prédominé en Europe d'assez bonne heure pendant l'époque postglaciaire, antérieurement à la période caractérisée par les *kjökkenmöddings* en Danemark.

En Norvège, cette période est représentée non seulement par des trouvailles dispersées d'objets en os comme des pointes en os (harpons, *netstikke* et autres objets analogues), mais avant tout par une série notable de trouvailles d'habitations qu'on appelle généralement des stations à silex et qui n'ont été faites, en réalité, que dans le courant des dix à quinze dernières années[2]. Ces stations ne se trouvent que sur la côte, de Bergen environ jusqu'à l'embouchure du fjord de Trondhjem, et spécialement sur la côte de Möre. Ce sont des habitations situées en rase campagne, généralement dans des vallons abrités, et, sans aucun doute, à proximité des lignes de rivage d'alors, mais aujourd'hui émergées à une hauteur considérable au-dessus de la mer. Ces stations ont un mobilier maigre et uniforme, tous les

[1] Voir Sune Lindqvist, sur l'âge de l'os nordique et les races de l'âge de la pierre (*Rig*, 1918; Stockholm).

[2] M. le conservateur A. Nummedal a plus qu'aucun autre le mérite d'avoir découvert et étudié les stations à silex.

débris organiques ayant été lavés et enlevés par les pluies et les eaux à tel point qu'il n'y subsiste jamais une véritable couche archéologique. Les silex sont les seuls restes laissés par l'homme; les outils en os et en corne ont disparu, ainsi que les débris de repas et les autres matières organiques, et, seule, l'industrie de silex pourra dès lors servir à caractériser la civilisation représentée par ces trouvailles. Heureusement, il y a là des quantités de silex taillé; les pièces peuvent être recueillies par milliers et révèlent un matériel de qualité particulière, très homogène, fait de silex presque toujours clairs, gris blanc ou gris, d'assez grosse taille, et nettement de la même espèce que ceux qu'on peut trouver encore dans les dépôts glaciaires appartenant aux mêmes régions que les stations à silex. C'est le silex local du gisement secondaire qu'on a recherché et utilisé.

Il a été assez malaisé de définir le caractère des stations à silex, et la question est encore aujourd'hui en discussion; toujours est-il que ces trouvailles nous révèlent un état très ancien. La majeure partie des silex ne sont que des morceaux informes de tranchets, des disques et des lames de silex sans forme définie, mais ayant néanmoins servi d'outils de fortune. Les outils distinctement formés sont relativement rares et peu nombreux dans ces trouvailles, comme c'est le cas également pour celles du groupe de Maglemose en Danemark; il y a des stations à silex où les trouvailles consistent entièrement et exclusivement en toutes sortes de pièces de silex tranchantes, sans outils véritables et distincts. Nous sommes en présence d'une industrie tout homogène et très primitive. Le polissage du silex

est complètement inconnu; tous les outils sont exécutés exclusivement par éclatement. Les éclats sont en assez grand nombre; la population a dû être très habile à fabriquer un outil qui est le plus simple qu'on puisse faire en silex: c'est un long éclat à bords à peu près parallèles, fendu d'un seul coup, aux extrémités aiguës et pouvant servir à des usages variés. Les éclats sont généralement, dans les stations à silex, longs et forts, mais souvent assez inégaux. Pour l'outillage tranchant, nous avons en outre deux types primitifs, les tranchets et les pics; ce sont généralement de petits exemplaires, aux formes irregulières et accidentelles, sans doute destinés principalement à l'aiguisage des outils en os et en corne de cerf. Les types réellement caractéristiques dans les stations à silex sont tout autres: des silex microlithiques taillés en petits éclats ou en pointes de silex, des pointes de flèches à un tranchant, de petits grattoirs discoïdes en silex, des grattoirs carénés, des burins pour le travail de l'os et quelques autres formes analogues; tout cela nous ramène à une date très reculée de l'âge de la pierre. L'industrie microlithique est caractéristique en somme de l'époque néolithique la plus ancienne, et d'autres formes, comme les grattoirs carénés et les burins, sont purement paléolithiques et semblent être antérieures à tout ce que nous connaissons en fait de trouvailles scandinaves [1].

Il faut nécessairement suppléer à cette industrie de silex en supposant une assez grande quantité d'outils et d'armes en os et en corne de cerf, de harpons, de pointes en os, de haches en corne, etc., qui ont été

[1] Voir Th. Petersen dans *Naturen* 1922, p. 106.

détruits dans ces stations exposées aux intempéries, mais qui ont constitué en réalité la partie la plus importante de l'outillage de la civilisation des stations à silex. Le travail du silex, à lui seul, si primitif soit-il, se rattache sans aucun doute tant au groupe danois de Maglemose, qu'aux formes purement paléolithiques de l'âge du renne en France, et nous pouvons donc en conclure que la civilisation des stations à silex a eu essentiellement le même caractère que ces deux autres groupes.

Nous nous trouvons donc ici devant la plus ancienne période de civilisation représentée amplement en Norvège. Au point de vue archéologique la civilisation des stations à silex peut être définie comme parallèle à l'Azilien francais, cette civilisation paléolithique à l'époque néolithique qui partout en Europe prélude au vrai néolithique, et nous pouvons dire que, selon toute probabilité, ce furent les descendants de chasseurs paléolithiques du renne en Europe occidentale qui peuplèrent alors les côtes norvégiennes de la mer du Nord. Mais ce n'est pas chose facile que de déterminer d'une façon absolue l'âge des stations à silex: on ne saurait y parvenir à l'aide des conditions archéologiques seules, on n'y arrivera qu'en s'appuyant sur des recherches géologiques. Ce qui nous ferait trancher la question, ce serait la connaissance de la flore et de la faune contemporaines, mais les trouvailles n'ont pas fourni de débris organiques et ne nous renseignent donc point à ce sujet. Or, d'autres circonstances géologiques ont de l'importance: d'abord le fait que les parties de la côte où se trouvent les stations à silex étaient une terre accessible et libérée de la glace durant

la plus récente époque glaciaire du nord; et il n'y a plus que là que cette vieille côte existe encore, car, plus au sud, aussi bien en Norvège qu'en Jutland, l'antique ligne côtière scandinave de l'époque glaciaire est maintenant abaissée et disparue dans la mer. Les conditions naturelles ne marquent donc pas de limite précise pour l'âge des stations à silex, qui peuvent être sans aucun doute très anciennes, et on a essayé de les dater d'après leur situation actuelle. Le peuple de ces stations a vécu jadis près du rivage et en partie tout au bord de la mer, de sorte que les silex ont été roulés par les vagues, tandis qu'aujourd'hui les stations sont situées à une certaine hauteur au-dessus de la mer qui correspond à l'exhaussement de la côte[1]. Nous ne pouvons ici entrer dans le détail, mais on arrivera certainement par cette voie à démontrer que les stations à silex sont de beaucoup antérieures à la période des kjökkenmöddings en Danemark et remontent à une date assez reculée, celle de la fonte des glaces de la Scandinavie intérieure, ou même à une époque encore plus ancienne.

Bien entendu, ces stations ne sont pas toutes de la même époque; elles sont très nombreuses et se répartissent certainement sur une très longue période, mais nous pouvons donc établir, d'une part, que ce groupe de civilisation nous ramène à ce que nous connaissons de plus ancien en fait d'habitation dans le nord et, d'autre part, que ce groupe est dans le rapport le plus étroit avec le paléolithique récent de l'Europe occidentale.

[1] L'étude la plus récente sur cette question est celle de M. Nummedal (*Norsk geologisk Tidsskrift*, VII, 89 ss., avec résumé en anglais).

Cette civilisation, c'est le préliminaire de la civilisation néolithique en Norvège, comme dans la Scandinavie en général, dans le nord de l'Europe orientale, dans l'Azilien français et dans le premier âge de la pierre écossais. Pendant les périodes néolithiques suivantes l'état de choses, on le sait, a été fort variable dans les divers domaines, mais, en ce qui concerne la Norvège, il est certain que les éléments de civilisation paléolithique, héritage incontestable des plus anciennes époques de la colonisation du pays, ont eu une importance durable et fondamentale pour toutes les phases suivantes de l'âge de la pierre. Nous y retrouvons les mêmes formes caractéristiques de harpons, de pointes en os pour sagaies et autres armes de jet, de flèches en os, à tranchants de silex, pour la chasse aux oiseaux; ces armes ont été trouvées séparément le long des cours d'eaux et des rivières, souvenirs de la chasse et de la pêche des temps anciens, et pour une partie d'entre elles les conditions géologiques de gisement étaient telles que les pièces peuvent être attribuées à une phase plus avancée du second âge de la pierre[1]. Des harpons et des pointes en os de même forme antique apparaissent dans des stations d'habitation jusqu'à la fin de l'âge de la pierre, par exemple sous les roches de Ruskenesset[2]. A l'encontre de ce qui est le cas pour les kjökkemöddings, le Campignien français et la région des mégalithes de date récente en Europe occi-

[1] A. W. Brögger, sur la découverte d'une flèche en os à tranchants de silex, datant du second âge de la pierre (*Norsk geologisk Tidsskrift* I, nº 12, 1909).

[2] Brinkmann et Shetelig, *Ruskenesset* (station de chasse de l'âge de la pierre; *Norske Oldfund,* III; Kristiania 1920).

dentale et en Scandinavie méridionale, nous pouvons constater l'existence de traditions paléolithiques à travers tout le second âge de la pierre en Norvège, et les formes des engins de pêche et de capture, distinctes et héritées des temps les plus reculés, montrent aussi que la manière de vivre et de se nourrir dans notre pays est restée sous beaucoup de rapports et pendant longtemps empreinte de vieilles habitudes primitives. C'est en s'aidant des mêmes faits qu'on peut arriver à la pleine compréhension de tout le groupe dit arctique du second âge de la pierre en Europe septentrionale et, de même, il nous faut avoir recours aux traditions paléolithiques pour comprendre l'art naturaliste des gravures et des peintures rupestres de l'âge de la pierre en Norvège et en Suède ; nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Cet aspect primitif et ce caractère conservateur qui distinguent toute notre époque néolithique sont dus naturellement, en premier lieu, à la situation géographique de notre pays, qui s'est trouvé en dehors des grands courants du néolithique européen et aussi, dans une large mesure, aux conditions naturelles du pays même. Mais d'autres circonstances ont contribué à imprimer à notre âge de la pierre son aspect particulier; elles ont agi surtout sur le développement matériel de la civilisation, sur l'outillage, qui dépend toujours forcément des matières premières accessibles. Sur ce point, l'âge de la pierre norvégien arctique, qui a essentiellement le même caractère que la civilisation correspondante en Suède et en Finlande, affecte des formes toutes différentes de l'âge de la pierre de la Scandinavie méridionale.

La Norvège n'a pas l'abondance naturelle de silex qui, en Danemark et en Scanie, a été la base d'une évolution toujours plus riche de la technique et des formes de l'outillage, évolution qui s'annonce déjà dans la période des kjökkenmöddings et sert vraiment d'introduction au néolithique. En Norvège, au contraire, le silex est rare, seulement déposé secondairement dans les couches de graviers de l'époque glaciaire, et de qualité médiocre, suffisant à l'industrie si imparfaite des stations à silex, mais incapable de satisfaire aux exigences d'une évolution plus avancée de l'outillage. Cependant, le besoin de meilleurs outils tranchants s'est fait sentir, et spécialement, on peut le croire, le besoin de remplacer la hache en corne à tranchant de silex par des outils plus vigoureux; c'est ainsi qu'on a été amené à faire le très important progrès qui consiste à se servir des roches éruptives utilisables du pays. Ce fut là, en effet, un progrès technique incontestable: pour notre plus ancien âge de la pierre le silex était le seul élément de l'industrie lithique, tandis qu'à la période suivante (période de Nöstvet), on se sert surtout des roches dures à grains fins.

Cette phase de la civilisation de notre âge de la pierre — on lui a donné le nom de civilisation de Nöstvet après la trouvaille faite près d'Oslo — est maintenant connue presque partout en Norvège et dans la plupart des cantons suédois. C'est une civilisation primitive qui a sa physionomie propre, et qui marque une étape déterminée du premier âge de la pierre dans la péninsule scandinave. Elle a ses formes particulières d'outillage, sa technique spéciale dans le travail de la pierre, et elle se caractérise avant tout par l'utilisation

presque exclusive des roches éruptives compactes pour la fabrication des haches et des outils analogues. Le type principal est la hache de Nöstvet proprement dite, de forme ovalaire, allongée, épaisse, tenant de la pioche et avec tranchant court, souvent fortement convexe; mais il y a des variantes de ce type, entre autres les haches plus larges et plus plates du type de Limhamn dont le nom vient d'une trouvaille faite en Scanie, et les haches particulièrement allongées à talon pointu du type de Sigervoll, caractéristique de l'ouest de la Norvège. Plus rares sont les véritables tranchets en roches de même nature; çà et là on constate la coexistence de bons tranchets en silex et de haches de Nöstvet.

On a fait remarquer souvent que les formes de ce groupe étaient de la même famille que des outils danois contemporains, datant de la période des kjökkenmöddings et du Campignien de l'Europe occidentale. Le trait le plus caractéristique du groupe de Nöstvet, c'est son matériel: les roches dures y tiennent lieu du silex. Les pierres sont généralement des roches schisteuses dures et des roches cristallines, comme les porphyres quartzeux et de syénite et la diabase compacte; ce sont toujours des roches particulièrement compactes à grains fins, susceptibles d'être fendues à peu près comme le silex, mais plus résistantes et exigeant un travail plus considérable, ce qui est rendu manifeste par ce fait que les marteaux en pierre dont on se servait pour la taille sont souvent d'un poids surprenant et fendus ou brisés par l'usure. Les outils étaient façonnés par une taille grossière, et très souvent par la taille uniquement, bien que de cette manière les roches ne pussent fournir un tranchant de la dureté et de la finesse du silex. Aussi

en vint-on bientôt à polir la pierre afin de rendre le tranchant plus parfait et plus durable; le polissage de ces matières a donc commencé pas mal plus tôt que celui du silex. Enfin apparaît une troisième technique de l'industrie lithique, le „prikhugning“, sorte de piquetage de la surface, après la taille, au moyen d'une pierre dure aux bords aigus qui abat les angles les plus saillants. Cette technique a produit aussi un type nouveau et plus régulier de haches à section circulaire (les „trindökser“), type d'ailleurs tout cosmopolite et fort répandu. On prenait les matériaux pour la fabrication des outils d'abord dans les dépôts glaciaires, qui offraient un riche choix de pierres utilisables, mais de bonne heure on apprit aussi à extraire la pierre de la roche vive, procédé sur lequel nous reviendrons par la suite.

La période de Nöstvet a donc réalisé un progrès marqué dans la technique, mais elle n'a pas introduit de modifications essentielles dans la manière de vivre. Les habitations ont en somme les mêmes caractères que celles des stations à silex de la période précédente. Elles sont situées en rase campagne le long des vieilles lignes de rivage et, de nos jours, à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer, ce qui permet de fixer la date géologique de la période de Nöstvet et d'affirmer qu'elle est en somme, en Norvège, contemporaine des kjökkenmöddings de Danemark qui correspondent au Campignien de l'Europe occidentale; toutefois il est possible que cette période norvégienne ait duré un peu plus longtemps que les deux autres. La population vivait encore exclusivement de chasse et de pêche; les habitations ne sont plus d'ailleurs uniquement cantonnées

sur le littoral, mais elles pénètrent dans l'intérieur du pays en suivant les rivières et les lacs.

On a beaucoup discuté le problème de l'origine de la civilisation de Nöstvet. Selon la théorie de la première heure proposée par M. A. W. Brögger[1], ce groupe dériverait de la civilisation à outillage de silex des kjökkenmöddings danois; plus tard on a cru plutôt à une évolution parallèle et de même origine dans l'un et l'autre domaine[2]. La dernière étude faite sur cette question apporte des arguments en faveur de l'autonomie complète de la civilisation de Nöstvet et de son évolution indépendante sur le sol de la Norvège grâce aux possibilités de développement qui existaient dans la civilisation des stations à silex[3]. La coexistence des deux groupes, que nous avons déjà constatée, ne prouve naturellement pas qu'ils soient identiques, ni que l'un dérive directement de l'autre. Cette théorie nouvelle est peut-être la plus vraisemblable; rappelons à ce sujet que les stations à silex de Norvège, ainsi que la civilisation épipaléolithique de Danemark, nous ont fait connaître des pics qui ont bien pu servir de modèle à la hache de Nöstvet, au cas où on aurait eu besoin d'outils plus vigoureux à tranchant; rappelons encore le fait que, dans l'ensemble de la civilisation norvégienne, on ne trouve pas trace d'une influence de la civilisation des kjökkenmöddings. En Scandinavie méridionale,

[1] A. W. Brögger sur la hache de Nöstvet, dans *Norges geolog. Undersøgelse*, nº 42.

[2] C. A. Nordman sur les haches en pierre des kjökkenmöddings (*Aarb. f. n. Oldk.;* 1918).

[3] A. Björn sur les formes en silex de la civilisation de Nöstvet (*Bergens Mus. Aarb.*, 1922—1923).

cette civilisation marque une interruption dans toutes les traditions anciennes; là où régnaient la culture des kjökkenmöddings dans le nord et le Campignien en Europe occidentale, les anciens types, tels que harpons, pointes en os, flèches et silex microlithiques, hérités des temps paléolithiques, disparaissent. La conclusion qui s'impose, c'est qu'il y a eu invasion d'une nouvelle civilisation à base tout à fait différente. Rien ne fait croire qu'il y ait eu une pareille solution de continuité en Norvège, ni en somme dans les régions scandinaves septentrionales: nous y constatons l'usage des harpons et autres types anciens jusqu'à la fin de l'âge de la pierre. Nous pouvons observer la même chose pour d'autres pays où le Campignien n'a pas pénétré, pour la Suisse par exemple: ces pays ont également conservé les formes paléolithiques en pleine période néolithique. Nous avons donc des raisons sérieuses pour supposer que la civilisation de Nöstvet résulte d'une évolution indigène et qu'elle est indépendante de celle des kjökkenmöddings danois, tout en étant un phénomène de même origine et parallèle. Nous sommes ici en présence d'une question de portée considérable non seulement pour les études de typologie et de technique, mais encore pour notre compréhension de toute la marche ultérieure de l'évolution pendant le néolithique norvégien, et des problèmes anthropologiques qui s'y rattachent.

Nous ne pouvons encore résoudre la question définitivement, mais nous n'en apprécions pas moins la place significative occupée par le groupe de Nöstvet dans l'histoire de notre plus ancienne civilisation. C'est une période qui amène avec elle un progrès technique durable et d'importance fondamentale. La civilisation

antérieure des stations à silex ne connaissait que le silex comme matériel lithique; or, les gisements de silex étant malheureusement en Norvège pauvres, fortuits et localement circonscrits, le peuple de l'âge de la pierre dans notre pays dut travailler avec un approvisionnement précaire des seules matières lithiques qu'il s'entendait à mettre en œuvre. Les hommes de la civilisation de Nöstvet qui savent extraire les roches éruptives, placent par là tout l'outillage sur une base plus large. C'est donc à cette période qu'on doit la découverte de sources nouvelles de matières premières pour outils et la reprise du travail plus difficile des roches éruptives qui, contrairement au silex, abondent partout dans le pays. Cette utilisation de ressources nouvelles a été un progrès énorme pour l'époque et a eu la plus grande importance pour de longs âges à venir. Le groupe de Nöstvet peut à cet égard être mis en parallèle avec l'intense mise en œuvre du silex qui marque le début de l'époque néolithique dans les pays du silex, la France, la Belgique, l'Angleterre, le Danemark. Bien entendu, la Norvège n'est pas le seul pays qui utilise les roches autres que le silex; ce procédé se retrouve un peu partout où le silex fait défaut, dans les Balkans, en Italie, en Angleterre, en Irlande. Une industrie plus large constitue en général une caractéristique commune du néolithique européen, et elle est accompagnée d'une technique plus souple qui peut s'adapter au travail des diverses espèces de pierres. Le groupe de Nöstvet tient sa place organique dans l'ensemble de l'evolution européenne.

II.

LA CIVILISATION ARCTIQUE DE L'ÉPOQUE NÉOLITHIQUE EN NORVÈGE.

L'ancien âge de la pierre en Norvège est caractérisé d'une part, comme nous l'avons vu précédemment, par des éléments de civilisation provenant de traditions paléolithiques et, de l'autre, par le progrès technique apporté par la civilisation de Nöstvet dans le travail des roches locales. C'est aussi cette civilisation primitive qui a fourni la base de l'évolution locale suivante de l'âge de la pierre en Norvège et qui a fait naître une civilisation à physionomie propre qu'on appelle généralement l'âge de la pierre arctique[1]. Cette civilisation, tout en étant ouverte à de multiples impulsions venues de groupes de civilisation d'ordre supérieur de Danemark et d'Europe centrale, a dans l'ensemble conservé des traditions d'une haute antiquité. La méthode

[1] Oluf Rygh sur le groupe arctique de l'âge de la pierre polie en Norvège (Congrès international; Stockholm 1874, I, 177 ss.); Montelius, *ibid.*, 188 ss. A. W. Brögger dans *Videnskabs-Selskapets Skrifter*, II, Hist.-filos. klasse, 1900, nº 1, avec résumé en allemand.

la plus naturelle à suivre dans notre travail sera donc d'esquisser d'abord ce milieu nordique primitif et, ensuite, de rendre compte des éléments étrangers qui viendront s'y infiltrer et modifier graduellement le caractère de la civilisation norvégienne.

L'industrie lithique continue celle de Nöstvet; dans la période de transition nous rencontrons encore le type de Nöstvet, d'autres haches grossièrement taillées de forme assez indéfinissable, des haches à section circulaire, les types de Sigervoll et de Limhamn; comme formes nouvelles on peut reconnaître des haches allongées ovalaires, qui sont pourtant apparentées aux anciennes. Une forme locale plus récente en Norvège occidentale est le type de Vespestad, haches courtes et relativement épaisses, aux bords fortement bombés. Il y a enfin la forme la plus récente de la série, celle qu'on appelle en Norvège la hache de l'Ouest, mais qui est très répandue et se trouve aussi en Suède et en Finlande. Les haches de cette forme sont généralement un peu plus grandes, d'un bon travail régulier, à section rectangulaire et à côtés plats[1]. Un autre type intéressant fourni par des haches plus étroites, épaisses, à section triangulaire, est assez rare en Norvège, mais plus fréquent en Suède, en Finlande et sur le territoire russe. Toutes les haches de ces types ont des tranchants asymétriques: nous les appelons des haches à tranchant transversal; c'est là un trait caractéristique de l'outillage primitif des peuples chasseurs et qui a disparu de la civilisation mégalithique.

[1] Un excellent tableau d'ensemble de ces formes a été dressé par M. Helge Gjessing (*Rogalands Stenalder*, Stavanger 1920, pp. 25—50, fol. 32—101).

On trouve en même temps des ciseaux et des haches à tranchant creux pour des usages plus spéciaux.

Les matériaux pour les haches sont constamment des roches éruptives compactes, comme pour les haches de Nöstvet, et les analyses faites par M. W. C. Brögger de ces espèces de pierre ont permis d'établir une évolution toute spécialisée de cette industrie[1]. Nous nommerons en premier lieu une espèce de pierre remarquable et rare, le grorudite, qui ne se trouve que dans les environs immédiats d'Oslo, pierre dure à grains fins, d'une grande résistance et de belle couleur, qui peut ressembler parfois à la néphrite; elle a fourni les matériaux pour des haches qui ont été trouvées dispersées dans presque toutes les régions du sud-est de la Norvège et qui, au surplus, sont d'un type qui remonte sans doute à une phase assez ancienne du néolithique. Les analyses pétrographiques ont donc fourni la preuve de l'existence d'un centre de fabrication d'où s'exportaient des outils achevés à des distances très considérables. C'est ce qui résulte aussi de l'analyse d'autres haches, celles-ci en diabase: dans nombre de cas le type qui revenait toujours, c'était celui d'une diabase particulière qui avait été trouvée dans des localités différentes, ce qui paraît indiquer que la pierre a été extraite en un seul et même endroit et exportée de là dans des contrées plus éloignées. De plus, on a récemment découvert et

[1] W. C. Brögger sur les roches utilisées pour la fabrication des haches en pierre sans douille (dans les *Studier over Norges Stenalder* de A. W. Brögger, I, publiées par l'Académie des Sciences d'Oslo, Videnskapsselskapets Skrifter II, 1906, p. 167, avec résumé en allemand).

examiné un centre de cette industrie lithique dans l'île de Bömlö en Hordaland; dans un rayon de 5 km. y sont visibles partout les vestiges de l'activité de l'âge de la pierre: déchets, ébauches demi-achevées en diabase, et tout dernièrement on a découvert aussi un atelier dans la roche vive qui fournissait les matériaux. Voilà des preuves suffisantes de la localisation distincte en ce qui concerne l'industrie lithique de notre époque néolithique; les outils achevés en diabase se trouvent dispersés dans les stations de toute la côte, mais c'est seulement à Bömlö qu'abondent les traces de la fabrication.

Un autre groupe local très intéressant est formé par les travaux en talc qui prouvent la recherche et la mise en œuvre de roches indigènes pour les divers usages. Cette pierre, qui était très peu résistante et pouvait être facilement coupée ou perforée, gardait cependant son poids et sa consistance; elle était utilisée pour faire des massues de formes diverses, des armes pointues ressemblant à la pioche, des massues en forme de croix ou d'étoile. Ces formes ont probablement eu pour modèles en partie les types plus anciens en cornes d'élans, de cerf. Çà et là ces sortes d'armes en pierre sont ornées de dessins décoratifs en simples lignes gravées.

A côté des roches volcaniques, la civilisation de Nöstvet avait continué à utiliser le silex pour toutes sortes de petits outils tranchants, petits couteaux, pointes de forets, etc., chaque petit rognon aigu de silex se prêtant en réalité à merveille aux diverses besognes journalières; ce que les archéologues nomment „les déchets“ des stations d'habitation doit être générale-

ment considéré comme des outils de fortune sans formes distinctes. Mais la Norvège est pauvre en silex, et on peut y constater l'utilisation graduelle de la pierre locale convenable, notamment du quartz, du cristal de roche et des quartzites fins, se laissant fendre en éclats et en lames à peu près de la même manière que le silex. Un choix plus riche de ces espèces de pierre caractérise nettement la période récente par rapport aux stations de Nöstvet, et montre combien l'utilisation des pierres norvégiennes se perfectionnait. Un autre groupe néolithique d'objets en pierre est plus important encore; il apparaît à tous égards comme une innovation, aussi bien au point de vue de la matière que des formes et de la technique. C'est le groupe des objets en schiste, qui ont de tout temps été considérés comme caractéristiques de l'âge de la pierre „arctique".

Les objets en schiste, qui occupent une place si importante dans l'âge de la pierre du nord de la Scandinavie, se divisent essentiellement en deux groupes principaux: d'une part, des couteaux de formes diverses et, de l'autre, des pointes pour flèches et javelots. Les procédés techniques sont commandés par la matière elle-même, le schiste pouvant être tranché en minces plaques égales et ayant une consistance peu résistante en comparaison des roches volcaniques. Des plaques de schiste étaient grattées ou frottées jusqu'à ce qu'on les eût amenées à l'épaisseur voulue, et ensuite coupées à la scie en des bandes plus larges ou plus étroites formant des ébauches de pointes et de couteaux, auxquelles on donnait leur forme définitive par polissage. Les traces d'une taille préparatoire sont visibles çà et là pour des pièces particulièrement grandes, mais habi-

tuellement on employait seulement les procédés dont nous avons parlé tout d'abord, qui étaient évidemment plus apparentés au travail de l'os et de la corne qu'à celui du silex et des roches éruptives. Aussi est-il de toute probabilité que, pour les schistes moins résistants, la technique a été empruntée au travail de l'os qui avait de vieilles traditions très sûres remontant jusqu'au paléolithique. On peut en outre constater d'autres points de contact: les pointes de lances et de flèches ont, du moins en partie, les mêmes formes en os et en schiste; un autre trait commun est la tendance à orner ces objets de lignes et de gravures, que nous connaissons déjà pour les objets en os de la période épipaléolithique (l'âge de l'os) de Danemark[1]. Il y a tout lieu de présumer que l'industrie du schiste dérive originairement de l'industrie de l'os, même si les objets de schiste ont eu plus tard leur évolution indépendante et ont subi d'autres influences, en particulier celle des types les plus récents des objets de silex[2]. Pour tout ce qui est essentiel, on peut dire que cette civilisation du schiste s'est développée sur la base de l'épipaléolithique scandinave de date ancienne.

Les diverses pointes de flèche en schiste, pour sagaies et autres armes de capture, ne montrent pas, naturellement, de formes trés variées. Les pointes sont étroites et élancées ou plus larges, barbelées ou non, mais toutes les variétés tiennent de près les unes aux autres. Par contre, les couteaux de schiste abondent en types

[1] Voy. Sophus Müller, *Oldtidens kunst i Danmark*, I (Copenhague, 1918).

[2] Voy. A. W. Brögger, *Studier*, pp. 69 ss. Cf. Shetelig, *Primitive Tider i Norge* (Bergen 1922), p. 289, n. 3.

variés et en variétés locales: d'une part couteaux forts, droits, à deux tranchants, en partie sans doute imités des poignards mégalithiques en silex, et d'autre part des types tout autonomes, tels que les élégants couteaux légèrement recourbés, appelés couteaux en forme de banane, enfin ceux fortement recourbés à un tranchant et à lame courte[1]; les différentes régions de Norvège et de Suède ont chacune leurs formes distinctes, la mise en œuvre de la pierre schisteuse étant un travail local. Les grandes trouvailles de schiste dans le pays de Trondhjem font penser aux ateliers de diabase de Bömlö: l'industrie du schiste s'est spécialisée de la même manière que celle des roches volcaniques.

Les objets en schiste sont le trait le plus surprenant et le plus caractéristique de l'âge de la pierre en Scandinavie septentrionale, et c'est sur eux que se fondèrent Rygh et Montelius, en 1874, pour détacher le groupe arctique en le considérant comme une civilisation autonome de l'extrême nord de l'Europe. La civilisation arctique fut interprétée alors, et bien plus tard, comme le reste du'n âge de la pierre des Lapons, et tous les faits connus semblaient se prêter merveilleusement à cette explication. Depuis lors, les choses ont changé. Les pointes en schiste „arctiques" se trouvent aujourd'hui sur toutes les côtes de la Norvège, ainsi qu'en Suède méridionale jusqu'aux stations de l'âge de la pierre dans l'île de Gotland; or, ces régions ne correspondent en aucune manière au domaine naturel

[1] La place nous manque pour décrire ces types en détail. On en trouvera un riche tableau dans Brögger, *Den arktiske Stenalder*, et pour la Suède dans Montelius, *Minnen*, I, fig. 493—551.

des Lapons. Mais cela n'exclut pas la possibilité qu'une population laponne primitive ait employé des formes semblables d'objets en schiste, ou qu'elle les ait empruntées aux peuples de l'âge de la pierre nordico-scandinave; on n'est pas en droit de le nier, mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'aire d'extension des objets de schiste ne peut être considérée comme correspondant nettement au domaine des Lapons. Ces derniers n'ont pas eu en somme grande importance pendant les plus anciennes périodes de la civilisation scandinave.

Après qu'on s'est vu forcé d'abandonner la théorie laponne, comme l'avait fait O. Rygh dès 1895, on a cherché à expliquer notre âge arctique de la pierre par une immigration orientale venue de Finlande et des pays baltiques; en effet, il a existé dans l'est, à l'âge de la pierre, une civilisation toute primitive se rapprochant beaucoup de la civilisation correspondante de Suède et de Norvège. On a aussi des preuves qu'il y a eu des relations certaines entre la côte ouest de la Norvège et des pays aussi éloignés que ceux qui sont à l'est de la Baltique; des objets de parure en ambre, d'origine prussienne, trouvés en Norvège depuis le Nordfjord environ jusqu'au fjord de Trondhjem et qui ont dû arriver par importation à travers la Suède, sont décisifs à cet égard.

L'ambre était dans ces temps anciens une matière fort coûteuse, et ces parures préparées sur les côtes à ambre du Jutland ou de la Prusse fournissent souvent des renseignements précieux sur les routes de commerce et les relations entre les différents pays à l'âge de la pierre. Dans le sud de la Norvège, à Jæren près de Stavanger, on a trouvé des parures en ambre

importées de Jutland, et dans la partie nord-ouest de la côte on trouve, comme nous venons de le dire, de l'ambre de Prusse qui a dû venir des pays baltiques, par terre à travers la Suède. La trouvaille la plus intéressante a été faite à Linnesöy (en Stoksund, dans le pays au nord de Trondhjem); elle comprend une figurine d'animal sculptée en ronde bosse et quatre pendeloques, le tout en ambre; dans un marais de Bergsöy (Heröy en Möre) on en a trouvé ensemble six autres en forme de croissant, également prussiennes sans aucun doute, et on a découvert plusieurs fois séparément des parures semblables dans la même région. Quelques parures en schiste de forme finnoise trouvées en Norvège viennent s'y joindre; enfin, on a constaté des influences distinctes venues de l'est et sensibles dans l'art de l'âge de la pierre scandinave. Nous allons étudier bientôt d'une manière suivie l'art de notre âge de la pierre; ici nous nous bornerons à relever ce fait que nous trouvons, à plusieurs égards, des preuves manifestes de l'existence de relations entre le domaine arctique et les pays baltiques. Mais nous sommes bien loin de pouvoir en conclure à l'origine orientale de toute la culture arctique. Il y a des formes apparentées dans les deux domaines, telles que des pointes en schiste et des hachettes simples à tranchant transversal en roches volcaniques; en général, le milieu dans cette civilisation montre à peu près les mêmes caractères dans la péninsule scandinave qu'à l'est de la Baltique. Mais en Norvège et en Suède les types sont plutôt d'un développement supérieur à celui de la Finlande et des régions limitrophes; d'ailleurs, les pays baltiques ne pouvaient guère exercer

une influence importante sur la Scandinavie en fait de technique ou d'outillage, mais bien en fait d'art, comme en témoignent les parures et les ambres de Prusse. La seule interprétation vraisemblable de tous ces faits, c'est que l'âge arctique de la pierre en Scandinavie et la civilisation, qui y tient de près, des pays baltiques procèdent l'un et l'autre d'une évolution parallèle, qu'ils ont été en contact sur quelques points, et qu'ils se sont développés sur une base commune, la civilisation épipaléolithique, „l'âge de l'os", lequel à son tour repose sur les traditions du paléolithique de l'Europe occidentale. Cette manière de voir rend intelligibles les ressemblances et les différences entre les âges de la pierre scandinave et baltique et, d'autre part, elle offre une base plus large à l'idée que nous pouvons nous faire de tout ce groupe de formes néolithiques de l'Europe septentrionale.

L'âge „arctique" est donc un phénomène bien plus complexe qu'on ne l'imaginait au temps où l'on ne prenait en considération que les instruments de schiste. Il comporte en effet bien d'autres éléments: d'abord les objets en os, des types vénérables comme les harpons, les flèches pour oiseaux à tranchant de silex, les pointes pour javelots, les pointes en os de même forme que celles en schiste, les hameçons en os de types anciens et récents; puis les outils à tranchant en roches volcaniques qui l'emportèrent à la période de Nöstvet, les ciseaux et les haches que nous avons décrits, et enfin les massues en talc. Enfin il faut faire la place de l'influence qu'ont exercée, d'une manière qui varie suivant les régions, la civilisation mégalithique de la Scandinavie méridionale et les formes du néoli-

thique de l'Europe centrale dont nous traiterons spécialement au chapitre suivant. Mais en dépit de toutes les variétés locales on peut dire que, dans l'ensemble, l'âge „arctique“ de Norvège et de Suède, de Finlande, de la Baltique et de la Russie septentrionale tient sa place naturelle dans l'histoire de la civilisation européenne: c'est dans ces domaines que les traditions du paléolithique, de l'âge de l'os dans le nord et le long de la Baltique se conservent, bien mieux qu'en Europe occidentale et centrale. Dans cette civilisation, les armes et les outils ont gardé des traits d'un temps plus ancien, et la chasse, la pêche, la manière de vivre et de gagner sa vie devaient être restées très archaïques aussi. Maint vestige de cet âge lointain s'est maintenu dans le nord jusqu'à l'époque actuelle.

Nous allons illustrer ce que nous venons de dire de cette civilisation arctique de Norvège, en parlant brièvement de quelques trouvailles faites dans des fouilles méthodiques. Nous commencerons par celle de Viste (près de Stavanger)[1], station de caverne à couches archéologiques considérables, composées surtout de débris de repas, coquilles d'huître, moules, escargots, ossements d'animaux, d'oiseaux, de poissons. Les habitants de la caverne ont été purement chasseurs ayant le chien pour seul animal domestique. Parmi les antiquités on remarque des haches polies en diabase, d'un type à section cylindrique qui se rapproche surtout de celui de Sigervoll; cela permet d'assigner comme date de la station la période de Nöstvet, c'est-à-dire la première phase du néolithique, date qui cadre

[1] A. W. Brögger sur la trouvaille faite à Viste dans *Stavanger Museums Aarshefte*, 1907, II; avec résumé en allemand.

avec les conditions géologiques de la station. Des tessons de vases d'argile accusent également une période postérieure à l'âge de l'os. Mais à côté on trouve le veieil outillage des civilisations de l'os: une hache en corne de cerf, des harpons, des flèches pour oiseaux à tranchants de silex, des hameçons sans barbelures du type de Maglemose, enfin des éclats et rognons de silex en quantité médiocre et sans formes caractéristiques. Aucun exemple ne pourrait mieux que celui-ci mettre en lumière la manière dont apparaît la civilisation de Nöstvet, apportant de nouveaux outils plus vigoureux en roches volcaniques — dans le cas présent des haches polies en diabase — mais sans faire disparaître l'outillage antérieur d'armes en os, héritage de temps plus anciens.

Examinons une seconde découverte, la station de chasse de Ruskenesset[1], qui remonte à l'extrême fin de l'âge de la pierre ou peut-être plutôt à l'époque de transition entre les âges de la pierre et du bronze; cette station est contemporaine des cistes en dalles de la Scandinavie méridionale. Sous la roche de Ruskenesset des couches considérables de charbon et de restes de repas s'étaient accumulées, mais l'endroit n'était habité que pendant le printemps et au commencement de l'été par des chasseurs de cerf et de phoque qui avaient leur domicile fixe ailleurs. Du reste, la chasse et la pêche n'étaient plus déjà les seules industries: on a trouvé à Ruskenesset des ossements d'animaux domestiques et des empreintes de grains d'orge sur les vases d'argile. Ces industries nouvelles, l'élevage

[1] Voy. Aug. Brinkmann et Haakon Shetelig, *Ruskenesset* (dans *Norske Oldf.*, III; 1920).

et l'agriculture, nous amènent naturellement à une époque bien postérieure à celle de la trouvaille faite à Viste; la date est d'ailleurs fixée par la découverte, dans la couche de déchets qui est sous la roche, de poignards en silex, de parures et d'armes en os de formes caractéristiques et, ce qui n'est pas d'importance moindre, de petits fragments de bronze. Mais l'outillage comprend en même temps des types aussi archaïques que des harpons de différentes formes et des hameçons simples sans barbelures. D'autres hameçons étaient d'un type à barbelures plus récent et plus développé, et on y a découvert encore des pointes en schiste, de simples haches de charpentier en roches dures, des pointes de flèches en quartz et en silex, des pierres à feu en silex, etc. Tout cela nous offre l'image vivante d'une civilisation étrangement mêlée, caractéristique de la phase la plus récente de l'âge de la pierre norvégien, et qui graduellement, sous l'influence exercée par d'autres civilisations, a acquis des notions aussi importantes que celles de l'élevage et de l'agriculture et a adopté, sous beaucoup de rapports, des types plus perfectionnés d'outils et d'armes (il faut noter ici l'invention significative et si compliquée du briquet en silex et en pyrite); même, elle connaît le bronze, mais, en même temps, elle maintient ses formes locales „arctiques“ et, pour les instruments de capture et de pêche, elle garde des types qui remontent aux plus anciennes civilisations de chasseurs.

Ce caractère fortement conservateur de la civilisation norvégienne subsiste d'ailleurs bien longtemps après l'âge de la pierre. Sur la côte du Finmark on a étudié des stations d'habitation laponnes qui appartiennent à

l'époque des vikings, mais dont l'outillage est encore à base d'os et qui possèdent une série de formes héritées de l'âge de la pierre, comme des pointes de harpon de type ancien et des hameçons offrant les mêmes variétés qu'à Ruskenesset[1]. Des éléments provenant de l'âge de la pierre norvégien ont donc ici survécu jusqu'aux temps historiques, tandis que d'autres éléments révèlent des traces de contact avec la civilisation de l'âge du fer norvégien datant de l'époque des grandes invasions (Ve au VIe siècle) et avec le second âge du fer de l'Europe orientale. Il est intéressant de comparer ces trouvailles laponnes aux découvertes faites en Norvège. Là aussi, la chasse et la pêche ont souvent gardé des formes archaïques jusque dans les temps modernes: il existe une description faite en Rogaland au XVIIIe siècle d'une méthode pour prendre les oiseaux d'eau, méthode fort barbare et pouvant bien remonter à l'âge de la pierre; à Skogsvaag, tout près de Bergen, on se servait encore, il y a une trentaine d'années, de l'arc et de la flèche pour tuer les baleines, et en Möre des personnes encore vivantes se souviennent d'avoir assisté à une chasse au phoque faite de la manière la plus primitive, celle qui consiste à pousser les animaux vers la terre à coups de pierre pour les abattre ensuite à coups de bâton. Ce sont là des exemples isolés, et en pareils cas les anciens modes de chasse se rattachent fréquemment à des conditions locales déterminées: voilà précisément pourquoi ils peuvent reposer sur des traditions de date très ancienne. Citons un autre trait qui, quoique insignifiant

[1] O. Solberg, *Eisenzeitfunde aus Ostfinmarken* (Videnskaps-Selskapets Skrifter, II. 1909, nº 7).

en lui-même, nous fait entrevoir la ténacité de la tradition dans les petites inventions utiles de la vie quotidienne: les chasseurs néolithiques de Ruskenesset couvraient les braises de leur bûcher de fougères fraîches pour empêcher le feu de s'éteindre tout à fait; ceux qui courent les grandes forêts de la Norvège font encore aujourd'hui de même.

Enfin, un phénomène important et très captivant de l'âge de la pierre arctique de la Scandinavie septentrionale, c'est son art naturaliste que nous connaissons avant tout par les gravures et les peintures rupestres de Norvège et de Suède. C'est un art qui, semble-t-il, tire son origine de traditions paléolithiques et qui est, en tout cas par sa nature, très caractéristique de la civilisation des peuples chasseurs. On ne possède pas encore, il est vrai, un très grand nombre de ces œuvres d'art rupestres; nous ne pouvons citer que seize gravures et quatre peintures en Norvège, trois gravures en Suède et une peinture en Finlande: c'est bien peu auprès des richesses de la France en fait de souvenirs de l'art de l'époque glaciaire. Cependant, ce sont là de nos plus remarquables antiquités, et l'avenir nous réserve certainement bien d'autres découvertes. Ce n'est en effet que depuis vingt ans que nous connaissons ces images et que nous commençons à en comprendre l'importance pour l'histoire de la civilisation norvégienne primitive[1].

De même que l'art paléolithique en général, nos gravures consistent, dans la grande majorité des cas,

[1] Nous devons surtout nos connaissances des gravures aux excellentes recherches de l'archéologue suédois G. Hallström (Stockholm); voy. en outre Shetelig, *Prim. Tider*, avec citations bibliographiques, p. 126.

en figurations animales et spécialement en images de cervidés: cerf, élan, renne; on ne rencontre que rarement d'autres espèces, ours, oiseau d'eau, poisson, baleine. Les images sont en presque totalité gravées sur les rochers naturels, toujours dessinées au contour par des traits profondément incisés et généralement exécutées par piquetage selon une technique bien connue; deux ou trois fois les traits sont exécutés par grattage du rocher et, une fois (à Hell), taillés à l'aide d'un instrument tranchant, mais en cette localité la roche est une argilite peu résistante. La gravure de Leiknes, dont les traits sont exécutés par grattage, porte aussi des traces de couleur rouge aux contours, combinaison de gravure et de peinture qui a pu être employée dans d'autres cas également. En règle générale, la couleur s'est effacée sans laisser de traces, les images ayant été depuis de longs âges exposées aux intempéries. Il est d'autant plus singulier que quelques peintures exécutées sur rochers en plein air aient pu être conservées; deux d'entre elles, tout comme les gravures, représentent des animaux tracés au contour en rouge ou rouge noir, tandis que les deux autres ont un tout autre caractère avec leurs figurations humaines fortement schématisées; nous en reparlerons par la suite.

Parmi les gravures rupestres de l'âge de la pierre norvégien une série de figurations animales d'une excellente exécution naturaliste grandeur naturelle ou même plus grandes que nature est très connue. L'exemple classique et souvent cité est le renne mâle de Böla en Stod (du pays au nord de Trondhjem), long de 1^{m} 80, haut de 1^{m} 36, dessiné par des lignes très vigoureuses, larges d'environ deux centimètres et profondes de près

d'un centimètre là où elles sont le moins frustes; le renne est dessiné de profil, comme s'il allait descendre le long du ruisseau. Un autre exemple remarquable, sinon aussi brillant, de l'art rupestre est fourni par la gravure de Hell en Stjordal, où sur une paroi rocheuse verticale apparaît la figuration de deux rennes mâles adultes, représentés grandeur naturelle, l'un derrière l'autre; le premier marchant plus bas, comme si tous deux étaient en train de descendre la côte de la montagne. Un peu au-dessous sur cette même paroi se tiennent deux animaux plus petits, gravés eux aussi très bien et très nettement. Tous les animaux de la gravure présentent une particularité très intéressante, qui consiste en un système de triangles gravés sur les flancs des représentations d'animaux. De semblables groupes de lignes conventionnelles tracées sur les figures ont été trouvés dans les gravures paléolithiques françaises et ont pour la plupart une remarquable analogie avec ceux de Hell[1]. On y trouve des motifs géométriques qui se composent tantôt de lignes chaotiques incompréhensibles, tantôt d'une suite de losanges remplis de stries serrées. Une autre de ces gravures et l'une des plus célèbres est celle de Bardal en Beitstaden, à une dizaine de kilomètres de Steinkjær près du fjord de Trondhjem. C'est un groupe de grands élans malheureusement très endommagés par l'usure, partiellement inachevés peut-être, avec diverses figures esquissées les unes par-dessus les autres, comme il arrive souvent dans les œuvres d'art paléolithiques. L'impression de

[1] Il y en a des exemples bien connus; nous renvoyons aux gravures représentant l'une un cheval dans la caverne des Combarelles, et l'autre un bouquetin à La Mouthe.

beauté que produit cette gravure est encore affaiblie par les grandes et nombreuses gravures rupestres de l'âge du bronze qui sont venues plus tard se superposer sur toute l'étendue de la montagne où les élans sont placés. Malgré tout, la gravure compte parmi les meilleures de notre âge de la pierre: chaque ligne définit une forme avec une précision incomparable.

Dans la même catégorie se rangent encore des gravures qui sont, dans l'extrême nord, des réminiscences de l'art paléolithique d'Europe. Les plus caractéristiques sont les gravures rupestres du Fykanvatn, un peu au nord du cercle polaire: vingt-quatre figures au total, toutes de grandeur naturelle ou plus grandes que nature et qui comptent parmi les meilleures des figurations animales de l'âge de la pierre; quelques-unes sont excellentes au point de vue artistique. La plus grande représente un renne, long de près de quatre mètres; vient ensuite un faon de renne qui est peut-être ce que l'art primitif a produit de plus fin et de plus expressif. La plupart des figures sont des rennes; une seule d'entre elles peut être un élan; ajoutons-y, comme une rareté unique, la gravure d'un ours et, enfin, celle d'un gros poisson, vraisemblablement un flétan, long de près de deux mètres, qui est à rapprocher d'une gravure d'Aamöy près de Stavanger.

On peut suivre les gravures rupestres encore plus au nord jusqu'à Sagelven dans le Sagfjord, jusqu'à Leiknes en Tysfjord, jusqu'à Sletjord en Ofoten et jusqu'à Balsfjord, c'est-à-dire au delà de 69 degrés lat. n.

On en connaît également un petit nombre dans la partie sud-est de la Norvège. Ainsi, on a trouvé sur

l'Ekeberg près d'Oslo six à sept figures gravées, probablement des élans ou peut-être des cerfs beaucoup plus petits que nature. Une figure isolée d'élan sur l'Aaskollen en Eiker, aux environs de Drammen, est à peu près de grandeur naturelle; elle est bien caractérisée, quoique assez mal réussie comme gravure. A Gjeithus en Modum on a signalé un groupe de deux élans, représentés peut-être pendant l'accouplement; dans une localité avoisinante on a trouvé l'image d'un élan isolé. Les gravures rupestres de l'est du pays n'ont pas la valeur artistique de celles des districts septentrionaux dont nous venons de parler: les graveurs ne savent plus indiquer d'un trait frappant un mouvement fugitif de l'animal, et le niveau s'abaisse de plus en plus. En même temps, des traits nouveaux viennent s'ajouter: on fait aux animaux deux oreilles et quatre jambes, tandis que, pour les gravures précédentes, on s'était contenté de la représentation en profil absolu; de plus, sur les flancs des animaux on trace des lignes destinées sans doute à figurer les organes intérieurs. Il y a donc là un travail plus réfléchi: nous assistons à une tentative pour tout présenter distinctement, même des choses qui ne se voient pas chez l'animal vivant. Voilà le premier pas qui mène au delà de l'art purement primitif et le premier stade où se fait sentir la réflexion.

En dernier lieu, notre art lithique comprend un groupe de gravures rupestres d'un caractère tout étranger; ces gravures consistent en une réunion de toutes petites figures animales dessinées d'une manière tout à fait conventionnelle et figée, sans animation ni traits caractéristiques, au point qu'il est souvent malaisé de

distinguer l'espèce qu'elles sont censées représenter. Les gravures de Bogge en Romsdal, de Vingen en Nordfjord et de Glösa en Jemtland sont des exemples typiques de ce style; c'est ce groupe qui ressemble d'une façon si surprenante aux gravures rupestres russes et sibériennes[1]. Ce qui paraît le plus probable, c'est que nous avons ici un groupe qui doit son existence en Scandinavie à des emprunts faits à une civilisation orientale, baltique, et qui n'est donc pas le résultat d'une dégénérescence du naturalisme primitif dans les figurations animales de la Scandinavie propre. Il en est de même, probablement, d'une suite de figures peintes qui se trouvent dans la caverne de Solsem à Leka en Namdal, où les peintures placées dans le fond obscur de la caverne sont exclusivement des figurations humaines très schématiques. Ces figures pourraient avoir un sens magique et représenter une danse religieuse ou quelque autre cérémonie semblable rattachée à cette sombre caverne; on a constaté des cas analogues pour certaines images paléolithiques. Les fouilles exécutées dans la caverne ont donné la certitude que les peintures mentionnées remontent à l'époque néolithique. Du même caractère sont deux images humaines peintes sur un roc de Lund en Telemark.

Ces figures schématiques, nous l'avons dit, doivent être plutôt regardées comme un élément étranger dans l'art de notre âge de la pierre, comme étant d'origine baltique et non pas comme dérivant directement des gravures rupestres fortement naturalistes dont nous nous sommes occupés en premier lieu. Nous avons, par ailleurs, la preuve qu'il y a eu à travers la Suède

[1] A. W. Brögger, *Den arkt. Stenalder*, p. 109.

des relations entre la Norvège et la civilisation de l'âge de la pierre de Finlande, ou même avec des civilisations plus orientales encore. Une série de découvertes de parures en ambre faites sur la côte du Nordfjord jusqu'au pays de Trondhjem est à cet égard une preuve irréfutable; nous les avons citées précédemment. C'est de l'ambre prussien importé sans aucun doute en Norvège des pays baltiques. Nous rappelons, ici encore, la figurine en ambre trouvée à Linnesöy au nord de Trondhjem, pièce typique pour l'art de l'âge de la pierre baltique. D'autres petites sculptures en os et en pierre trouvées en Norvège accusent décidément une influence artistique de même provenance; une figurine d'oiseau en os provenant de la caverne de Solsem a un aspect identique à celui des figures animales de l'âge de la pierre en Europe orientale, mais elle a sans doute été exécutée en Norvège. C'est dans la même catégorie qu'il faut classer une pierre sculptée avec des têtes d'animaux, une tête en pierre d'homme adulte et quelques autres sculptures; en outre, nous possédons des parures en schiste d'origine nettement baltique. Il est significatif que ces influences baltiques en Norvège soient restreintes à l'art et aux parures et qu'elles ne s'exercent pas dans la technique et l'outillage, le nord de la Norvège et de la Suède étant sous ce rapport à un état de développement plus avancé que ses voisins de l'est.

Au surplus, ces influences orientales doivent être rapportées à une phase relativement tardive de l'époque néolithique et ne jettent guère de lumière sur l'origine des grandes figurations animales naturalistes. En fait, il n'y a que l'art de l'époque glaciaire dans

l'ouest de l'Europe qui soit comparable à celui des gravures rupestres de notre âge de la pierre. Cette remarque s'applique aux images considérées dans leur ensemble, à leurs caractères, à leur qualité, aussi bien qu'à des détails précis que l'art paléolithique a en commum avec le plus ancien art scandinave. Dans les deux groupes de gravures les pieds des animaux sont souvent laissés inachevés, de sorte que les lignes des jambes ne paraissent pas terminées, et des dessins incomplets sont particulièrement fréquents : seule une partie de l'animal est exécutée, ce qui donne à la gravure l'air d'une esquisse faite à moitié, ou bien plusieurs figures sont tracées sans plan arrêté, au-dessus et au dedans les unes des autres. Dans les groupes à plusieurs figures nous ne pouvons que rarement surprendre un rapport voulu entre des images isolées; les seuls indices qu'on en pourrait découvrir, c'est que dans quelques gravures deux rennes ou deux élans se suivent de près ayant l'air de s'accompagner, et que dans une seule deux élans sont représentés, à ce qu'on suppose, pendant l'accouplement. L'un et l'autre de ces cas ont leurs pendants dans l'art paléolithique. Il en est de même des dessins géométriques associés aux images d'animaux. Ce sont des lignes en zigzag, des gravures en losanges, des triangles juxtaposés et des combinaisons linéaires plus irrégulières. Comme on ne saurait qualifier ces lignes d'ornementales, l'idée s'impose qu'on leur a attribué un sens caché ayant trait aux figures animales; il n'en est pas autrement des lignes similaires tracées sur les flancs des animaux.

Toutes ces données semblent indiquer une proche parenté entre l'art de l'époque glaciaire en Europe

occidentale et l'art de l'âge de la pierre nordique. Ces deux arts ont un fond commun; ils se distinguent l'un et l'autre par leur naturalisme et par leur manière vivante et frappante de caractériser les animaux. En présence des meilleures gravures rupestres du nord on a de la peine à imaginer que cet art soit né spontanément et se soit développé indépendamment de celui du paléolithique. Il paraîtrait inconcevable qu'un art aussi homogène se soit formé de toutes pièces deux fois au cours de l'âge de la pierre européen.

Mais voici une question non moins difficile à résoudre: comment en expliquer l'origine? Tout d'abord on est porté à la chercher à travers le haut âge de la pierre nordique, la civilisation de Maglemose, qui descend du paléolithique[1]. Malheureusement, le groupe de Maglemose est très pauvre en objets d'os à figurations animales; on ne peut guère citer que deux pièces isolées: une hache en corne d'Ystad en Scanie et une pendeloque en os trouvée à Jæren près de Stavanger[2]. Au reste, la civilisation de Maglemose, tout en révélant décidément un penchant à tracer des figures sur toutes sortes d'objets en os, préférait presque toujours

[1] Cette idée a été développée par plusieurs savants. M. Sarauw a rapproché la hache en os d'Ystad des gravures sur os et cornes de renne du Magdalénien (*Aarb. f. n. Oldk.* 1903, p. 213; cf. Montelius, *Les temps préhistoriques*, Paris, 1895; p. 35—36). MM. Brögger et Hallström ont supposé la même source (*Naturen* 1906, p. 356; *Fornvännen* 1908, p. 78). M. Th. Petersen se prononce dans le même sens, d'une manière claire et saisissante (*Naturen* 1922, pp. 88 ss.). M. G. Ekholm est d'une opinion contraire (*Ymer* 1916, p. 305).

[2] Illustration de la pendeloque dans Shetelig, *Prim. Tider*, p. 146; elle était associée à un harpon en os à grosses barbelures.

des dessins géométriques, des angles, des zigzags, des losanges et, en général, des motifs que les gravures rupestres nous ont fait connaître et qui se retrouvent également dans l'art paléolithique. En effet, on a l'impression d'une évolution toute logique. Vers la fin de l'époque du renne, l'art était en décadence en Europe occidentale, et dans la civilisation de Maglemose au nord la dégénérescence a avancé d'un pas jusqu'à réduire l'art presque exclusivement aux dessins géométriques. On ne concevra donc pas aisément comment l'art a pu refleurir dans quelques gravures d'animaux norvégiennes et suédoises. Il faut croire que les traditions de l'art paléolithique ont pu se maintenir et ont fourni la source d'un nouvel épanouissement de la peinture naturaliste en Scandinavie, quoique le rapport de cause à effet sur se point soit aujourd'hui pour nous tout à fait obscur.

Suggérons une possibilité, puisque nous voulons essayer de nous rendre compte de la remarquable persistance d'une tradition antique dans l'âge de la pierre norvégien. L'art de l'époque glaciaire n'était guère l'art pour l'art: il a dû obéir à des motifs magiques ou religieux. L'art paléolithique a probablement figuré des animaux en tant que totem, qu'esprit tutélaire de la tribu ou du clan. De plus, il est surprenant que le gibier utile y occupe une place aussi prépondérante; cela nous fait penser à quelque forme primitive de magie: les figures de gibier sont destinées à provoquer la richesse en gibier. Il est avéré que l'art paléolithique, du moins dans une large mesure, se rattache à des conceptions de ce genre[1]. Les gravures

[1] Voir Déchelette, *Manuel*, I, 268 ss.

rupestres de chez nous se rattachent certainement aux mêmes idées: elles ont dû procéder de la magie primitive de peuplades pour qui la chasse était l'affaire capitale. La croyance aux figures magiques a donc pu survivre aux périodes antiques après un intervalle de décadence dans l'art.

Néanmoins, s'il y a eu pendant une longue période une solution de continuité dans la tradition artistique, on ne s'explique guère que l'art de l'âge de la pierre norvégien ait pu non seulement hériter d'une remarquable tradition naturaliste, mais encore conserver les caractères particuliers de la technique et les traits secondaires tels que les dessins de losanges et d'angles combinés avec des figures d'animaux. Il est bien vrai que des croyances traditionnelles de magie expliqueraient une renaissance de la coutume de tracer des figures d'animaux sur les parois rocheuses, mais cela ne rend pas suffisamment compte de la parfaite conformité entre les meilleures images norvégiennes et celles du paléolithique. Il ne suffit pas non plus de renvoyer à un art analogue chez des peuples modernes non civilisés; c'est là un phénomène parallèle, mais nullement identique à celui que présentent les gravures rupestres de l'âge de la pierre primitif en Europe. L'art des Esquimaux ou des Boschimans est de la même nature, au point de vue psychologique, que celui du paléolithique, mais il se présente sous des formes nettement distinctes. En ce qui concerne les grandes gravures naturalistes, il n'y a qu'une seule interprétation logiquement satisfaisante, c'est que l'art a été implanté dans le nord pendant qu'il était encore vivant en Europe occidentale, c'est-à-dire durant la dernière péri-

ode de la civilisation paléolithique. Il se peut que la Norvège ait été colonisée jusque vers la fin de l'époque glaciaire, comme nous l'avons dit précédemment, et il ne serait pas étonnant que, dans notre pays également, on pût trouver des spécimens d'art lithique antérieurs à tous ceux que nous connaissons déjà.

III.

INFLUENCES EXERCÉES PAR DES GROUPES DE CIVILISATION ÉTRANGERS PENDANT L'ÂGE DE LA PIERRE NORVÉGIEN.

Nous avons décrit, dans le précédent chapitre, la civilisation locale, avant tout caractéristique de l'âge de la pierre norvégien; cette civilisation, pour les types comme pour les formes de la vie usuelle, conserve des traditions très anciennes qui remontent aux temps paléolithiques et qui plus tard évoluent en Norvège sous l'influence de conditions spéciales. Nous avons mentionné comme des traits caractéristiques les réminiscences de la civilisation de l'os ou civilisation épipaléolithique, qui est restée vivace chez nous jusqu'à la fin de l'âge de la pierre, et au delà; puis l'utilisation des roches volcaniques locales dures au lieu du silex, enfin l'ensemble des outils en schiste qui caractérisent le groupe „arctique" de l'âge de la pierre nordique. Mais ce milieu d'un aspect assez primitif, loin d'être immuable, a subi une évolution que nous avons déjà indiquée en partie, et il n'est pas non plus isolé par rapport à d'autres régions; bien au contraire, pen-

dant l'âge de la pierre la Norvège était ouverte à de multiples impulsions émanant de la civilisation plus avancée de ses voisins du sud, et par cet intermédiaire elle était accessible également aux mouvements importants de civilisation provenant de l'Europe occidentale et centrale.

La Scandinavie méridionale — le Danemark avec la Scanie et les pays avoisinants de la Suède — a eu pendant la période néolithique un développement original dû en grande partie à l'abondance du silex dans ces régions. A la suite de l'époque des kjökkenmöddings, qui est comme le préambule du néolithique, s'opère un progrès de plus en plus grand dans l'industrie du silex et la culture technique; surtout, pour la fabrication de haches et de poignards en silex, ce domaine nordique atteint à une perfection qui n'est pas surpassé ailleurs dans le néolithique du vieux monde. Dans ce domaine aussi on peut, en se basant notamment sur les formes variées des haches en silex, distinguer des périodes déterminées du néolithique: les haches à talon pointu sont antérieures aux haches à talon large ou mince; plus récentes sont les haches dont le talon est épais et se termine par un bout rectangulaire; enfin dans les haches en silex encore plus récentes à tranchant large et fortement évasé on peut reconnaître l'influence exercée par les plus anciens outils en cuivre ou en bronze, et il en est sans doute de même pour un grand nombre des poignards en silex, qui remontent également à l'extrême fin de l'âge de la pierre[1].

[1] Sophus Müller, sur le classement des antiquités danoises (I, Copenhague, 1888—1895); Montelius, *Les Temps préhist.*, pl. III—VI.

La Scandinavie méridionale, qui est en Europe l'un des centres les plus importants d'une industrie de silex développée, se distingue de plus par ses vastes sépultures monumentales de formes diverses. La forme la plus ancienne est „dyssen“, le dolmen, chambre à quatre ou plusieurs côtés, construit en lourds blocs de pierre, une seule grosse pierre formant toiture; une autre forme est „la salle des géants“ (l'allée couverte), bâtiment plus compliqué à chambre plus grande, généralement allongée, ovale ou carrée, d'où un couloir couvert s'ouvre vers l'extérieur, le tout construit en gros blocs de pierre; enfin c'est le coffre en pierres („hellekisten“), la plus récente des formes mégalithiques, chambre oblongue, carrée, construite en pierres levées et couverte de dalles. Ces trois formes de sépultures sont des tombes communes, destinées aux inhumations successives pour un long espace de temps et, comme on l'a constaté dans la plupart des cas, contenant les restes de nombreux squelettes. Des recherches minutieuses ont fourni la preuve qu'un seul tombeau pouvait servir de sépulture continûment pendant une période donnée, longue ou courte. Nous savons parfaitement ce qu'on peut conclure de ces tombeaux pour les conditions sociales de l'époque; ce sont des établissements monumentaux et durables, qui ont exigé un important travail collectif et qui témoignent d'une organisation stable de la société, d'un culte de la mort distinctement développé, — en un mot ce sont des monuments qui prêtent un relief singulier à cette période reculée de civilisation dans toutes les régions de l'Europe où on les rencontre.

Au nord, les grands tombeaux sont répandus dans tout le Danemark, dans la Suède depuis la Scanie

jusqu'à Mälaren, dans les îles d'Öland et de Gotland dans la Baltique[1]; en Norvège on a découvert quelques-uns des plus récents, appartenant par conséquent à la catégorie des coffres en pierres, près du fjord d'Oslo; c'est donc tout juste si le domaine des tombeaux empiète sur le terrain norvégien, encore cela n'a-t-il eu lieu que vers la fin de la période. On trouve ces tombeaux jusqu'en Europe occidentale; ils sont nombreux dans les Iles britanniques et la France, puis plus loin dans les pays méditerranéens. Les grands tombeaux de pierre procèdent en dernière analyse du domaine égéen et se répandent toujours le long des côtes de la Méditerranée, de l'Europe occidentale et de l'Angleterre jusqu'en Danemark. La ligne côtière le long de l'Europe a fourni la première grande voie à la pénétration de la civilisation de la haute antiquité vers le nord, et la diffusion s'en est visiblement produite par flots successifs: le dolmen (*dyssen*), forme la plus simple et la plus primitive, arriva le premier, puis vint l'allée couverte. Les coffres en pierres, derniers venus, ont généralement un caractère local, mais nous permettent eux aussi de suivre des rapports de filiation directe dans un rayon qui s'étend de la Suède jusqu'en France.

Les sépulcres de pierre indiquent à coup sûr la diffusion de formes bien distinctes pour le culte de la mort et pour la religion, ainsi que probablement de formes sociales particulières. Toute la civilisation matérielle de ce groupe mégalithique se distingue par des caractères constants et qui lui sont propres. Il y a là une parenté indéniable qu'à travers tous les intermé-

[1] Voy. la carte dans *Sveriges Historia* (*l'Histoire de Suède*) de Montelius (I, p. 52).

diaires on peut suivre du nord jusqu'à la Mediterranée, où pour la première fois nous nous rencontrons avec des peuples qui nous ont transmis une chronologie historique. Nous obtiendrons ainsi les premiers points de repère qui permettront d'introduire des dates dans la préhistoire scandinave; il conviendra d'ailleurs de laisser un certain jeu à toutes nos conclusions. Il suffit cependant, pour en donner une idée approximative, de rappeler que, d'après les résultats des recherches les plus récentes[1], les allées couvertes apparaissent en Danemark dès le milieu du troisième millénaire avant J.-C. et que l'époque de clôture de l'âge de la pierre nordique doit être de peu postérieure à l'an 2000.

Le Danemark et la Scanie constituent l'un des plus riches et des plus notables domaines de l'Europe mégalithique, par le grand nombre des trouvailles importantes, par leurs sépultures grandioses, aussi bien que par le degré de développement de leur art et de leur industrie[2]. C'est donc tout naturellement de là que vinrent les impulsions importantes que subit la civilisation matérielle des régions septentrionales de la Suède et de la Norvège. Ce fut d'abord l'importation d'armes et d'outils achevés en silex qui, cela va de soi, étaient absolument supérieurs aux formes primitives de roches et de schistes dont disposait l'âge arctique de la pierre. Ces objets en silex récoltés dans notre pays ont suscité des discussions, par exemple sur la question de savoir si la Norvège a pu se procurer du silex utilisable à l'état naturel; or, M. W. C. Brögger, un des premiers,

[1] C. A. Nordman, sur les allées couvertes („gånggrifter") en Danemark (*Aarb. f. n. Oldk.*, 1917, p. 310 ss.).

[2] Sophus Müller, *Oldtidens kunst i Danmark*, I (1918).

a démontré que les outils les plus grands et les mieux taillés, d'un type tout danois, ont été importés en abondance de chez nos voisins méridionaux[1]. Cette question en elle-même a son importance, car l'importation nous donne des renseignements intéressants sur le développement des communications et du commerce dans l'extrême nord de l'Europe durant le néolithique; nous avons déjà touché à des faits analogues lorsque nous nous sommes occupés de l'industrie des roches locales et quand nous avons parlé des arrivages d'ambre, d'ailleurs insignifiants, des pays baltiques et du Jutland. Pour ce qui est des objets en silex du sud, nous constatons — et c'est assez naturel, — que l'importation commence sur une échelle relativement peu considérable, par des types anciens de haches (à talon pointu, à talon large) et ne gagne d'abord que les districts sud-est de la Norvège. Plus tard elle augmente d'intensité et élargit son domaine jusqu'à ce que les types les plus récents de haches et de poignards soient répandus sur le pays tout entier, car l'aire recouverte par l'importation grandit sans cesse. Non moins intéressant est le rapport entre les haches en silex importées et les haches fabriquées en Norvège avec d'autres espèces de pierres sur le modèle des haches en silex. En faisant le compte, qui d'ailleurs ne s'applique qu'à l'est de la Norvège, les types les plus anciens de ces haches ne se trouvant dans aucune autre partie du pays, nous voyons que pour le type le plus ancien les haches de silex ne représentent que 2 % du nombre total, tandis que pour le type récent, elles en repré-

[1] W. C. Brögger, *Om Strandliniens beliggenhed* (1905, pp. 68 ss.). Cf. les *Studier* d'A. W. Brögger, pp. 107 ss.

sentent 73 %[1]. Cette importation augmente au point de pouvoir, à la fin de l'âge de la pierre, fournir presque totalement aux besoins de haches utilisables. Pour la Suède centrale et septentrionale on a signalé depuis longtemps une importation d'objets en silex pareille à celle que nous venons de mentionner pour la Norvège; les conditions, en effet, sont tout à fait analogues[2]. Des phénomènes semblables se présentent un peu partout dans la civilisation primitive tant en Europe qu'en Amérique. A titre d'exemple, nous pouvons rappeler l'industrie du silex du Grand-Pressigny (département d'Indre-et-Loire en France), que l'on connaît parfaitement; ce silex est d'une couleur et d'une structure particulières qui le rendent aisément reconnaissable partout où il se trouve. Des recherches consciencieuses ont abouti à des trouvailles, dans un très grand périmètre, de cette sorte de silex travaillé qui, en dehors du voisinage des ateliers, est connu aussi en Bretagne, dans le nord de la France et l'ouest de la Suisse, et même en Belgique, pays qui pourtant abonde en bon silex à l'état naturel. Ce sont des relations commerciales analogues qui ont fait passer le silex du Danemark et de la Scanie plus avant vers le nord dans la péninsule scandinave.

Nous venons de parler presque uniquement des haches de silex, car ce sont les types directeurs pour la classification des périodes du néolithique, mais on trouve en même temps dans le même domaine toute la série de formes mégalithiques: les ciseaux, les grattoirs, les

[1] Les chiffres sont donnés d'après les *Studier* d'A. W. Brögger (pp. 106—107, 110; résumé p. 183).

[2] Montelius, *Les Temps préhistoriques*, p. 40.

pointes de flèche, les lames demi-circulaires en silex, les haches mégalithiques doubles à douille et, ce qui n'est pas la chose la moins importante, les poignards, qui sont si nombreux pendant la dernière phase de l'âge de la pierre nordique qu'ils lui ont valu le nom d'époque du poignard. Il est clair que cette invasion d'objets en silex amène l'absorption, par la Scandinavie septentrionale, d'éléments de civilisation fort importants: les objets importés fournissent par eux-mêmes un très notable supplément à l'outillage local antérieur, et les formes nouvelles exercent en outre une influence profonde sur l'industrie indigène. C'est ainsi que des types spéciaux de haches en diabase subissent l'action des formes de silex; le type de Vespestad est influencé par la hache à talon mince, la hache de l'ouest par celle à talon épais; les pointes et couteaux en schiste commencent à imiter franchement les pointes et poignards en silex; de longues pointes en schiste à tranchant dentelé reproduisent une forme mégalithique bien connue; des pointes de flèches plates ou en forme de cœur, en schiste, et des couteaux droits en schiste à deux tranchants sont partiellement des copies du poignard en silex. Mais les formes mégalithiques sont également adoptées et mises en œuvre chez nous, tantôt en silex là où la Norvège disposait de cette matière, tantôt, et dans une plus grande mesure, en roches locales. Les formes nouvelles s'infiltrent parmi les vieilles formes locales et s'y mêlent, mais sans que la civilisation mégalithique réussisse à subjuguer ce domaine nordique. Nous y trouvons un facies de civilisation qu'on a très bien nommé „submégalithique"; il subit au plus haut point l'influence de la civilisation mégalithique, mais

sans se confondre avec elle et, chose capitale, les grands tombeaux de pierre qui sont le signe d'un grand épanouissement de la vie sociale et de la foi religieuse, y manquent complètement.

En ce qui concerne les sépultures de l'âge de la pierre norvégien nous ne connaissons que la forme la plus simple: les morts étaient ensevelis généralement dans l'assise de déchets de l'habitation selon l'usage primordial qu'on connaît dans le paléolithique français et dans les kjökkenmöddings danois; ou bien, comme on l'a constaté pour quelques cas, ils étaient ensevelis dans la terre avec certains objets de pierre comme mobilier funéraire; ce dernier rite était plus soigné que celui des sépultures dans les habitations, mais les tombes restaient extrêmement simples, sans coffre de pierre ni monument tombal. A titre d'exception, nous ne pouvons citer qu'un très petit nombre de coffres en pierres, la forme sépulcrale la plus récente du mégalithique; on les a trouvés en Östfold et aux environs du fjord d'Oslo, comme nous l'avons déjà dit[1].

Mais nous avons en Norvège d'autres traces d'un mouvement intellectuel qui doit être dû à l'influence de la civilisation mégalithique ou qui a en tous cas en commun avec le néolithique de la Scandinavie méridionale une habitude très remarquable: je veux parler de l'état d'esprit qui se manifeste à nous par les dépôts d'objets sacrifiés et par les trouvailles d'ex-votos. Ce sont des objets qui semblent avoir été déposés dans la terre ou dans l'eau, à la suite d'un vœu, comme un sacrifice fait aux puissances surnaturelles. Notre plan ne nous permet pas d'exposer les preuves de

[1] Shetelig, *Primit. Tider*, p. 321 ss.

cette interprétation de tout un groupe de trouvailles; il suffit de renvoyer à l'exposé excellent et convaincant de M. Sophus Müller[1]. Parmi les trouvailles norvégiennes, nous citerons d'abord celles de parures en ambre de l'âge de la pierre, faites presque toujours chez nous dans des marais et dont deux ont livré chacune cinq et six parures déposées en un même endroit du marais. L'ambre étant si rare dans notre pays à l'âge de la pierre, on ne saurait attribuer à un hasard des découvertes de ce genre; il serait invraisemblable, par exemple, que ces pièces d'ambre eussent été perdues par malheur dans un marais ou dans l'eau: le dépôt d'ambre a dû se faire dans une intention bien arrêtée, et, dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons supposer qu'il s'agit du sacrifice d'objets particulièrement précieux. Ces trouvailles d'ambre peuvent être rapprochées d'une série d'autres trouvailles, notamment de la découverte d'objets en silex déposés à dessein dans les champs et dans les marais; ce sont des groupes de poignards, de lames demi-circulaires, de grattoirs, et chaque dépôt se compose généralement d'objets de même nature. Parmi les trouvailles les plus importantes de ce genre en Norvège, nous remarquons d'abord celle de Hauske en Torvestad (Karm) avec 27 poignards, 1 lame demi-circulaire, 1 hache grossièrement taillée, 4 grattoirs, 214 éclats et disques — le tout en silex, ensuite celle d'Urstadmyren en Rygge (Östfold) avec 32 belles lames demi-circulaires en silex déposées ensemble en un seul endroit. Au surplus, il est significatif que ces trouvailles d'objets en silex faites dans des marais soient tantôt composées d'exemplaires d'un rare fini et de

[1] *Vor Oldtid*, p. 300 ss.

grande valeur, et tantôt ne nous livrent — contraste surprenant — qu'un amas de pièces rudes non taillées; dans ce dernier cas le sacrifice proprement dit est représenté par quelque équivalent peu coûteux, mais égal en nombre au don promis et à ce titre satisfaisant pour la forme, procédé bien connu dans les religions de l'antiquité. L'interprétation des trouvailles d'offrandes datant de l'âge de la pierre peut être en somme considérée comme tout à fait certaine; des usages semblables se retrouvent dans les périodes préhistoriques suivantes en Scandinavie, et des allusions de l'Ynglingasaga ainsi que la civilisation moderne des Lapons nous en font connaître d'analogues[1].

Un fait d'une importance particulière pour nous, c'est que nous trouvons dans les marais de la Scandinavie méridionale des dépôts tout à fait semblables comprenant des haches en silex, généralement par deux ou trois ensemble et jusqu'a onze en une seule trouvaille, des lames demi-circulaires en silex réunies parfois en groupes d'une vingtaine, des poignards à raison souvent de trente par dépôt; enfin, plus rarement, des pointes de flèche ou des outils, comme ciseaux, grattoirs ou couteaux en silex; d'ailleurs, en Danemark également, beaucoup de trouvailles ne comprennent que des blocs grossiers ou des éclats en silex. Le même groupe est représenté en Suède; on y cite, à titre d'exemple, une trouvaille de vingt lames demi-circulaires en silex et une autre de soixante-dix haches en silex à talon effilé. Les trouvailles tant danoises que suédoises nous fournissent des exemples de dépôts faits dans un ordre déterminé; la même chose a été plusieurs fois observée

[1] H. Gjessing, *Votiv- og depotfund* (dans *Oldtiden*, VII).

en Norvège. Aussi bien au point de vue de la composition que du dépôt ces trouvailles ont toujours des formes fixes qui se répètent partout et qui évidemment expriment des conceptions religieuses de l'âge de la pierre. Nous ne saurions préciser le fond de cette religion; nous présumons cependant *a priori* que les formes en ont été très simples. Il faut supposer aussi que cette forme de sacrifices en Scandinavie septentrionale est due aux influences de la civilisation mégalithique, les offrandes étant surtout composées d'objets en silex qui sont étrangers à la culture nordico-scandinave ou arctique en Norvège et en Suède. Les types qui sont le plus fréquents, haches, poignards, etc., sont entièrement mégalithiques, et le silex en général, même à l'état de blocs et disques grossiers, est essentiellement représentatif des pays du silex du sud de la Scandinavie. L'objet à sacrifier était en silex: or, le caractère de l'offrande montre suffisamment que la coutume avec les idées religieuses qu'elle traduit a été importée de toutes pièces en Norvège, aussi bien que les objets en silex. Les peuples chasseurs du nord ont donc reçu de la civilisation mégalithique des conceptions nettes de foi et de crainte envers les puissances mystérieuses de la nature et, en même temps, des moyens spéciaux de détourner leur colère ou de gagner leur faveur en leur offrant par exemple des parures précieuses en ambre ou des armes en silex; ce sont là les premiers rudiments de religion et de culte que la Norvège doit aux impulsions émanant de la civilisation mégalithique, sans qu'il en soit de même pour la conception de la mort et les rites funéraires.

C'est à des emprunts faits à la même source qu'il faut rattacher l'introduction de l'élevage et de l'agriculture, et tous les progrès matériels qui en découlent. De multiples trouvailles nous montrent que la civilisation mégalithique avait de beaucoup dépassé celle des peuples chasseurs; l'érection des grands tombeaux monumentaux en pierre — pour ne citer que ce fait — implique la fixité du domicile, l'agriculture et l'élevage. Des découvertes faites dans des stations norvégiennes primitives d'habitation nous ont révélé l'existence ancienne d'animaux domestiques: on y a trouvé des ossements de bœuf, de mouton, de chèvre, de porc, ainsi que des empreintes de grains d'orge sur des tessons de poterie. Voilà donc les éléments d'une civilisation d'ordre supérieur qui pénètrent dans un milieu essentiellement représentatif de la vie du chasseur où la capture et la pêche constituent l'industrie principale.

Un des problèmes les plus intéressants dans l'étude de l'archéologie nordique est celui des rapports qui ont existé entre le centre de la civilisation mégalithique en Scandinavie méridionale et les domaines du nord qui ont conservé des coutumes plus simples et plus antiques. Nous venons d'assister aux pénétrations profondes de la civilisation supérieure dans toutes les sphères, en technique, en industrie, dans la vie matérielle, dans la foi et la religion; la question sera donc de savoir comment les influences ont agi, si ç'a été uniquement par la voie des communications et du commerce et par l'action réciproque qui en résulte, — métamorphose par contact pour parler comme les minéralogistes, — ou si la civilisation a été imposée par

invasion de nouveaux éléments de population. M. Knut Stjerna a soutenu que la civilisation mégalithique en Danemark est due à l'immigration d'un peuple dirigeant venu par l'ouest de l'Europe[1]. En Suède, tout spécialement à la suite des brillantes recherches faites en Uppland, on a cru pouvoir prouver en détail que la civilisation mégalithique et l'agriculture auraient pénétré jusque dans l'intérieur du pays à la suite d'une véritable colonisation par des peuples nouveaux; ceux-ci se seraient emparés de la terre cultivable et auraient fondé de véritables colonies, tandis que la population autochtone aurait continué à vivre comme auparavant dans des habitations primitives le long du littoral; la fusion des deux civilisations et le mélange de population ne se seraient opérés que peu à peu. Pour la Norvège on a signalé des faits susceptibles d'une interprétation analogue: dans l'est du pays nous constatons que les formes mégalithiques, et spécialement les haches du type le plus courant, gagnent graduellement du terrain, marquant ainsi le progrès de la civilisation au cours du néolithique: c'est le type le plus récent, celui des haches à talon épais, qui pénètre le plus avant dans les vallées. C'est donc un fait acquis que des cantons ont été défrichés en vue d'agriculture et avec habitat fixe, sous l'influence de la civilisation mégalithique[2]. L'ouest et le nord de la Norvège n'auraient donc reçu l'immigra-

[1] Sur la période précédant celle des coffres en pierres (*Antikv. Tidskr. för Sverige*, 19, nº 2).

[2] M. A. Björn, qui le dernier a traité ce sujet (*Videnskapsselsk. Skr.*, 1924), croit possible de supposer une immigration en Norvège orientale pendant la période des dolmens (voy. en outre les *Studier* d'A. W. Brögger).

tion des agriculteurs que dans la dernière période de l'âge de la pierre.

Mais cette théorie, qui présuppose deux peuples différents, les chasseurs et les agriculteurs, vivant à côté l'un de l'autre, n'est pas absolument prouvée et ne s'applique pas nécessairement et de façon générale à la totalité des régions de la Norvège et de la Suède. Nous avons au moins une trouvaille des environs de Bergen (Ruskenesset), qui nous oriente dans une autre direction. Le gisement fut trouvé sous une roche et se présenta sous l'aspect d'une station de chasse nettement caractérisée: les harpons en os, les hameçons et les pointes de flèche occupaient la place principale parmi les antiquités, et des os de gibier, oiseaux et poissons, avec des moules comestibles formaient l'essentiel des débris de repas, mais il s'y trouvait aussi des ossements d'animaux domestiques et des empreintes de grains. On a pu constater, en outre, que les roches de Ruskenesset n'étaient peuplées que pendant une petite partie de l'année, au début du printemps. L'ensemble de ces constatations nous amène à conclure à l'existence d'un peuple agriculteur possédant bestiaux et labours, mais se livrant en même temps à l'occupation lucrative de la chasse; pendant cette période il habitait dans des stations désignées par la tradition, mais qui ne lui servaient que temporairement. Ici le peuple chasseur est donc identique au peuple agriculteur, et la population en question, malgré les progrès réalisés par elle, a gardé pour son usage propre le vénérable outillage dont il a hérité, tel que les harpons en os, tout à fait inconnus à la culture mégalithique comme à la civilisation des kjökkenmöddings de Dane-

mark, et les pointes en schiste qui sont exclusivement arctiques. Ici, évidemment, il n'y a pas eu immigration: c'est l'ancien peuple chasseur qui s'est approprié des éléments de civilisation importants et nouveaux, tout en conservant à beaucoup d'égards sa vieille manière de vivre.

La lumière n'est pas encore complètement faite sur ces problèmes qui sont parmi les plus captivants de la préhistoire scandinave, et qui ont au surplus un intérêt d'ordre tout général. C'est une tâche capitale que d'élucider ce qui se passa lors de la rencontre des peuples chasseurs primitifs du nord avec la civilisation supérieure, tant au point de vue matériel qu'intellectuel, qui caractérise les peuples mégalithiques européens.

Nous ne nous sommes jusqu'à présent occupés que des influences exercées par la civilisation mégalithique de la Scandinavie méridionale, qui sont certainement pour la Norvège les plus importantes pendant le néolithique. Mais ces influences se croisent avec d'autres dont il est également très intéressant de suivre les courants. Déjà en Danemark, nous observons que des groupes étrangers viennent du continent empiéter sur le terrain des tombes mégalithiques. Le principal de ces groupes est celui des tombes isolées du Jutland, lesquelles, essentiellement différentes des tombes collectives du mégalithique, sont toutes individuelles, et fort simplement arrangées: seulement entourées d'un cercle de pierres ou surmontées d'un amas de pierres, le tout couvert d'un tumulus surbaissé. De plus, le mobilier a sa physionomie propre et aisément reconnaissable: parures d'ambre de formes particulières, une céramique originale et surtout de belles formes caractéristi-

ques de haches de guerre à douille. Aussi bien par les objets que par la forme des tombes cette civilisation se différencie du mégalithique. Non moins significative est la répartition de ces tombes: celles du Jutland, les individuelles, constituent une forme propre à l'intérieur du pays et pénètrent par le sud, tandis que les grandes tombes mégalithiques suivent de près les côtes et les cours d'eau. A tous égards les tombes ont leurs pendants en Allemagne, vers le sud; des formes toutes correspondantes se trouvent en Hanovre, vers l'est jusqu'en Mecklembourg, et on rencontre des tombes de structure analogue en plusieurs localités du sud-ouest et du centre de l'Allemagne, ainsi qu'en Bohême et en Suisse. Considéré dans un ensemble plus vaste, ce groupe est un élément de cette civilisation néolithique de l'intérieur des pays, dont le domaine se compose de toute l'Europe centrale depuis le Rhin à l'ouest jusqu'à l'Ukraine au sud-est, et qui partout se distingue par sa céramique propre et ses haches de guerre à douille d'une belle forme caractéristique. Toutes les formes plus fines de ces haches ont dû se développer sous l'influence d'armes similaires coulées en cuivre et donc être originaires de régions où le cuivre était utilisé dans une assez large mesure, bien avant le commencement de l'âge du bronze proprement dit. En effet, on a trouvé de ces haches d'armes en cuivre, dont une polygonale en Scanie et une autre naviforme en Russie. „La civilisation des haches de guerre“ constitue un groupe principal, parallèle au groupe mégalithique du néolithique européen; tous les deux ont leur domaine propre: les tombes de pierre suivent la ligne côtière, la hache de guerre règne sur

les régions intérieures continentales. Mais le grand groupe des haches de guerre a aussi ses variétés locales qui nous permettent de localiser plus exactement les influences qui de là s'exercent jusque dans le nord, et ces formes très caractérisées fournissent une excellente occasion d'étudier les relations mutuelles des différents pays nordiques.

Les tombes du Jutland sont visiblement le résultat d'un mouvement, — probablement d'une migration de peuples, — qui s'est frayé un chemin vers le nord le long de l'Elbe et gagne le Jutland de bonne heure dans la période des allées couvertes. Là, ces tombes avec leur mobilier particulier constituent un domaine circonscrit d'une façon remarquable. En dehors du Jutland il n'a été trouvé en Danemark qu'une vingtaine de haches de guerre du type appartenant aux tombes individuelles jutlandaises, plus une trentaine au moins en Scanie, soit au total une cinquantaine dans le mégalithique du sud de la Scandinavie hors du Jutland. On comprend parfaitement qu'elles se soient répandues du Jutland vers l'est par les îles danoises, mais le nombre très restreint de haches de combat exportées par cette voie fait ressortir fortement le contraste entre le peuple des tombes individuelles en Jutland et celui du mégalithique dans le reste du Danemark. Un second groupe de ces haches jutlandaises en dehors de leur domaine propre se concentre aux environs du fjord d'Oslo depuis le Bohuslen et l'Östfold d'un côté jusqu'au Vestfold de l'autre[1]. Au total, on a trouvé un peu plus

[1] O. Frödin, *Über die schwedisch-dänischen Verbindungen in der Steinzeit* (Opuscula, 1913). Th. Petersen sur une hache en pierre à douille : type jutlandais (*Oldtiden*, VII, 13).

d'une vingtaine de pièces dans cette région, et en tenant compte des conditions de distance et de diffusion nous devons conclure qu'elles ont été importées chez nous par mer directement du Jutland; elles fourniraient ainsi un renseignement d'une certaine importance sur les communications dans le nord pendant le néolithique. Mais en dehors des pays avoisinant le fjord d'Oslo nous n'avons, pour tout le reste du territoire norvégien, que deux trouvailles isolées de ces mêmes haches: une faite à Drangedal en Bratsberg et une autre (un fragment de hache) faite dans le Nordmöre; en somme, on ne saurait dire que la civilisation de l'âge de la pierre norvégien ait subi dans une mesure considérable l'influence du domaine des tombes jutlandaises.

En revanche, une autre série de formes continentales synchroniques a une tout autre importance dans la péninsule scandinave, c'est celle que représentent les haches de combat à douille, les unes polygonales, les autres en forme de bateau. La première de ces deux formes est la plus ancienne. Elle a pénétré dans le nord, à ce qu'on croit, à une date assez haute de la période des allées couvertes, tandis que la seconde n'aurait été introduite qu'après le milieu de cette même période. Leur aire de diffusion fait remarquer une tendance nette à se diriger vers l'est, la première faisant complètement défaut dans les trouvailles danoises et la seconde étant extrêmement rare à l'ouest du Sund. Nous avons affaire ici à une impulsion venue du sud-est de l'Europe centrale par la Baltique sans toucher au territoire danois. Les haches naviformes ne sont pas rares en Suède, dans des tombes individu-

elles en compagnie d'une curieuse céramique qui nous ramène à la céramique rubanée de l'Europe centrale. Nous entrevoyons ici un groupe distinct, caractérisé par ses sépultures comme par ses haches de combat et sa céramique rubanée, et parallèle au groupe des tombes individuelles jutlandaises, quoique le groupe suédois ne se distingue pas aussi clairement et aussi nettement des groupes voisins que le groupe jutlandais[1]. Bien des considérations font donc supposer avec vraisemblance que cet apport à l'âge de la pierre suédois est dû lui aussi à une immigration de peuples étrangers; un fait analogue a été prouvé plus péremptoirement pour la Finlande, où les haches naviformes entrent par le sud après avoir traversé la Baltique, donc tout à fait comme pour la Suède[2].

La hache polygonale est courante en Suède et la hache naviforme y est fréquente; on y a signalé plusieurs centaines de trouvailles. La seconde forme se trouve aussi en Finlande, comme nous l'avons déjà dit, tandis que la première fait défaut de l'autre côté de la Baltique. La Norvège possède les deux types, quoique à un bien plus petit nombre d'exemplaires qu'en Suède; ils sont naturellement plus fréquents dans l'est du pays, surtout du côté oriental du fjord d'Oslo; la seconde forme est assez bien représentée dans le nord, mais toutes deux sont très rares dans l'ouest.

[1] T. J. Arne, dans ses recherches sur l'âge de la pierre (IV; *Fornvännen*, 1909); N. Åberg, *Studien über die Schönfelder Keramik* (Halle, 1918).

[2] A. Europaeus sur des trouvailles d'antiquités faites dans les paroisses de Kyrkslätt et d'Esbo (*Finske Fornminnesför. Tidskrift*, XXXII nº 1, pp. 152 ss.).

En Norvège, à notre connaissance, les haches de combat ne sont pas accompagnées de céramique étrangère, et ne se trouvent pas dans des sépultures particulières; seuls les types mêmes des armes sont adoptés. Il n'est donc pas question ici d'une civilisation nouvelle, apportée de toutes pièces par des immigrants étrangers. C'est de loin et de seconde main, par la Suède, que ces impulsions émanant de la civilisation continentale du sud gagnent la Norvège.

Au point de vue technique également, les fines haches d'armes à douille représentent un côté très intéressant de la civilisation nordique à l'âge de la pierre. Elles nous mettent en présence, en effet, d'un travail merveilleusement habile des roches dures, choisies plutôt d'après leur couleur et leur apparence que d'après leurs avantages pratiques; souvent ce sont des roches rougeâtres qui ressemblent à du cuivre, ou bien une pierre pesante et noire, ou c'est du porphyre bigarré; on n'évite pas les pierres très difficiles à façonner, pourvu qu'elles soient d'un aspect agréable. Nous rencontrons aussi des formes complexes, un travail artistique de roches réfractaires et, on peut le dire, un traitement vraiment plastique de la pierre. Des traits dignes de remarque sont l'anneau entourant la douille, le bouton bombé à la base, et, longeant les bords, les minces filets en relief qui se réunissent sous des angles aigus: le tout exécuté avec une parfaite précision et couvert d'un égal et luisant polissage. Ce sont là des produits d'une technique artistique spéciale qui font penser à la plastique égyptienne en roches dures, un luxe très remarquable de formes d'armes achevées.

Les haches de combat présentent aussi un intérêt particulier pour l'âge de la pierre norvégien, parce que l'importation de ces sortes d'armes n'eut point lieu dans une aussi large mesure que celle des objets en silex venus du Danemark. Pour ces haches la production indigène n'était pas restreinte par le défaut de matières premières; bien au contraire, la Norvège abonde en belles roches, toutes propres à cet usage, et des trouvailles de haches à-demi taillées prouvent que les haches en question furent souvent fabriquées dans notre pays. Il serait donc possible de signaler des variantes proprement norvégiennes de ces types, et dans un cas spécial cela a été fait. Ce cas c'est celui de la série dite des „haches-rhombes", belle forme losangique, bien souvent fabriquée en porphyre, quelquefois en une fine pierre rouge. Des haches de cuivre du même type se trouvent dans l'est de l'Europe centrale et, avec variation assez large de la forme, dans le nord; on a une série entière de formes apparentées et réunies par des traits communs. Elles sont répandues dans tout le nord, mais généralement peu nombreuses en comparaison d'autres déjà mentionnées. On rencontre ce type dans toute la Norvège et bien avant dans le nord, assez souvent à l'état d'exemplaires inachevés. Sur la côte ouest il revêt une forme particulière, volontiers un peu plus petite et arrondie de façon plus lisse mais avec, au milieu, une arête qui rappelle la forme primitive; ce sont les haches dites ovoïdes en porphyre; elles représentent un développement local qui peut être qualifié de dégénérescence, car il s'agit d'un type plus parfait qui devient plus simple et perd beaucoup de son caractère primitif.

Mais en même temps ce type fournit la preuve que les hommes de l'âge de la pierre norvégien sont passés maîtres dans la fabrication des haches de combat, même pour les roches les plus difficiles. Il faut remarquer, d'ailleurs, que les haches-rhombes sont parmi les plus jeunes des haches de combat à l'âge de la pierre et que, peut-être, elles se classent à une période qui ne peut plus être désignée comme appartenant à l'âge de la pierre nordique pur[1]. Les nombreuses haches épannelées à douille, très simples, mais chez lesquelles certains traits typologiques révèlent l'imitation des plus belles formes de haches de combat, sont naturellement d'une production tout indigène. Ces haches appartiennent à la période finale de l'âge de la pierre et même, en grande partie, à une époque encore plus tardive: nous voilà déjà dans l'âge où le métal était en usage et commençait à marquer de son empreinte la civilisation matérielle.

Nous avons voulu, dans ces rapides aperçus, mettre en lumière certains points principaux de l'évolution de la civilisation en Norvège durant les périodes les plus anciennes, celles que nous comprenons sous la dénomination d'âge de la pierre. Nous avons vu que les débuts de la colonisation de notre pays remontent à la dernière glaciation et peut-être à une époque encore plus reculée, et que la plus ancienne civilisation que nous puissions constater en Norvège est caractérisée par les traditions du paléolithique de l'Europe occidentale. Nous avons étudié le développement suivant: progrès techniques, comme l'utilisation des roches

[1] Sophus Müller sur les trouvailles d'habitations datant de l'âge du bronze (*Aarb. f. n. Oldk.*, 1919, pp. 85—88).

volcaniques qui commence pendant la période de Nöstvet; influences du mégalithique et de l'âge de la pierre de l'Europe centrale ainsi que des pays baltiques. Le tableau est bien complexe: des courants qui se croisent de façon multiple ont formé la civilisation de l'âge de la pierre norvégien.

Reste une seule question à laquelle nous n'avons pas touché et qui ne doit pas être passée sous silence, ayant généralement occupé une place considérable dans la discussion des problèmes de notre âge de la pierre, je veux parler des considérations anthropologiques. Une remarque qui s'applique non seulement à la Norvège mais au nord en général et, on peut le dire, à l'Europe tout entière, c'est que c'est une tâche particulièrement attirante que d'essayer de suivre les nations historiques, leurs langues et leurs races, jusqu'aux temps les plus réculés. Nous nous engageons ici sur un terrain où l'archéologie doit se mouvoir avec la plus grande prudence; notre science ne dispose que des survivances matérielles de civilisation, et les formes de la civilisation ne tiennent pas nécessairement à la race et à la langue. Un peuple peut recevoir d'un autre peuple et la langue et la civilisation sans que la race change, et c'est la combinaison de ces trois éléments qui a créé les nations telles que nous les connaissons dans l'histoire. Il serait banal de citer le fait bien connu que la notion de domaines linguistiques n'est nullement synonyme de celle de races, et le mélange des races, aujourd'hui un vieux phénomène général en Europe, était déjà bien avancé à l'époque néolithique.

Il serait trop long d'énumérer les vieilles théories sur les conditions anthropologiques de la Scandinavie

à l'âge de la pierre. Disons brièvement que des savants antérieurs se sont représenté la population nordique, prise dans son ensemble, comme formée essentiellement de deux groupes de peuples, l'un primordial d'ordre inférieur, les chasseurs du paléolithique, l'autre provenant d'une immigration ultérieure de la race „aryenne" ou „indo-germanique", les pères du type élancé et dolichocéphale, qui prédomine de nos jours chez les peuples scandinaves, notamment en Suède et en Norvège[1]. Les éléments brachycéphales ou mésocéphales qui existent toujours, notamment le long de la côte ouest de la Norvège, ont donc été regardés comme les restes du plus ancien peuple, celui des chasseurs. Cette théorie a pu sans peine être mise d'accord avec les conditions archéologiques: la population primitive était considérée comme dépositaire de la civilisation des kjökkenmöddings en Danemark et de celle de Nöstvet en Norvège, tandis que la race nordique dolichocéphale, la race germanique, ayant, à ce qu'on supposait, immigré en apportant les formes néolithiques en silex, aurait été la dépositaire de la civilisation mégalithique avec élevage de bestiaux, agriculture, etc.

Mais toute l'hypothèse est faiblement étayée. Le matériel anthropologique sur lequel elle se fonde consiste pour une très grande partie en squelettes provenant des grandes tombes de pierre du Danemark et de la Suède; c'est là le peuple que nous connaissons, celui

[1] Montelius, *Ueber die Einwanderung unserer Vorfahren* dans *Archiv für Anthropol.*, XVII, 151, et dans ses *Les temps préhistoriques*, p. 41. Andr. M. Hansen, *Landnåm i Norge* et *Oldtidens Nordmænd* (Kristiania 1904, 1907). G. Kossinna, *Der Ursprung der Urfinnen und Urindogermanen* dans *Mannus*, I (1909), pp. 17, 225 ss.

du mégalithique, qui révèle un mélange visible de la race dolichocéphale avec des éléments brachycéphales et mésocéphales, mélange marqué surtout en Danemark, tandis que la Suède fournit d'une manière absolument prédominante la race dolichocéphale, mélangée pourtant d'autres éléments. M. H. Nielsen, le savant professeur danois et le meilleur connaisseur du peuple mégalithique de son pays, a déclaré que les matériaux ne permettent guère de supposer qu'une population originairement brachycéphale en Danemark ait été refoulée par un peuple dolichocéphale ayant immigré plus tard[1], et les conditions numériques relatives à la population des allées couvertes semblent indiquer, bien plutôt, que les brachycéphales ont envahi le pays tenu par les dolichocéphales, auxquels ils ont été plus tard incorporés. C'est un fait d'observation constante, aujourd'hui et il en a été de même autrefois, qu'une race d'immigrants réussit son invasion à cause de sa supériorité de civilisation, et non pas de son nombre; le nombre à lui seul ne peut donc nous donner la réponse à la question: quel a été le peuple primitif, et quel est celui qui a immigré plus tard?

D'une importance toute particulière sont les analyses faites par M. Nielsen des débris de squelettes provenant de Sværdborg et de Maglemose[2]. Dans le marais de Sværdborg on a trouvé les diverses parties, se rencontrant dans leur connexion, du squelette d'un jeune

[1] H. A. Nielsen, Contributions à l'anthropologie de la population néolithique en Danemark (dans *Aarb. f. n. Oldk.*, 1906, p. 237 ss.), et Contributions ultérieures (*ibid.*, 1911, pp. 81 ss.).

[2] H. A. Nielsen, sur les trouvailles faites dans les marais de Sværdborg et de Mullerup (*Aarb. f. n. Oldk.*, 1921, pp. 205 ss.).

individu qui présente, sous une forme caractérisée, toutes les particularités paléolithiques connues. Les fouilles de Maglemose ont livré une mâchoire inférieure ayant absolument le même caractère. Ici nous rencontrons les hommes les plus primitifs qu'on connaisse en Danemark, d'un type paléolithique de haute stature, rappelant de près la race de Cro-Magnon. Ajoutons que ces débris de squelettes ont été trouvés à des stations d'habitation appartenant à „l'âge de l'os", période antérieure aux kjökkenmöddings du Danemark, toute proche du paléolithique et d'un facies qui lui a valu à bon droit la désignation de culture épipaléolithique. Nous avons vu précédemment qu'il y a lieu de croire aujourd'hui à un habitat dans le nord contemporain des périodes paléolithiques les plus basses en Europe occidentale.

Les matériaux se présentent donc bien pour une interprétation d'ensemble. La civilisation paléolithique tardive dans l'ouest de l'Europe appartient à la race appelée du nom de Cro-Magnon. C'est, pratiquement, la même race qu'on retrouve dans l'âge de la pierre nordique tant en Danemark qu'en Suède, — en Norvège, on le sait, les trouvailles de squelettes font défaut, — peut-être même comme l'élément le plus important de la population de l'âge de la pierre; de plus, cette race a indubitablement fourni le type nordique dolichocéphale, caractère distinctif encore aujourd'hui de la péninsule scandinave. Des arguments d'ordre archéologique viennent s'y joindre: rappelons-nous que la plus ancienne période de l'âge de la pierre nordique possède une civilisation se rattachant étroitement au paléolithique. Au double point de vue de l'anthropologie et de l'ar-

chéologie, la liaison peut donc être établie et tout nous porte à conclure que la population nordique primordiale a été la race de Cro-Magnon[1]. Les autres éléments de cette population du nord ont donc immigré plus tard, et sur plusieurs points il se présente des circonstances archéologiques qui peuvent probablement être mises en rapport avec des mouvements de population, qu'il s'agisse de la civilisation des kjökkenmöddings ou de l'invasion des sépultures mégalithiques et des haches de combat de l'Europe centrale. Quoi de plus naturel que des immigrations répétées de peuples étrangers dans le domaine nordique au cours de l'âge de la pierre? il est d'ailleurs probable que ces peuples ont déjà été d'une race mixte, comme c'est en général le cas des peuples néolithiques de l'Europe.

En Danemark et en Suède les tombes mégalithiques nous ont fait connaître assez de squelettes pour nous donner en quelque sorte l'image d'une population tout entière. Il n'y a pas seulement deux types principaux, l'un dolichocéphale et l'autre brachycéphale avec des formes de transition de l'un à l'autre; il y a dans les deux groupes des variations caractérisées qu'on pourra avec raison nommer des types. Pour le Danemark on a proposé cinq groupes qu'il faut considérer comme des types fixes, et on distingue quatre types différents de crânes appartenant à l'âge de la pierre en Gotland. En détail le tableau est très complexe et vraisemblable-

[1] Cette manière de voir a été exposée par M. Nielsen et, à peu près en même temps, par Montelius (*Paleolithic Implements;* The Antiquaries Journal, I, 1921), et M. Sune Lindqvist (sur l'âge de l'os nordique et les races de l'âge de la pierre, dans *Rig*, 1918, pp. 65 ss.).

Plaque de ceinture avec décor à spirales.
Le premier âge du bronze.

ment, des apports de nouveaux élements de peuples se sont constamment produits[1].

La Norvège est particulièrement mal partagée à l'égard de ces problèmes vu la pénurie, dans notre pays, de squelettes conservés de l'âge de la pierre. La caverne de Viste, avec ses stations d'habitation de la période de Nöstvet, nous a livré le squelette incomplet d'un jeune garçon, mais pathologiquement déformé et inutilisable comme type de la population d'alors[2]. Deux squelettes provenant d'un coffre en pierres près de Svelvik sont naturellement d'une grande importance, mais c'est là une trouvaille trop isolée pour avoir beaucoup de portée[3]. En outre, on n'a trouvé en Norvège, pour ce qui concerne l'âge de la pierre, que des ossements dispersés et brisés qui ne fournissent pas de mesures utilisables[4]. Nous ne connaissons presque pas les caractères anthropologiques des hommes de l'âge de la pierre norvégien.

[1] Voy. notamment les très intéressantes études de M. C. M. Fürst (*Zur Kraniologie*, dans *K. Svenska Vetenskapsakademiens Handl.*, 49, nº 2, p. 47—48).

[2] C. M. Fürst, *Das Skelett von Viste; Ein Fall von Skaphocephalie,* dans *Vid.skabs-Selsk. Skrifter,* I, Math.-naturv. klasse; 1909. nº 1; Kristiania.

[3] K. E. Schreiner, *Die Menschenknochen der megalith. Grabkammer bei Sortvik* (Kristiania, 1923).

[4] Voy. Brinchmann et Shetelig, *Ruskenesset*, p. 15—16.

IV.

LA NORVÈGE À L'ÂGE DU BRONZE.

Cet âge est, en Norvège, la période la plus énigmatique de la préhistoire. A la vérité, notre pays conserve des témoignages péremptoires de l'emploi du bronze pour les armes et les outils, pendant un très long espace de temps qui peut être évalué à un millier d'années environ, et il possède les formes de civilisation qui caractérisent en général cette phase ancienne de l'évolution européenne. De plus, nous possédons les monuments stables de cette période: des sépultures partiellement grandioses, des quantités de gravures rupestres traduisant des idées de religion et de culte de la mort dans le mystérieux langage figuré de l'âge du bronze. Mais l'étude de cet âge chez nous se heurte à une difficulté, c'est que malgré l'existence en Norvège de bronzes et de bronzes travaillés de façon à égaler en tous points ce qu'on trouve de meilleur ailleurs pour la qualité, les dimensions et l'ornementation, ces bronzes sont excessivement peu nombreux eu égard à la durée du temps et à l'étendue du pays. Ils sont effectivement en si petit nombre

que souvent les juges les plus compétents ont été amenés à nier l'existence d'un âge du bronze en Norvège, ne voyant dans nos bronzes que des importations fortuites et disséminées. Néanmoins, il faut convenir, d'autre part, que l'âge du bronze norvégien est mis en relation intime avec la civilisation contemporaine d'Europe par les sépultures et les gravures rupestres, qui toutes deux sont les expressions de faits intellectuels; il n'y a donc pas isolement, mais au contraire il y a liaison avec la civilisation de l'âge du bronze tout entier, et cela dans les sphères les plus centrales. C'est surtout pour donner une orientation nécessaire de ces questions, qui n'ont pas encore été étudiées à fond, que nous donnerons par la suite une brève esquisse de cet âge. Voici une autre question qui présente un intérêt d'ordre tout général: dans quelle mesure la civilisation de l'antiquité la plus haute a-t-elle pénétré un domaine situé aussi loin à la périphérie de l'Europe? Cette question a été agitée dans ces derniers temps: les historiens suédois L. et C. Weibull ont révoqué en doute la légitimité de la désignation âge du bronze nordique, se demandant si elle ne porte pas à faux.

Le premier problème qui se pose est donc: dans quelle mesure le bronze a-t-il été connu et utilisé en Norvège? à quel point notre pays a-t-il participé aux progrès de la technique et de la civilisation causés par la supériorité du métal sur la pierre? Ce sont là des questions extrêmement importantes, parce que l'usage des métaux a été, d'une façon générale, peut-être le plus grand facteur de l'évolution de la civilisation humaine. Nous donnerons donc comme un fond à notre

exposé en faisant d'abord un tableau de la première diffusion des métaux au service de la civilisation. Nous avons déjà eu l'occasion de faire observer précédemment que l'usage des métaux forme un élément, qui ne nous est pas inconnu, du néolithique européen. Il est tout indiqué qu'un métal qui existe dans la nature à l'état natif puisse être utilisé tel quel dans une industrie lithique, comme cela est arrivé et dans l'ancien et dans le nouveau monde. Dans l'Amérique du Nord ce fut le cuivre des districts avoisinant le Lac supérieur que les Indiens utilisèrent et estimèrent beaucoup comme un succédané de la pierre; le cuivre y fut extrait à l'état natif et façonné par martelage, puis raclé et poli par les mêmes procédés que la pierre. Et le cuivre se répandit dans un large rayon aux Etats-Unis parmi les peuples qui usaient de la pierre[1]. Mais chez les peuples plus septentrionaux et plus primitifs la civilisation doit être en général considérée comme un âge de la pierre avec usage du cuivre, et non comme un âge des métaux, ni comme un âge du bronze proprement dit, car celui-ci, en Amérique, ne s'est développé qu'au Mexique et au Pérou. Ces faits d'Amérique sont intéressants à comparer avec l'évolution de l'ancien monde. Le métal connu le premier fut sans doute l'or: des parures en or se trouvent dans les sépultures du mégalithique où tout le reste du mobilier est en pierre, et nous avons visiblement affaire ici à de l'or lavé et utilisé sans fusion. Mais le cuivre aussi apparaît de bonne heure, et alors nous rencontrons dans l'ancien

[1] Warren K. Moorhead, *The Stone Age in North America* (Boston & New York, 1910; II, pp. 160 ss.). H. Beuchat, *Manuel d'archéologie américaine* (Paris, 1912; p. 153).

monde de prime abord une invention d'importance capitale pour tous les âges suivants, l'art d'extraire le métal renfermé dans le minerai. Cette invention nous mène bien au delà de l'étape représentée par l'âge du cuivre de l'Amérique du Nord; elle comporte entre autres choses la science de fondre et de couler le métal.

Au témoignage de toutes les données qui sont à notre disposition, l'extraction du cuivre a été inventée dans l'Asie antérieure, de très bonne heure, — au troisième millénaire avant J.-C., — et elle a gagné de là le Caucase, l'Egypte et les pays méditerranéens. Le cuivre, employé en Egypte sous les plus anciennes dynasties, est répandu autour de la Méditerranée vers le milieu du même millénaire; la connaissance de ce métal passe en Europe centrale, où notamment l'Autriche et les pays alpestres deviennent des centres importants de l'extraction et de la fabrication du cuivre par exploitation minière et fusion. C'est cette période, où le cuivre est employé à côté de la pierre et où le cuivre est donc un élément d'une civilisation lithique, qu'on a nommé „l'âge du cuivre", la période énéolithique[1]. Ce n'est pas tout à fait un âge du métal, c'est un âge de la pierre avec du cuivre, où l'état de l'époque de transition se reflète doublement dans les formes d'armes et dans l'outillage: d'une part on coule directement en métal les formes des objets de pierre, ainsi les haches plates sans douille ont la forme des haches de silex; d'autre part les avantages et la technique du métal

[1] Matth. Much, *Die Kupferzeit in Europa, und ihr Verhältniss zur Kultur der Indogermanen* (Jena, 1893). Cf. Montelius, *Die Chronologie der ältesten Bronzezeit* (Braunschweig, 1900).

font naître des formes nouvelles, plus élégantes et plus compliquées, comme celles des haches de combat à douille ou des minces lames plates pour poignards ou haches-poignards. A leur tour les formes de métal sont imitées en pierre; elles sont d'un travail plus lourd et d'une forme un peu simplifiée à cause de la nature même de la matière employée, mais le modèle reste bien perceptible. Nous avons vu déjà que des séries entières d'élégantes haches de combat du mégalithique en Europe centrale ont une origine analogue, et il faut croire que les poignards en silex du nord aussi dérivent originairement de lames de poignard en métal. Dans un certain rayon de l'Europe centrale cette période peut être nommée avec raison un âge du cuivre, mais plus au nord le cuivre est d'une importance secondaire par rapport à la pierre, et dans les régions nordiques ce métal tend à disparaître. L'âge du cuivre européen est dans le nord un âge de la pierre n'offrant que très peu de découvertes isolées d'objets en cuivre, mais cet âge de la pierre a pris en beaucoup de choses l'aspect d'une civilisation plus méridionale où le métal jouait déjà un rôle considérable[1]. Pour la Norvége, les objets en métal n'y parviennent point; on n'y a du moins trouvé jusqu'ici aucune pièce de ce genre: dans l'extrême nord de l'Europe l'âge du cuivre n'est marqué que par un reflet des formes métalliques de haute époque, telles qu'elles nous apparaissent dans les poig-

[1] Sophus Müller, *Urgeschichte Europas* (1905; pp. 41 ss.), et le même sur le début et le plus ancien développement de l'âge du bronze en Danemark d'après les plus récentes découvertes (*Aarb. f. n. Oldk.*, 1909, pp. 4—6). Montelius, *Minnen*, fig. 147—152, p. 288; texte pp. 10, 14, 30.

nards en silex et les haches de combat en différentes espèces de pierre.

Mais dès les dernières phases de l'âge de la pierre nordique, dès la période caractérisée par les coffres de pierres et les poignards en silex, quand le bronze, alliage de cuivre et d'étain, commençait à atteindre la Scandinavie, ce métal est déjà connu sur la côte ouest de la Norvège. La trouvaille faite à Ruskenesset et mentionnée plusieurs fois précédemment a livré entre autres choses deux toutes petites pièces de bronze qui, on peut le prouver, ont trouvé place dans la terre en même temps que le reste de l'inventaire lithique appartenant à cette station de chasse; leur âge peut être fixé par des poignards en silex, des épingles en os, une parure dentiforme en os, toutes formes caractéristiques de la période des coffres en pierres. Il n'était que naturel que le métal gagnât bientôt la Norvège, une fois qu'il avait commencé à être connu dans les pays situés immédiatement au sud, attendu que des communications commerciales régulières s'étaient établies entre les domaines en question dès l'âge de la pierre; nous avons déjà fait mention de l'exportation croissante de silex qui se faisait de la Scandinavie méridionale jusqu'en Norvège. Et dès la première période d'un véritable âge du bronze nordique les bronzes apparaissent dans les trouvailles norvégiennes; ils ont les mêmes formes caractéristiques que celles du domaine central de la civilisation nordique et sont sans aucun doute contemporains du début de l'âge du bronze[1].

[1] Pour la division et la chronologie nous suivons le système de Montelius relatif à l'âge du bronze nordique (voy. son *L'Age du Bronze en Suède;* XIIIe Congrés International, Monaco, 1906,

Ce furent en effet des relations commerciales orientées vers le sud qui, en général, introduisirent le bronze dans le nord pendant l'antiquité; les mines de cuivre norvégiennes et suédoises ne furent exploitées que bien plus tard, en pleine période historique; et quant à l'étain, il n'y en a pas dans toute la Scandinavie. A l'âge du bronze chaque pièce de métal dut être importée dans le nord de domaines fort lointains; l'importation la plus importante se faisait du sud à travers l'Europe centrale avec des influences civilisatrices venues de l'Italie et plus tard de la Grèce, tandis que des Iles Britanniques il ne fut importé que très peu de bronze. Dans ces conditions le métal, comme

t. II, pp. 235—274; et ses observations dernières dans les *Minnen*, I, texte p. 29):

1re période du commencement du XVIIIe jusqu'au milieu du XVIe siècle avant J.-C.

2e période du milieu du XVIe jusqu'à la fin du XIVe siècle avant J.-C.

3e période du commencement du XIIIe jusqu'à la fin du XIIe siècle avant J.-C.

4e période du commencement du XIe jusqu'au milieu du Xe siècle avant J.-C.

5e période du milieu du Xe jusqu'au milieu du VIIIe siècle avant J.-C.

6e période du milieu du VIIIe jusqu'à la fin du VIIe siècle avant J.-C.

Dans chaque période sont distinguées en outre les phases anciennes et récentes.

M. Sophus Müller a tout dernièrement proposé neuf „groupes chronologiques" pour l'âge du bronze danois, mais sans entrer dans des déterminations absolues de périodes (*Aarb. f. n. Oldk.*, 1909, pp. 116—119).

Supposant connues les conditions générales de l'âge du bronze nordique, nous concentrerons notre exposé sur la Norvège seule.

on le pense bien, était très coûteux; aussi est-ce un des phénomènes les plus remarquables de toute la préhistoire européenne que l'abondance, dans la Scandinavie méridionale, de vieux bronzes, abondance dont on ne trouve l'équivalent nulle part à la même époque. On a voulu expliquer, avec raison sans doute, cette splendeur de l'âge du bronze nordique par le commerce de l'ambre qui était très recherché pour la parure dans les pays du midi. C'est l'ambre originaire des côtes du Jutland qui a servi d'instrument d'échange et qui a valu au Danemark son abondance de bronze, et c'est aussi l'or, le seul métal hors le bronze que le nord ait connu à cet époque. Mais la Norvège ne possédait pas de ressources analogues pour faire face à l'échange du métal étranger[1]; nous devons donc nous attendre *a priori* à trouver dans notre pays une bien moindre quantité de bronzes que chez nos voisins méridionaux.

Les bronzes de la 1re période, comme nous l'avons dit, atteignent la Norvège. Ils ne sont pas très nombreux, mais ils sont répandus dans tout le pays et ce sont des objets typiques pour cette période: les haches plates (celts) à tranchant évasé et à bords d'emmanchure, de forme tantôt plus large, tantôt mince, effilée comme celle des haches-spatules; les grosses haches lourdes à douille, rappelant exactement les haches en pierre de forme simple et qui, rien que par leur poids, représentent une valeur notable de métal. Plusieurs de ces haches sont probablement des „trouvailles de dépôt", objets de prix déposés dans la terre, des „trésors" ou „cachettes", comme c'est indubitablement le cas au

[1] M. A. Bugge a effleuré cette question dans l'introduction de son Histoire de Norvège (*Norges Hist.* I, 1, 32).

moins pour une découverte faite dans une pente pierreuse de la montagne d'Aurland (Sogn) et qui nous a livré deux haches plates et un bracelet, le tout en bronze. Les poignards en bronze de date haute qui sont entrés une ou deux fois dans nos musées comme provenant de trouvailles isolées, ont pu être en réalité déposés parmi un mobilier funéraire selon le rite simple qui était ordinaire à la fin de l'âge de la pierre.

Une très importante trouvaille qui jette une vive lumière sur l'état de la civilisation pendant le premier âge du bronze en Norvège consiste en une hache plate à bords d'emmanchure provenant de la côte du Romsdal et conservée au musée de Trondhjem. C'est la célèbre trouvaille de Hegdalsvik (Otteröen); la hache fut recueillie sur ce qui était autrefois la surface du sol et qu'un enlèvement de tourbe avait remis à découvert. Elle était associée à quelques centaines de pièces en silex taillé, surtout probablement des débris de tranchets, plus quelques éclats, enfin le fragment d'un polissoir plat en grès. Nous savons d'ailleurs, grâce à des trouvailles faites aux stations danoises d'habitation, que le silex était employé à côté du bronze; la seule présence de ce polissoir indiquerait donc l'usage, subsistant encore, de la pierre pour les outils tranchants de certaines dimensions. Mais le polissoir a pu avoir une autre destination que celle d'affiler les haches en pierre: il a pu servir à affiler de l'os, et la hache en bronze ne se trouve pas ici plus dépaysée que n'importe où en Europe à la même époque[1]. Aussi bien, aux envi-

[1] K. Rygh a déclaré péremptoirement: „La trouvaille remonte sans nul doute à la plus ancienne période de l'âge du bronze" (*Trondhj. Vidsk. Selsk. Skr.*, 1909, nº 10, p. 23).

rons de la Méditerranée, le silex est employé comme matière secondaire à côté des métaux pendant l'âge du bronze ancien.

L'âge du bronze commence donc en Norvège par des objets typiques et largement répandus, quoique singulièrement peu nombreux, et il en est de même pour toutes les phases suivantes du millénaire qui constitue l'âge du bronze. La seconde période, celle du plein épanouissement, caractérisée par les plus beaux bronzes et la richesse de l'ornementation à spirales, période qui s'introduit dans le nord par suite de relations avec la Grèce mycénienne, est également représentée en Norvège par d'excellents bronzes richement ornés. On y remarque des épées, des poignards et des pointes de lance, les grosses haches d'armes à ornements et les „paalstaves", plus légers, élégants, également ornés, puis des bracelets d'or, et de l'or en feuilles qui servait à décorer d'autres objets, enfin des parures de femme: les types anciens des fibules, les plaques de ceinture couvertes de bordures à spirales concentriques. L'étude de toutes les périodes de l'âge du bronze norvégien nous entraînerait trop loin, et on pourra examiner les antiquités de chaque phase avec des matériaux bien plus abondants en se basant sur le grand âge du bronze danois. Qu'il suffise de répéter que notre âge du bronze par tous ses traits, par toutes ses formes, par sa technique et par le décor des bronzes se relie de la façon la plus étroite à celui de la Scandinavie méridionale, et que toutes les phases de l'évolution de cet âge sont représentées sur le sol de la Norvège. Notre âge du bronze est continu; donc il s'agit d'un tout autre phénomène que ce qu'on pourrait

qualifier d'une importation accidentelle et sporadique d'objets de bronze isolés. Cet âge présente toutes les nuances de la civilisation du bronze, et son évolution l'amène au même point qu'atteignent les civilisations contemporaines du nord. Des trouvailles norvégiennes ont livré des pièces magnifiques qui partout seraient remarquées et admirées; nous possédons des formes d'armes, des ornements à spirales remontant au premier âge du bronze, qui sont parmi les meilleurs qu'on connaisse; nous avons, datant de phases plus récentes de la même période, de grands colliers remarquables et des chefs-d'œuvre de fonte comme les cors et les vases à suspension, ainsi que la singulière et capricieuse ornementation de l'âge du bronze tardif, qu'on ne trouve que dans le nord. Mais nous avons aussi, datant de toutes les périodes, des objets en bronze plus humbles, tels que petits couteaux, pinces à épiler, haches de travail, ciseaux, poinçons, faucilles, lames de scie, pointes de flèche, hameçons. A en juger par l'inventaire d'antiquités de l'âge du bronze en Norvège, on ne dirait pas que ce métal ait été chez nous un luxe rare et éphémère, car à côté des pièces élégantes nous apercevons des objets tout simples où le bronze était employé vulgairement pour les besoins pratiques de la vie usuelle.

Et à ce sujet se pose une question d'une certaine importance: dans quelle mesure les bronzes ont-ils été fabriqués dans notre pays? Le métal était dû à l'importation sans doute, mais c'était le cas pour toute la Scandinavie, et l'importation des matières brutes n'empêchait pas la production indigène des bronzes; au contraire. Nous connaissons, il est vrai, beaucoup

d'objets importés ayant des formes propres à l'Italie, à l'Europe centrale, partiellement aux Iles Britanniques et, comme de raison, ces importations se marquent surtout à la toute première étape de l'âge du bronze. Mais dans la grande majorité des cas les bronzes nordiques ont leurs types propres, originaux, inconnus ailleurs qu'en Scandinavie, et qui prouvent suffisamment que les objets sont des produits de l'industrie indigène. Cette évolution aussi originale que riche est un des traits les plus notables de l'âge du bronze scandinave, pourtant si dépendant de l'importation en fait de matières brutes[1]. Des trouvailles nous ont renseignés sur le mode de travail dans l'art de la fonte, sur les divers procédés employés: moules en pierre ou en argile, coulage en sable ou fonte à cire perdue[2]. La fonte du bronze fut dans le nord développée à la perfection, comme en témoignent d'une manière frappante les vases à suspension et les cors, d'un coulage si difficile et si compliqué.

Nous avons donc à nous demander jusqu'à quel point de semblables objets de bronze ont été fabriqués en Norvège. Qu'on ne s'étonne pas que, dans notre pays, aucune trace n'ait été trouvée d'une fonderie de bronze: même en Danemark, pays si abondant en découvertes remontant à l'âge du bronze, on n'a trouvé

[1] A la différence des Iles Britanniques, où les travaux en bronze atteignent également une perfection admirable et basée sur la production indigène des matières brutes (cf. Déchelette, *Manuel* II, 1, 219: les fondeurs de lances en bronze [dans les Iles Britanniques] conservèrent sur ceux de la Gaule une incontestable supériorité).

[2] C. Neergaard, sur la trouvaille de Haag (*Aarb. f. n. Oldk.*, 1908, p. 273).

qu'une seule fonderie, et par un heureux hasard. Mais, pour la Norvège, il y a des indices. Ainsi les intéressants moules pour celts (haches de travail) taillés en talc, cette roche locale utilisée aussi à l'âge de la pierre norvégien et éminemment qualifiée pour ce but nouveau, car elle est facile à façonner et incombustible. En Norvège on a trouvé quelques moules de ce genre, quelques autres en Suède et plusieurs en Danemark; comme le talc à l'état brut n'existe que dans la Norvège (avec le Bohuslen), l'idée s'impose que l'utilisation de cette espèce de pierre pour les moules est une invention norvégienne[1]. Il faut aller jusqu'en Moravie pour trouver du talc dans le sud; en Europe centrale, du reste, cette espèce de pierre ne fut pas employée pour faire des moules pendant l'âge du bronze: on y substituait des grès de diverses sortes. Un autre trait important est la différence, pour certains détails, entre les formes norvégiennes et danoises.

Quant aux haches de travail plus simples, qui étaient fondues dans des moules en pierre, on peut également signaler des traits caractéristiques de la Norvège; ainsi pour un type qui a son domaine propre, comme l'a démontré Montelius, dans les contrées centrales de la Suède, et qui est d'ailleurs apparenté aux formes russes. On en remarque de similaires en Norvège, mais avec une variante particulière dans la forme qui donne une preuve irrécusable de la production locale de ces bronzes. Une autre série de petits

[1] La stéatite peut se trouver en Danemark, mais si rarement qu'elle n'a guère pu fournir le matériel pour les moules de l'âge du bronze (C. Neergaard, *l. c.*, p. 328).

celts en bronze, propre au nord de la Norvège[1], a des affinités dans l'est, — en Finlande, — où elle s'est introduite, croit-on, par influence norvégienne. Ces celts à douille, comme on les appelle, remontent aux périodes récentes de l'âge du bronze, mais je peux citer ici une lourde hache massive en bronze à douille, datant de la première période de l'âge du bronze et trouvée isolément en Möre dans une colline de gravier; c'est sans doute un dépôt. Cette hache est mal venue à la fonte, le moule ayant été insuffisant d'un côté de la douille, et l'une des faces est déparée par des creux et des ampoules qui conservent encore du sable fin provenant du moule. Elle a visiblement été coulée en moule de sable, mais la fonte est restée imparfaite. Il est donc fort peu probable qu'elle soit une pièce due à l'importation; plus vraisemblablement, elle fournit un exemple de fonte norvégienne indigène en bronze dès la 1re période de l'âge du bronze. Je mentionne enfin des fragments de creusets en argile trouvés naguère en Vestfold et sur la côte du Möre; on y reconnaît tous les caractères distinctifs des creusets de l'âge du bronze[2].

[1] O. Montelius, sur l'âge du bronze de la Suède septentrionale et centrale, dans *Antiqv. Tidskr. för Sverige*, III, pp. 214, 340.

S. Lindqvist sur les haches à douille de l'âge du bronze (*Opuscula Montelio dicata*, p. 79).

W. C. Brögger, sur le celt en bronze trouvé à Böle près Porsgrund, dans *Oldtiden*, VII, 37 ss.

A. Hackman, sur la hache en bronze trouvée à Helsberg en Pemarsocken, dans *Åbo stads Historiska Museum*, 1907, pp. 40 ss.

[2] Cf. C. Neergaard sur la trouvaille de Haag, p. 289 ss. — On pourrait mentionner aussi un lingot de bronze brut (du Hordaland), mais on ne saurait prouver qu'il remonte à l'âge du bronze.

Qu'on n'objecte pas que les témoignages qui ont pu être réunis en faveur de la fabrication d'objets en bronze pendant l'âge du bronze norvégien sont en trop petit nombre et trop dispersés. Il n'y avait que peu d'objets, et c'étaient des objets d'espèces toutes particulières, qui furent coulés en des moules durables de pierre; pour d'autres on se contentait de moules plus périssables en argile qu'il est partout extrêmement rare de retrouver, et peut-être pour la plupart des objets employait-on le moule en sable ou à cire perdue, de sorte qu'aucun moule ne restait après la fonte. En tout cas il est avéré que des objets en bronze ont été fondus dans notre pays à l'âge du bronze. La preuve, il est vrai, ne porte que sur des outils de formes simples, mais ce fait même a son importance particulière et indique que le métal était non seulement connu par quelques objets rares, précieux et importés, mais avait obtenu droit de cité même pour la fabrication des objets d'usage courant.

Ce fait cependant ne suffit pas a nous faire deviner l'énigme de l'âge du bronze norvégien. Comment expliquer la singulière pauvreté en objets de métal pendant toute cette longue période? Le visiteur le plus distrait des musées norvégiens aura eu l'impression que l'âge du bronze y est représenté d'une manière bien plus pauvre qu'au musée de Copenhague par exemple. Cet état des musées montre déjà d'une façon frappante la grande pénurie en Norvège d'objets de bronze antiques; mais ce fait devient plus surprenant encore si l'on songe que toutes les périodes et tous les types y sont représentés également et d'une manière assez complète, quoique par un

Collier en bronze.

Vase à suspension.
Fin de l'âge du bronze.

nombre étrangement petit d'objets. Tout cela nous ramène finalement à la vieille question: sommes-nous en présence d'un véritable âge du bronze, ou le bronze n'a-t-il pas été plutôt un appoint étranger apporté à la culture d'un âge de la pierre?

Partout en Europe, on continue à l'âge du bronze à employer la pierre et notamment le silex, comme une matière secondaire, à côté des métaux; mais les instruments et les armes de certaines dimensions étaient presque toujours en bronze. Les exceptions sont rares: on a signalé seulement en Danemark des exemples de formes de l'âge du bronze imitées en silex et en os; en Norvège un petit groupe de poignards en silex contrefaisant admirablement d'anciens poignards en bronze. D'ailleurs, même en Italie, et aussi en Angleterre, on a trouvé des poignards en silex datant du premier âge des métaux.

Les récentes recherches sur les stations d'habitation en Danemark à l'âge du bronze sont très instructives à ce point de vue[1]. Il s'y trouve d'abord une céramique très caractéristique qui, à elle seule, suffit pour qu'on attribue les découvertes à l'âge du bronze, ensuite des creusets, des moules (entre autres le fragment d'un moule en argile pour une épée en bronze), enfin quelques bronzes qui sont naturellement de ces menus objets qu'on perd facilement, comme des épingles, des boutons, etc. Tout cela indique l'âge du bronze, mais il n'en est pas moins certain qu'on a travaillé le silex aux stations d'habitation dans une assez grande mesure; on y trouve constamment une certaine quantité de rebuts

[1] Sophus Müller sur les découvertes de ces stations (*Aarb. f. n. Oldk.*, 1919).

de silex et un nombre considérable d'éclats, de couteaux en éclats, de grattoirs, de briquets et de nucleus. Tous ces objets sont tellement nombreux qu'on a par là même un irrécusable témoignage de l'emploi du silex pour la fabrication des outils à l'âge du bronze, et cela jusqu'à la dernière phase de cet âge. Notons cependant que les outils ne sont pas des mêmes types principaux qu'à l'âge de la pierre. La conclusion s'impose donc que les outils et armes les plus grands ont été en métal; les haches, les épées, les lances, etc., étaient en bronze, et de toute la tradition de l'âge de la pierre il ne subsistait que l'emploi du silex pour les petits outils d'usage courant dont on faisait une grande consommation, notamment les éclats, les couteaux en éclats et les grattoirs. Les éclats sont grands et de bonne qualité: l'âge du bronze avait conservé une excellente technique sur ce point, ce qui était tout naturel, de même qu'il continuait à employer les outils d'os à côté de ceux de métal. Nous avons cité déja une trouvaille faite dans une station norvégienne d'habitation, qui donne tout à fait la même impression que les découvertes danoises dont nous venons de parler; c'est la trouvaille de Hegdalsvik, où une hache en bronze de l'âge ancien du bronze fut trouvée en compagnie de rebuts d'éclats de silex.

L'ensemble de ces données nous amène à penser que les trouvailles norvégiennes représentent un âge du bronze analogue à ceux de Suède, de Danemark, et en général de tout le nord de l'Europe[1] qui conti-

[1] Pour toute cette question, voy. aussi L. Weibull sur le système archéologique des trois âges, son origine et sa légitimité (*Tidskr. f. Skåneland*, V, 247); C. Weibull sur la colonisation de

nuent toujours à utiliser la pierre en même temps que le bronze. Les pays les plus septentrionaux, étant les plus pauvres en bronze, employaient d'autant plus le silex, la pierre et l'os comme matières premières, mais appartenaient néanmoins à la même grande période de civilisation. Des éléments autres que le bronze, comme les vêtements en étoffes de laine tissée et une céramique très spéciale, sont d'ailleurs eux aussi caractéristiques de cette période. La céramique offre un intérêt particulier, car il n'est guère possible de supposer qu'elle ait été importée.

On n'a pas encore dit le dernier mot sur la question du rapport entre le bronze et la pierre à l'âge du bronze norvégien. Elle reste obscure; espérons que l'avenir nous instruira plus amplement. Mais une période de civilisation comme l'âge du bronze ne se caractérise pas seulement par l'emploi des métaux; sur ce point la terminologie archéologique pourrait nous induire en erreur: le terme âge du bronze comprend toute la civilisation du temps, avec ses formes sociales, ses modes de sépultures et ses croyances religieuses; et nos sources nous permettent d'observer l'état de la Norvège d'alors sous ces différents aspects bien mieux que de résoudre la question de savoir dans quelle mesure le bronze était employé. Ce sont les

la Suède (Lund, 1923); Shetelig, *Primit. Tider*, p. 354 ss.; A. Björn, dans *Videnskapsselsk. Skrifter*, 1924; pp. 41 ss.; G. Ekholm sur les contributions les plus récentes à la préhistoire de la Suède (*Fornvännen*, 1923, p. 68 ss.). Rapprocher une vieille remarque de Montelius: „Le bronze étant toujours assez précieux, on continua, pendant l'âge dit du bronze, à fabriquer des haches de guerre, des pointes de flèche et des lances en pierre“ (*Les temps préhistoriques*, p. 97).

monuments stables qui ont le plus d'importance pour l'étude de l'âge du bronze norvégien.

Les sépultures de l'âge du bronze comptent parmi les monuments de l'antiquité les plus captivants dans notre pays. On en a trouvé par centaines et de toutes parts chez nous. Ce sont de puissantes sépultures tumulaires dans les regions à découvert de la côte ouest, notamment en Jæren et en Karm, ou des monceaux de pierres sèches amassées près des caps et sur les falaises tout le long de nôtre côte. Nous rencontrons donc ici une différence très profonde d'avec l'âge de la pierre norvégien; les tombeaux mégalithiques en leur forme la plus récente n'ont fait qu'effleurer le territoire norvégien, et nous sommes mal informés sur les tombes de notre âge de la pierre, tandis qu'à l'âge du bronze la Norvège suit le mouvement général, et ses rites funéraires sont les mêmes que ceux du reste de l'Europe.

Les sépultures du plus ancien âge du bronze nordique consistent en tombes très simples avec un seul poignard en bronze pour tout mobilier funéraire, de même que le poignard en silex est le seul compagnon de l'homme dans les plus récentes tombes de l'âge de la pierre. Mais bientôt nous trouvons des sépultures plus grandes et un mobilier plus riche: de vastes tombeaux à murailles de pierres, ou des cercueils faits de troncs de chênes creusés, les cercueils dits „de chêne"; chambre sépulcrale recouverte d'un gros tumulus à noyau de pierre. Dans le cercueil repose le mort enveloppé dans des peaux, en plein costume d'un tissu de laine, avec armes, parures et objets de toilette. Ce sont ces tombeaux à inhumation qui caractérisent les

phases plus anciennes de l'âge du bronze norvégien, mais à partir de la 2e période déjà nous constatons des cas d'incinération; ce dernier mode devient graduellement plus général et se substitue, pendant l'âge du bronze récent, à l'ancienne inhumation. L'incinération, usage nouveau, marque indubitablement une révolution dans les conceptions de la mort et de la survie; cet usage apporte tout naturellement des modifications complètes dans l'extérieur des sépultures. Les os brûlés sur le bûcher sont conservés dans un coffre exigu en pierre ou bien dans une simple urne en argile; on ne construit plus ni les chambres en pierres ou en bois, ni les sépultures tumulaires de dimensions considérables. Les tombes de l'âge du bronze récent sont très souvent introduites comme tombes secondaires dans des tumulus antérieurs, et les amas ou tas de pierres qu'on continuait à ériger dans cette période sont tout petits et peu apparents; vers la fin de l'âge du bronze nous remarquons parfois les sépultures simples à incinération pratiquées en pleine terre, comme cela est ordinaire dans les premières périodes de l'âge du fer.

Il n'entre pas dans notre plan d'étudier de près les sépultures nordiques de l'âge du bronze dont nous venons d'indiquer brièvement le développement et qui sont d'ailleurs très connues[1]. Nous nous bornerons à faire remarquer que nous trouvous en Norvège toutes les formes de sépultures mentionnées de l'âge du bronze et en grande quantité, à la seule exception des cercueils de chêne qui n'ont pas été signalés jusqu'ici sur

[1] Montelius, *Les temps préhist.*, pp. 127 ss. S. Müller, *Vor Oldtid*, pp. 295 ss.

le territoire norvégien. Notre pays aussi possède les grands tombeaux à murailles de pierres où le mort fut déposé sans incinération et vêtu d'un tissu de laine, l'homme muni de quelque arme en bronze, avec des boutons en bronze pour la ceinture et, rarement, avec un anneau d'or; la femme avec des parures, bracelets par exemple et plaque de ceinture. Ces tombes ne se rencontrent pas chez nous fréquemment avec des formes aussi riches qu'en Scandinavie méridionale, mais c'est absolument la même forme de sépulture. Et les tumulus érigés sur la chambre funéraire sont parfois de dimensions imposantes et qui ne le cèdent pas aux plus grands que nous connaissions. C'est notamment, nous l'avons dit, dans les districts découverts situés sur la côte ouest, en Jæren, en Karm, où les conditions naturelles rappellent beaucoup le Danemark et où les communications avec le Jutland sont faciles, que les tombes du premier âge du bronze révèlent les mêmes types qu'en Danemark. La plupart des tombes norvégiennes de cette période ont une forme un peu différente et commune à la Norvège et à la Suède, mais étrangère en général au Danemark. Ce sont les amas de pierres sèches, de dimensions souvent considérables, placés volontiers sur des montagnes près de la mer, sur des promontoires élevés ou sur des falaises (de là le nom d'amas de falaises ou, dans l'ouest, amas de moines), mais aussi érigés dans les cantons de l'intérieur de l'est et du nord. Les amas de ce type dans notre pays appartiennent surtout à l'âge du bronze et contiennent de vastes tombes à inhumation, avec de petites caisses d'os calcinés généralement rajoutées dans un amas ancien, mais contenant rarement des objets.

Ce sont des tombes pauvres, extrêmement exposées aux intempéries comme aux pillages, mais dans les cas où un mobilier funéraire y a été trouvé, il était composé d'objets appartenant à l'âge du bronze et jamais à des époques postérieures. Une ou deux fois seulement il s'est trouvé que de tels amas ont été élevés dans la première période de l'âge du fer; donc, ce qui était tout naturel, le rite funéraire de l'âge du bronze s'est continué un peu dans la période immédiatement suivante.

Les sépultures nous rendent donc notre âge du bronze autrement vivant que ne le font les seules antiquités. Les tombes matérialisent en quelque sorte la religion de la mort et le culte funéraire. Elles appartiennent par conséquent aux sphères les plus importantes de la vie du temps, et d'autant plus importantes qu'il s'agit ici de mouvements intellectuels. Il est donc intéressant de remarquer que, pour ce qui est des sépultures, la Norvège a été à l'âge du bronze en contact intime avec les courants généraux de la culture européenne. L'incinération, qui marque une révolution capitale dans les conceptions de la mort, se répand en Norvège en même temps que dans la Scandinavie méridionale, et un peu plus tard qu'en Europe occidentale. On peut, pour la construction du tombeau, citer des détails qui rattachent d'une manière frappante les monuments norvégiens à des usages étrangers. Comme exemple, je citerai le fait qu'on trouve parfois un mur de pierres circulaire érigé à l'intérieur du tumulus et recouvert par lui. Il y a des établissements tout à fait analogues en Angleterre[1]. La forme en rappelle vague-

[1] Harold St. George Gray, *Report on the Excavation at Wick Barrow* (Tauntons, 1908, p. 56; cf. Déchelette, *Manuel* II, 2, 635).

ment les tombes de Mycènes situées dans une enceinte circulaire, et il pourrait bien y avoir ici quelque rapport de filiation. La coutume de sculpter des figures sur les parois et le toit de la chambre sépulcrale est particulièrement caractéristique. L'exemple le plus célèbre en est fourni par la sépulture de Kivik en Scanie[1], mais un décor similaire des tombes est ordinaire en Norvège aussi, quoiqu'il soit généralement de formes plus simples: on y remarque des symboles solaires, des images de navires, des spirales et autres dessins purement ornementaux. On sait que ces usages se retrouvent largement répandus en Europe à l'âge du bronze et en partie même antérieurement; ils sont dus sans doute à des conceptions religieuses rattachées à des idées sur la mort.

Les sépultures nous font sentir, d'une autre manière encore, que la Norvège participe plus étroitement qu'à l'âge de la pierre à la civilisation générale de l'Europe. Nous avons vu que les tombes mégalithiques ont à peine pénétré en territoire norvégien; notre pays n'a donc pas participé à l'organisation sociale d'ordre supérieur dont témoignent certainement ces sépultures. Il en est autrement à l'âge du bronze: les vastes tumulus ou les amas de pierres de dimensions assez imposantes doivent être des manifestations d'une structure sociale fortement aristocratique et d'un ordre supérieur à celui qu'on peut supposer chez les peuples tout à fait primitifs. Ce sont des monuments érigés à l'origine sur une tombe individuelle et contenant sou-

[1] Montelius, *Les Temps préhistoriques*, p. 103. — E. de Lange sur les dalles ornées dans les sépultures de l'âge du bronze norvégien (*Berg. Mus. Aarbok*, 1912, nº 4).

vent plusieurs tombes adventices, — des monuments qui ont exigé le vigoureux effort collectif d'un peuple puissant et travailleur. De telles sépultures impliquent une société organisée, dans la mesure des forces du temps, en Norvège et en Danemark aussi bien que dans la Grèce de l'antiquité classique. Evidemment, on peut se demander si la Norvège d'alors a eu des sociétés assez avancées pour mériter le titre de royaumes ou d'Etats; nous n'en savons rien de positif, mais j'incline à croire légitime une conclusion affirmative. En tout cas, nous pouvons établir que l'âge du bronze norvégien marque la disparition, dans notre pays, de l'état tout à fait primitif et le premier acheminement vers les formes sociales d'ordre supérieur.

Nous venons de rappeler la coutume si caractéristique de l'âge du bronze, celle d'orner les tombes de signes sacrés et d'autres gravures. Nous avons déjà dit que cet usage était fort répandu en Europe à l'âge du bronze, et précisément cette branche de la civilisation ou, si l'on veut, de la vie intellectuelle de l'âge du bronze a laissé dans la péninsule scandinave une richesse de monuments plus grande que nulle part ailleurs en Europe: je veux parler des gravures rupestres de notre âge du bronze.

On a prouvé depuis longtemps qu'elles appartiennent à l'âge du bronze, du moins dans la grande majorité des cas, et même qu'une bonne partie d'entre elles, — et entre autres des figurations d'armes, — appartiennent au début de l'âge du bronze. La date est fixée aussi par le fait que nous trouvons des figures tout à fait analogues sculptées sur les tombes de l'âge du bronze; en outre, il y a d'autres motifs communs

aux gravures rupestres et à l'ornementation des objets de l'âge du bronze. Comme exemple il me suffira de rappeler les rasoirs en bronze ornés de petites images de navires. L'époque où ces gravures ont été sculptées ne peut être fixée exactement, mais cette incertitude est assez peu importante. Certains traits indiquent que des figures semblables étaient exécutées encore dans la première période de l'âge du fer, et cela n'est guère surprenant, car un phénomène comme la sculpture de gravures rupestres ne dépend pas de circonstances de la civilisation matérielle comme l'usage du fer ou du bronze.

Les gravures rupestres constituent un élément extrêmement intéressant de l'âge du bronze nordique. Sans doute, les images sont très simples, ce sont des figures raides et schématiques sculptées sur le rocher, notamment sur des rochers en pente nus et unis. Trés souvent ce sont de grands groupes de gravures avec une foule de figures réunies sur un même plan, mais ne formant généralement pas, semble-t-il, une composition d'ensemble ; on a bien plutôt l'impression qu'elles ont été faites au cours d'un long espace de temps par adjonction constante de figures nouvelles. Aucun vestige de groupement artistique : les gravures rupestres n'ont en général aucun caractère artistique; ce sont des images schématisées à l'extrême et leur représentation est simplifiée, raidie, aussi éloignée que possible de la forme naturaliste; tout a été exécuté en vue de rendre chaque objet reconnaissable et bien intelligible, car ce sont maintenant les concepts qui ont de l'importance, et non plus l'aspect pittoresque des êtres et des objets. Nous sommes loin de l'art réaliste de l'âge de la pierre,

et cette différence nous fait sentir l'écart qui existe entre un peuple chasseur primitif et un peuple de l'âge du bronze, agriculteur, sédentaire et d'organisation supérieure.

Quel est le sens exact des gravures rupestres? Voilà hier comme aujourd'hui l'un des grands problèmes de l'archéologie nordique. Tout récemment on a fait, de côtés et d'autres, de nombreuses et remarquables tentatives pour résoudre cette énigme que sont les signes symboliques des gravures rupestres. M. Ekholm, le professeur d'Upsal, a fait observer avec raison qu'elles se rattachent, sous beaucoup de rapports, au culte funéraire, mais il paraît s'être trop exclusivement occupé de cet aspect spécial de la question. M. Just Bing, dans une série de dissertations, a essayé de les interpréter en les comparant à des faits qui relèvent de l'histoire des religions et du folklore; mais ces faits appartiennent tous à des époques trop récentes pour que la méthode comparative puisse être employée d'une manière convaincante. C'est à M. Almgren que nous devons jusqu'ici le travail le plus solide sur ce sujet[1]; il se base sur des comparaisons entre les gravures rupestres scandinaves et les figurations analogues de l'Europe méridionale à la même époque. On peut considérer comme acquis que les gravures rupestres sont dues à des motifs religieux et consacrées en partie au culte funéraire, de même que les gravures similaires dans les tombes, mais qu'en somme elles appar-

[1] G. Ekholm, *De Skandinaviska Hällristningarna* (*Ymer*, Stockholm, 1916). Just Bing dans *Oldtiden*, III (Stavanger 1913). O. Almgren, *Felsenzeichnung* (Reallexikon der Vorgeschichte; Berlin).

tiennent dans une plus grande mesure au culte divin en général. Il est sinon prouvé, du moins possible que, ainsi que Worsaae l'a dit déjà [1], nous ayons affaire à des représentations de dieux sous la forme humaine; en tous cas, on peut faire sur ce point des rapprochements frappants avec l'art égyptien de la même époque, où les dieux et les rois sont représentés avec des dimensions colossales par rapport au commun des mortels. La comparaison avec les conventions employées en Egypte met bien en lumière le caractère des gravures rupestres. Nos figures si gauches sont pourtant de la même période, appartiennent au même groupe de civilisation que les vieux empires méditerranéens, et c'est à bon droit que Montelius a rapproché des phénomènes apparentés les uns aux autres et datant de la haute époque des métaux de l'ancien monde [2]. Dans les Alpes de l'Italie du Nord, certaines gravures rupestres nous représentent les armes dites haches-poignards, qui sont typiques du premier âge du bronze. Le Portugal offre des spécimens de gravures rupestres figurant les anciennes haches plates en bronze. Plusieurs chambres funéraires de la même époque en France et en Irlande ont des figures semblables sculptées sur les parois rocheuses, et le nord, nous l'avons vu, possède également des gravures rupestres datant d'une phase ancienne de l'âge du bronze. Il n'est donc guère téméraire de prétendre que nous som-

[1] Worsaae, *The Industrial Arts of Denmark* (1882). Les objections de M. S. Müller ne sont pas soutenables. Des dieux anthropomorphes peuvent très bien coexister avec des symboles impersonnels qui les représentent.

[2] Montelius, *Chronologie der ältesten Bronzezeit*, pp. 206 ss.

mes ici en présence d'un mouvement intellectuel qu'on peut suivre de la Méditerranée jusque dans le nord à l'âge ancien des métaux et qui, justement en Norvège et en Suède, a laissé tant de vestiges durables.

Les gravures rupestres ne sont pas une écriture; elles sont des images, qui expriment souvent de façon toute concrète des objets ou des êtres déterminés, hommes et animaux, arbres, voitures, navires, etc., fréquemment même des scènes entières et intelligibles, comme „le laboureur“ bien connu ou des combats et des „noces“. Il est évident que ces objets ne signifient pas des mots ou des combinaisons de sons, ils ne font que présenter tout simplement les choses sous une forme abstraite et schématique. Mais à côté il se trouve des signes qui ne figurent pas des choses existantes et qui sont par conséquent des symboles à sens conventionnel, comme des cupules, des anneaux et des roues, des plantes de pied, des spirales, etc. Evidemment, ces signes ont une signification religieuse, et ils ont joué dans les gravures rupestres un rôle qui se rattachait étroitement aux objets représentés eux-mêmes. Je ne m'étendrai pas ici sur les essais qu'on a faits pour interpréter les gravures rupestres; ces questions-là sortent du cadre strictement archéologique; notre tâche se borne à apprécier les gravures rupestres en tant que facteur de civilisation, et nous ne pouvons aborder l'histoire des religions, qui présente ici des difficultés extraordinaires parce que, pour la Scandinavie, il s'agit d'un lointain âge du bronze préhistorique sans points de repère littéraires et séparé de la tradition qui nous est parvenue plus tard par d'immenses espaces de temps. Nous nous bornerons ici à relever la très grande place

occupée en Scandinavie à l'âge du bronze par le culte du soleil. Les symboles solaires sont parmi les signes les plus ordinaires dans les gravures rupestres; il suffit de rappeler la trouvaille célèbre faite à Trundholm en Danemark d'une représentation solaire[1].

Nous avons encore d'autres traits qui concourent à mettre en lumière la vie religieuse de l'âge du bronze. Je rappelle avant toute autre les trouvailles d'objets de bronze qui avaient été déposés dans des marais ou enterrés comme offrandes à des divinités. Cet usage, dont on peut presque dire qu'il est commun à tous les hommes, a été si excellemment décrit par M. S. Müller pour ce qui est du nord[2] que je puis me borner à remarquer brièvement que ce groupe de trouvailles est assez abondamment représenté en Norvège et s'y présente sous des formes absolument identiques à celles des trouvailles danoises. On sait que les trouvailles d'objets votifs sont caractérisées notamment par leur composition nettement homogène, comme dans les trouvailles faites à plusieurs reprises de deux bracelets, de deux ou quatre colliers, de deux cors en bronze, déposés ensemble dans un marais. C'est là un fait qui ne peut guère être expliqué par des motifs pratiques, comme par la supposition de trésors ou des valeurs cachés, et qui tout naturellement nous suggère l'idée de sacrifices offerts aux êtres surnaturels. Il serait légitime de pousser cette interprétation plus loin et de l'appliquer à d'autres d'écouvertes analogues, comme la série de trouvailles de haches d'armes dont certaines sont des pièces magnifiques, recueillies dans

[1] S. Müller dans les *Nord. Fortidsminder*, I.

[2] *Vor Oldtid*, pp. 368 ss.

des conditions absolument semblables[1]. Ces dépôts votifs étaient d'ailleurs très fréquents en Norvège dès le néolithique, et ils se présentaient alors sous la forme d'objets de silex[2]; l'usage dura, bien au delà de l'âge du bronze, jusque dans les temps des grandes invasions, comme nous le verrons par la suite.

Au reste, nous savons qu'il y a eu à l'âge du bronze d'autres formes d'offrandes votives: les cupules que nous remarquons dans les gravures rupestres ou isolées sur des rochers et des montagnes étaient probablement des écuelles réservées aux offrandes; très rarement on a même trouvé un véritable autel construit en pierres. A ces quelques indices on peut joindre les images de la tombe de Kivik, qui figurent certainement quelque fête sacrificielle, des offrandes consacrées aux morts et entourées de cérémonies solennelles.

On serait tenté d'entrer dans le détail de la vie quotidienne et de la civilisation matérielle à l'âge du bronze norvégien, sur lesquelles les gravures rupestres nous fournissent tant d'informations intéressantes, mais une pareille étude dépasserait le cadre de ce rapide aperçu. Nous avons voulu nous restreindre à étudier la question principale, c'est-à-dire la position de la Norvège par rapport à l'âge du bronze européen en général. On a vu que notre pays est pauvre en trouvailles de bronzes, et il faut croire que le bronze y a été rare et coûteux. Mais les pièces n'en sont pas moins typiques; parfois même elles sont admirables: rappelons-nous que la fonte du bronze a eu lieu aussi

[1] Voir l'énumération dans *Aarb.*, 1907, p. 18.

[2] Shetelig. *Primit. Tider*, pp. 314 ss.

dans le pays même. Le bronze n'est pourtant pas seul à caractériser l'âge du bronze européen, et en Norvège cette période a laissé des témoins importants de sa civilisation, comme les sépultures en tumulus et en amas de pierres, les symboles religieux et les gravures rupestres. La Norvège aussi possède „les mausolées et les mémoires du temps“, pour nous servir d'un mot paradoxal et frappant qu'on vient de dire à ce sujet. Ce sont là des témoignages du cachet imprimé par la puissante civilisation des pays méditerranéens sur la vie et la société d'un pays pauvre, le plus septentrional de l'Europe, qui a donc eu, lui aussi, sa part de ce précoce épanouissement de l'antiquité classique, contemporain aussi bien de l'apogée de la puissance égyptienne que de la Grèce mycénienne.

V.

LE FER ET „L'ÂGE CELTIQUE DU FER".

Le principe de la division archéologique des périodes préhistoriques en Europe, ce système d'origine scandinave des trois grands âges — la pierre, le bronze et le fer —, est aujourd'hui assez communément accepté pour qu'on ait besoin de le justifier.

Il est prouvé jusqu'à l'évidence que l'humanité a d'abord passé, pendant un laps de temps immense, par un âge de la pierre, qu'ensuite le bronze fut inventé et qu'il fut employé comme le métal le plus important du vieux monde jusqu'à ce que le fer prît enfin la place dominante. Comme nous l'avons dit, on a de nouveau contesté q'uil fût légitime de parler d'un âge du bronze nordique, non qu'il soit douteux, comme auparavant, qu'on ait employé le bronze antérieurement au fer, mais on s'est demandé si la désignation d'âge du bronze en elle-même est fondée et si le bronze a joué dans la civilisation le rôle capital qu'on a voulu lui attribuer. Des doutes pareils ne sauraient se concevoir sur le nom de l'âge du fer. L'emploi du fer est indubitablement un de ces progrès

qui ont fait époque dans l'évolution intégrale de la race; c'est un progrès qui a ouvert la voie à toutes les civilisations d'ordre supérieur des siècles suivants. Dans la vie moderne le fer est toujours un des facteurs principaux, — peut-être le plus important — de l'évolution matérielle de l'univers.

Et le rôle du fer ne fut pas moins important aux âges anciens, chez les peuples des pays méditerranéens comme dans l'Europe préhistorique, quoique l'état du monde fût alors infiniment plus simple. Le bronze avait eu, en son temps, une grande importance, mais il était incapable de fournir une base large et générale à la culture matérielle. Des métaux comme le cuivre et l'étain sont relativement rares dans la nature; ils sont localisés en quelques points seulement et ne peuvent servir d'une manière courante à tous les besoins pratiques. Presque partout dans l'antiquité le bronze a dû être une matière coûteuse. C'est surtout à cette circonstance que le fer doit son immense supériorité. A la vérité il est plus difficile de préparer le fer, qui exige plus de travail et de combustibles que le cuivre et l'étain. Mais son domaine dans la nature est illimité, il existe presque partout et peut être fabriqué partout. De là les énormes avantages qui résultèrent de l'invention du fer. Ces faits, démontrés depuis longtemps et généralement connus, devaient être relevés ici parce que, naturellement, le passage du bronze au fer a eu une importance particulière pour les contrées lointaines où le bronze était difficile à se procurer et spécialement pour un pays comme la Norvège. Il n'est plus question d'un métal qu'on ne pouvait importer que tout travaillé; avec le fer, il s'agissait d'un

métal qu'on pouvait travailler dans le pays même, et cette industrie se transmit de bonne heure d'un peuple à l'autre sur toute la surface du vieux monde.

Le fer n'a d'ailleurs pas été extrait de mines creusées dans la montagne; ce procédé ne fut employé en Scandinavie qu'à une date assez basse des temps historiques. L'élément de la fabrication nordique du fer, aux temps préhistoriques et bien longtemps après, a toujours été la limonite, qui est formée d'alliages de fer extraits du sol par les eaux courantes et concentrés dans l'eau croupie des marais; on l'extrait sous forme de petits lopins de minerai cachés sous la tourbe. Jusqu'à des époques récentes la limonite était utilisée en Norvège; en Vaage et en Sollien ce vieux mode d'extraction du fer était encore en usage pendant les premières décades du XIXe siècle, et nous sommes assez bien informés sur la manière dont cette industrie était pratiquée pour le besoin purement local des cantons. Le soufflage du fer était une besogne fixe dans les fermes, qui s'accomplissait à des époques déterminées de l'année suivant des méthodes fixées par la tradition.

On cherchait les meilleurs gîtes du minerai en introduisant une petite barre de fer sous la tourbe et en la poussant par un mouvement de va-et-vient, jusqu'à ce qu'on entendît le minerai bruire et grincer contre la barre avec un son tout particulier. Ensuite on devait retourner la tourbe, ramasser le minerai, et le mettre en petits tas pour qu'il se séchât au soleil. Le minerai était probablement recueilli au printemps, tandis que le soufflage avait lieu en automne. Pour la fusion il fallait du bon bois sec, de préférence mélangé

avec un peu de charbon de bois. Le petit puits ou four (en néo-norvégien blæstre ou blæstrehola) devant servir à la fonte était enfoui dans la terre; il était en forme d'entonnoir; son diamètre dans le haut était généralement d'un mètre, mais il n'était habituellement que de vingt à trente centimètres dans le fond. Le four était revêtu de petites dalles, et le tout était doublé d'une couche épaisse d'argile de manière à prendre la forme d'une marmite profonde.

Les soufflets étaient fixés de façon à s'incliner les uns vers les autres des deux côtés du four. On y mettait le minerai sec à mesure qu'il fondait par la chaleur; le fer se déposait au fond, tandis que la scorie nageait dessus. Dans certains vieux fours on peut encore trouver un gros manteau de scories pesant plus de cent kilogrammes. Il restait naturellement chaque fois une couche de scories dans le four; à la fin, l'épaisseur des couches nécessitait une démolition partielle du four et le renouvellement du revêtement d'argile. Le fer quittant le four était fort impur et devait être travaillé dans la forge jusqu'à ce qu'il fût débarrassé des scories. D'antiques fours se voient encore en bien des endroits du pays et l'on en découvre souvent en défrichant et en labourant les champs.

Il arrivait parfois que le soufflage fut pratiqué comme un métier permanent, mais normalement le soufflage, comme les autres besognes de la ferme, avait lieu dans une saison déterminée, de même que divers travaux similaires, par exemple la fabrication du charbon de bois. Chaque ferme possédait ordinairement son four propre ou partageait un four avec une autre ferme. Ces renseignements, qui ont été recueillis par

M. Ivar Kleiven sur la tradition moderne des vieux cantons du Gudbrandsdal, portent à tous égards le cachet de coutumes antiques.

Le fer fabriqué de telle sorte, „blástrjarn“ en ancien norvégien, était un fer battu peu résistant, d'une qualité assez inégale à cause de l'imperfection du mode de fabrication. C'était du fer pourtant, c'était un métal fort praticable dont la production dans chaque contrée du pays pouvait suffire à une consommation modérée. Etant données les formes si simples de la fabrication, conservées jusque dans les temps historiques, nous sommes en droit d'en conclure à un état analogue pendant l'âge préhistorique du fer. Il est digne de remarque, d'ailleurs, que nous rencontrons constamment de vieux fours dans des cantons qui n'ont plus la moindre tradition relative à cette forme plus ancienne de la fusion du fer, ainsi en plusieurs localités du Hordaland.

Nous n'avons encore aucun moyen de fixer exactement l'âge de cette forme simple de la fabrication du fer en Norvège, et je ne parlerai pas des quelques points de repère qu'on a cru trouver pour pouvoir attester les plus anciens cas de fusion du fer en Scandinavie. Les matériaux ne sont pas encore assez nombreux pour que la question puisse être traitée d'une manière satisfaisante.

Les conditions archéologiques permettent seulement d'induire que, durant une assez longue période, le fer était connu dans le nord, mais en de très rares gisements. Pendant cette période on se contentait probablement d'importer le fer en petites quantités, le bronze étant encore le métal ordinaire. Mais dès le

VIIe siècle avant J.-C. (6e période de l'âge du bronze, dernière partie), nous ne trouvons plus les grandes armes en bronze, et à partir de cette époque il semble que le fer ait été communément en usage; à partir de cette même époque — ceci n'est encore qu'une hypothèse, mais qui est tout à fait vraisemblable — l'art de fabriquer le fer était connu dans le nord[1]. La date n'est pas encore sûre, mais c'est certainement ce progrès immense qui marque la plus profonde différence entre l'âge du bronze et l'âge du fer nordiques. Le métal qui avait été tellement précieux que nous avons de la peine à comprendre comment il avait pu se répandre dans notre pays si éloigné de la source, était depuis lors accessible à tous, pouvait être fabriqué dans chaque canton au fur et à mesure des besoins et était ainsi à même de supplanter les matières premières beaucoup plus primitives qui avaient joué un grand rôle pendant l'âge du bronze. Bien entendu, il ne peut être question, pour ces temps anciens, d'une production sidérurgique en masse sur l'échelle moderne, mais l'âge du fer n'en introduit pas moins un progrès qui fait date: c'est en fait alors seulement que l'âge des métaux commence dans l'Europe septentrionale.

Comme tant d'autres éléments importants de la civilisation de l'antiquité, l'emploi du fer apparaît d'abord dans les pays de la Méditerranée orientale et se répand de là de proche en proche jusqu'à tous les peuples du vieux monde. Le fer était connu dans la civilisation mycénienne dès le milieu du deuxième millénaire avant

[1] Cf. E. Vedel, *Bornholms Oldtidsminder;* épilogue, p. 51 (Copenhague, 1897).

J.-C.[1], et à la fin de cette même période, au cours du XIIIe siècle avant J.-C., il devint ordinaire dans le monde grec et, un peu plus tard, en Italie. De la Méditerranée le fer arrive en Europe centrale et devient de plus en plus courant aux Xe et IXe siècles. Le passage du bronze au fer y a lieu pendant la période de Hallstatt sans aucune solution de continuité: des formes tardives d'armes et d'autres objets de l'âge du bronze sont fabriquées dans le nouveau métal sans modifications. Les grosses épées en fer de la période de Hallstatt, très caractéristiques, ont exactement les mêmes formes que les épées en bronze contemporaines et plus anciennes. C'est également la civilisation de Hallstatt qui domine la première phase de l'âge du fer dans les pays situés au nord des Alpes, en Europe centrale et occidentale, et c'est de cette même source que dérivent les objets de fer de Scandinavie.

Là aussi le fer a été connu d'assez bonne heure à l'âge du bronze, quoique dans une mesure très restreinte[2]. De petits objets de fer isolés apparaissent dans des trouvailles datant de la 3e période de l'âge du bronze (env. 1100 avant J.-C.), et les siècles immédiatement suivants nous ont réservé des trouvailles en petit nombre qui révèlent la coexistence de menus objets de fer avec les objets de bronze caractéristiques des 4e et 5e périodes. Pendant ce long espace de temps le fer a donc été connu dans le nord, de même qu'il était connu dans

[1] Cf. Montelius: „Quand et où le fer fut-il découvert?“ (*Aarb. f. n. Oldk.*, 1920, p. 3 ss.). — Blinkenberg sur le pays natal du fer (*ibid.*, 1923, p. 139).

[2] Pour toute la question, voy. notamment Montelius dans le *Fornvännen*, 1913, p. 60 ss.

le midi à la période mycénienne, mais il y a été rare et peu usité, employé partiellement comme un métal précieux à côté de l'or. Enfin, dès la dernière phase, la 6e période de l'âge du bronze, celle qui forme réellement le passage au vrai âge du fer, le bronze est surtout représenté par des objets de parure, rarement par des armes ou des outils de certaines dimensions: citons ici la trouvaille, faite en Östergötland et remontant à cette période, d'une épée en fer du type hallstattien, qui nous apprend que le fer était déjà en usage dans des régions importantes où jusque-là le bronze avait été prédominant[1]. En Holstein et en Jutland méridional notre 6e période de l'âge du bronze est désignée comme la 1re de l'âge du fer[2], dénomination qu'on devrait étendre sans tarder au Danemark entier et probablement aussi à des régions plus septentrionales.

Des circonstances particulières ayant trait à la civilisation de cette époque ont pendant longtemps rendu difficile de déterminer le moment exact où commence l'âge du fer dans les pays du nord. Ainsi, avant tout, l'excessive pauvreté des tombes pendant toute cette période. Quand les tombes font défaut, les études préhistoriques sont privées d'une de leurs sources les plus sûres et les plus riches[3]. Il est, bien vrai qu'une

[1] Montelius, *Minnen*, fig. 1442; texte, p. 61.

[2] Friedr. Knorr, *Friedhöfe der älteren Eisenzeit in Schleswig-Holstein*, I (Kiel, 1910).

[3] L'importance des sépultures à cet égard peut être mise en lumière par des exemples frappants, comme je l'ai dit précédemment. La Norvège possède, datant de l'époque des vikings, plusieurs centaines d'épées, de lances, de haches, etc., l'usage du temps demandant un abondant dépôt d'armes dans la tombe. Mais les siècles suivants nous ont à peine laissé une seule arme, parce

forme nouvelle du rite funéraire procède d'un mouvement de civilisation des plus intéressants. C'est grâce à des modifications apportées dans les croyances sur la mort et dans les conceptions religieuses que l'incinération fait son entrée dans le nord, et sous la même influence la disposition des sépultures est changée. On ne veut plus des grandes chambres sépulcrales à riche mobilier et recouvertes d'importants monuments: le récent âge du bronze ne connaît que de petites tombes isolées contenant des os brûlés et un mobilier médiocre, dans des tumulus ou des amas de pierres de peu d'apparence, et vers la fin de l'âge du bronze nous avons dans le nord aussi des exemples de ces fosses à incinération pratiquées en pleine terre, sans marque visible au-dessus de la terre et avec un des mobiliers les plus pauvres qu'on puisse imaginer. Ce sont des sépultures de ce genre qui sont les plus fréquentes en Europe centrale et, de là, atteignent le nord, où elles marquent partout les phases initiales de l'âge du fer et, par leur pauvreté même, témoignent du contact entre la Scandinavie et la civilisation contemporaine de l'Allemagne centrale.

Des différences distinctes dans la forme des sépultures prouvent que ces influences gagnent le nord de côtés divers. Presque au commencement de l'âge du fer, une innovation se produit, pour le rite funéraire, dans de vastes régions du nord de l'Allemagne, notamment en Hanovre et en Brandebourg: on commence à ense-

que les tombes étaient alors soumises à l'usage chrétien. Ce serait naturellement une erreur complète que d'en conclure à l'absence d'acier et de fer pendant l'époque norvégienne des sagas: l'histoire témoigne assez du contraire.

velir pêle-mêle tout ce qui reste du bûcher funéraire, à la différence du second âge du bronze dont les tombes ne contiennent que les os brûlés du cadavre, mais blancs et épurés. Cette innovation, comme l'a démontré M. K. Stjerna[1], marque la rupture avec la conception idéale de l'incinération qui avait dicté la forme des sépultures de l'âge du bronze: un profond changement s'était opéré dans la foi et les idées sur la mort. Il est significatif que l'inhumation commence à reparaître dans le même domaine où, à cette époque, les restes du bûcher étaient déposés dans la tombe. Ce nouvel usage, qui dans son principe diffère de celui de l'âge du bronze, devient définitivement dominant sur la côte sud de la Baltique; il règne en maître dans l'île de Bornholm, dans l'Östfold, qui est tout à l'est de la Norvège; enfin il est assez répandu à l'ouest du fjord d'Oslo. Nous sommes ici en présence, pour les sépultures, d'un courant bien net venant de l'est et se rattachant, bien entendu, à des contacts correspondants de civilisation. Par contre, plus loin à l'ouest il en est tout autrement. Dans la partie ouest de l'Allemagne du Nord, le nouveau mode de sépulture ne devint jamais prédominant, et le mode ancien (inhumation sans les cendres du bûcher) reprit bientôt la place prépondérante; il l'occupait aussi dans le Jutland, comme en général sur le territoire danois et dans l'ouest de la Norvège. Il y a donc, pendant le premier âge du fer, dans l'Europe septentrionale, deux groupes distincts de sépultures, l'un oriental et l'autre occidental, dont chacun est encore marqué jusqu'à un certain point par

[1] Sur l'histoire de la colonisation de Bornholm (*Antiq. Tidskr. för Sverige*, XVIII, 1, p. 6 ss.).

les types particuliers de ses antiquités[1]. Dans l'Allemagne du Nord ces deux domaines sont spécialement intéressants en ce qu'ils pourraient indiquer une délimitation entre les Germains de l'est et ceux de l'ouest, à partir déjà du VIe siècle avant J.-C.; nous pouvons constater comment les influences des deux groupes caractérisent la civilisation des diverses régions scandinaves. Des pays situés autour de l'Elbe et du Rhin le courant de la civilisation atteignit le Jutland et de là, vers l'est, les îles danoises et, vers le nord, la Norvège où cette influence de la civilisation occidentale, venue à travers le Jutland, dominait complètement sur la côte ouest et se faisait fortement sentir jusque dans les contrées de la côte ouest du fjord d'Oslo. D'autre part, les pays prussiens près de la Vistule et de l'Oder ont fourni les sources de la civilisation de Bornholm, sur laquelle s'appuie à son tour le plus ancien âge du fer de l'Östfold en Norvège. La ligne de démarcation se trouve dans le Vestfold, où les deux groupes principaux se rencontrent et se mêlent. Nous pouvons donc, sur le sol norvégien également, distinguer nettement les deux grands courants de l'âge du fer de l'Europe septentrionale.

L'ensemble des régions scandinaves a pendant cette période l'aspect d'un groupe de civilisation isolé. Montelius a le premier essayé d'expliquer l'isolement du nord à l'ancien âge du fer; il en trouva la cause dans un déplacement des voies commerciales de l'ambre: la Prusse aurait pris la place de Jutland. En effet, la source de la richesse à l'âge du bronze danois était,

[1] C. Neergaard, sur l'âge du fer, dans *Aarb. f. n. Oldk.*, 1892, p. 239.

comme nous l'avons dit, le commerce de l'ambre jutlandais, et selon Montelius il serait démontrable que ce commerce a passé à la côte prussienne qui, par la suite et jusqu'aux temps modernes, a été le principal pays producteur d'ambre en Europe. Mais cette explication n'est pas satisfaisante à tous égards: d'abord la Prusse n'a pas eu, au premier âge du fer, un épanouissement comparable à celui du Danemark à l'âge du bronze; en outre, Montelius ne rend pas compte de ce fort contraste qui aurait existé entre la richesse de l'Europe centrale et la pauvrété des pays du nord.

Plus tard, d'autres savants, et des premiers M. S. Müller, ont cherché une explication en rapprochant cette période d'histoire scandinave de l'histoire générale de l'Europe à la même époque.

Pendant les siècles où la Scandinavie traversa les premières périodes de l'âge du fer, les peuples de race celtique exerçaient la suprématie dans l'Europe centrale et chez eux se trouvait le principal foyer des grandes civilisations qui y florissaient: la civilisation hallstattienne, ayant son centre de gravité vers l'est, en Autriche, et étant en étroites relations avec l'Italie et les Balkans et subissant ainsi l'influence orientale, rayonnait par tout le continent depuis l'Angleterre jusqu'aux Balkans; à la civilisation de Hallstatt succède celle de La Tène, qui avait son siège principal en Gaule et pénétrait vers l'est à travers toute l'Europe centrale. Pendant bien un demi-millénaire, depuis l'apparition du fer jusqu'au début de notre ère, l'évolution de la Scandinavie suit dans ses grandes lignes celle de la civilisation celtique de l'Europe centrale. Ce sont d'abord des influences atténuées pendant la première phase de

l'âge du fer nordique, jusqu'à 300 avant J.-C., puis des influences plus directes de la civilisation de La Tène qui se font sentir jusqu'à l'avènement de l'influence romaine, c'est-à-dire jusqu'au premier siècle de notre ère. Mais ces communications avec le midi qui ont été d'une importance capitale pour la civilisation scandinave pendant toute l'antiquité ne s'étendaient pas, à l'âge du fer, au delà du territoire des Celtes au nord des Alpes. Il n'y a guère de vestiges perceptibles de relations directes avec les pays méditerranéens analogues à celles qui avaient existé au premier âge du bronze et que nous retrouverons à l'époque impériale romaine. Il n'y a aucune trace dans le nord d'un contact avec les Etrusques d'Italie, ni avec la civilisation classique de Grèce pendant ces siècles où les pays du midi passèrent par les phases les plus mémorables de toute leur histoire. Les peuples celtiques aussi eurent dans ces mêmes temps leur plus grande, leur plus riche période, notamment à la fin de l'époque de Hallstatt et au début de La Tène, et ils déployèrent une énergie et une activité qui bouleversèrent la moitié de l'Europe. Les traits historiques sont suffisamment connus: les migrations avec invasions en Italie, dans les Balkans et jusqu'en Asie-mineure. Ce sont donc, d'après M. S. Müller, évidemment cette expansion celtique et les conquêtes celtiques qui ont changé la direction des routes commerciales traversant le continent européen et qui ainsi ont amené l'isolement de l'Allemagne septentrionale et de la Scandinavie. Cela est tellement vraisemblable qu'un savant éminent, M. Lindqvist, a pu soutenir que les Celtes s'étaient arrangés exprès pour exclure les peuples nordiques, leurs con-

currents, du commerce qu'ils faisaient avec le midi[1]. Cette conclusion n'est ni probable ni nécessaire. Les conditions historiques générales expliquent suffisamment l'isolement et l'état arriéré du nord à l'époque du plus grand épanouissement des Celtes, comme l'a fait observer depuis longtemps M. S. Müller.

Le contraste est frappant, durant les périodes de Hallstatt et de La Tène, entre la richesse des Celtes et la pauvreté du nord. Nous avons parlé de la médiocrité des sépultures, qui explique en effet plusieurs détails; le mobilier funéraire comprenait rarement autre chose que de menus accessoires de vêtement, des épingles en fer, un anneau ou crochet de ceinture, un petit couteau, et les urnes n'étaient généralement que de simples et grossiers vases en argile. C'est donc un inventaire uniforme et maigre que nous livrent les sépultures. Mais par ailleurs aussi les trouvailles de quelque importance font défaut. Des dépôts votifs datant de l'ancien âge du fer ont été trouvés dans les marais, mais ils sont bien inférieurs en richesse à ceux de l'âge du bronze et de l'âge du fer récent[2]. Dans la première période se trouvent encore les anneaux en bronze qui ressemblent à des couronnes, survivances de la tradition de l'époque précédente, mais ils disparaissent bientôt, et plus tard les offrandes, à peu d'exceptions près, ne consistent qu'en urnes remplies de nourriture et déposées dans le marais. M. S. Müller, ayant retracé la civilisation danoise de cette période, si

[1] S. Lindqvist, sur la Hanse celtique, dans *Fornvännen*, 1920, pp. 113—135, avec résumé en allemand.

[2] Shetelig sur des trouvailles, faites dans les marais, de vases en argile datant du haut âge du fer (*Oldtiden*, III, 33 ss.).

intéressante par bien des côtés, remarque que le Danemark n'avait qu'extrêmement peu d'or au premier âge du fer[1]. Tel est le cas encore davantage pour la Norvège et la Suède. Et cette pauvreté s'étend non seulement aux pays scandinaves proprement dits, mais encore à la Finlande[2] et aux pays baltiques. De plus, outre la pauvreté, c'est encore l'abaissement du niveau de la civilisation qui a de quoi nous surprendre: les beaux types élégants de l'âge du bronze sont remplacés par les formes plus grosses et plus grossières de l'ancien âge du fer.

En outre, l'âge du fer scandinave préromain est caractérisé non seulement par la médiocrité de sa civilisation, mais encore, comme nous l'avons déjà dit, par la rareté des objets. Ce n'est guère qu'en Jutland, qu'à Bornholm, qu'à Gotland et dans certaines régions de la Norvège qu'on a découvert un nombre abondant de tombes et d'autres antiquités datant de cette période; par ailleurs elles sont d'une rareté singulière et vont en décroissant rapidement à mesure que nous avançons dans le nord. Cet état de choses est particulièrement net en Norvège. Toutes les phases de cette période y sont représentées par des types caractéristiques, et nous avons notamment un inventaire fort varié des épingles de la période I: épingles en cou de cygne, épingles à enroulement, à plaque ou à tête sphérique („Bombennadeln"), etc., toutes présentant l'inflexion caractéristique

[1] „On ne semble avoir possédé de l'or qu'en de faibles quantités; cinq objets de parure, c'est tout ce qui a été trouvé en fait d'or datant de cette période" (*Vor Oldtid*, p. 472).

[2] Une seule trouvaille, pour la Finlande, et peut-être douteuse (A. Hackmann dans *Mannus*, V, 281).

de la tige immédiatement au-dessous de la tête; d'autres formes aussi typiques sont fournies par une parure de bronze en tutulus ainsi que par quelques anneaux et crochets de ceintures. Il n'est pas douteux, en effet, que ces formes norvégiennes ne servent d'introduction à la période où le fer entra dans l'usage commun: les épingles sont en fer, et le bronze est employé comme le métal le plus décoratif pour la plaque ou la boule placée au sommet de l'épingle. Ces épingles généralement assez grandes et même grossières devaient être fixées dans le costume, et la période suivante y substitue des épingles de sûreté, les „fibules" des archéologues, qui sont surtout fréquentes aux périodes moyennes et récentes de La Tène. A la même époque se classent des anneaux-boucles en bronze, un collier à gros boutons, des couteaux et des faucilles en fer, quelques armes, des urnes en argile, en pierre et en métal, etc. L'espace nous manque pour l'examen détaillé des types; il suffit que la succession chronologique des trois premières périodes puisse être constatée, phase par phase, même à l'aide des matériaux si pauvres livrés par les trouvailles norvégiennes [1].

Chose remarquable, les trouvailles de chez nous sont restreintes à certains districts du pays. En Östfold et en Vestfold, de chaque côté de l'embouchure du fjord d'Oslo, il existe des nécropoles préromaines considérables, et on peut y ajouter d'autres trouvailles; les découvertes sont plus dispersées dans les contrées centrales plus au nord, en Ringerike et en Romerike: c'est le prolongement le plus septentrional du groupe

[1] Shetelig, sur l'âge du fer préromain en Norvège (*Oldtiden*, III).

Pl. 3.

Fragments d'un vase romain en verre avec figures blanches sur fond bleu foncé, époque augustéenne, et bandeaux en or au repoussé ajoutés pendant le VIe siècle.

principal de Folden. Le second centre de l'ancien âge du fer norvégien est la partie méridionale de la côte ouest, en Jæren, le littoral plat et fertile auquel avaient appartenu les cantons les plus riches de l'âge du bronze norvégien; à l'entour se groupent la Lista au sud avec des trouvailles en nombre un peu plus restreint, et plus au nord Karm ainsi que la partie la plus méridionale du Hordaland. On peut dire, essentiellement, que tout ce groupe norvégien est situé au sud du 60° de lat. nord. Plus loin au nord les trouvailles sont peu nombreuses et isolées: une seule vers l'extrême nord du Gudbrandsdal, deux ou trois en Hardanger et en Hordaland, une seule à l'entrée du Nordfjord. Pour la côte ouest, les trouvailles préromaines ne dépassent donc pas le Stat au nord; on en a jusqu'ici à peine fait une seule sur la côte de Möre ou dans le pays de Trondhjem, où cependant l'âge du bronze récent est abondamment et admirablement représenté; il y en a encore moins plus au nord[1]. La répartition est sensiblement la même en Suède.

Les trouvailles les plus septentrionales de l'âge du

[1] Je fais abstraction d'une trouvaille très remarquable faite en Varanger d'un couteau demi-circulaire associé à des objets en schiste; il est de la forme ordinaire du type de Hallstatt en Europe centrale, et il serait donc de la période I de l'âge du fer. Mais une trouvaille isolée sous cette latitude et à une telle distance des autres trouvailles ne peut être soumise tout simplement à la chronologie de l'âge du fer nordique en général. Les conditions de la civilisation du Finmark sont singulières à beaucoup d'égards et exposées à des influences orientales. Il est fort possible que ce couteau soit bien moins ancien que des formes similaires plus méridionales. Voy. O. Nicolaissen, *Tromsö Museums Tilvekst*, 1911, dans l'*Oldtiden*, II.

bronze ont été faites en Norvège près du 68° lat. n. [1]. Une question s'impose donc: pourquoi les trouvailles datant de l'ancien âge du fer ne dépassent-elles pas une limite bien plus méridionale? Il est particulièrement surprenant qu'on ne connaisse pas jusqu'ici de trouvailles ou d'antiquités datant de cette époque dues au pays de Trondhjem qui depuis si longtemps fait collection d'antiquités. Le musée norvégien le plus ancien, la Société des Sciences fondée en 1767, se trouve à Trondhjem: or, il n'y est pas entré une seule pièce remontant certainement aux premiers siècles de l'âge du fer. Mais n'oublions pas que partout dans le nord l'âge du fer préromain n'a été représenté dans l'outillage que très tardivement, et que cette phase est difficile à constater aussi parce qu'elle n'a pas laissé de monuments stables et imposants. L'expansion de l'âge du bronze par exemple est marquée bien plus abondamment par des tertres tumulaires, des amas de pierres et des gravures rupestres que par des trouvailles d'antiquités; tel ne pourra jamais être le cas de l'âge du fer préromain. Quant à l'archéologie, elle doit rester dans l'attente: les trouvailles pourront nous ménager des surprises; elles nous en ont déjà réservé d'aussi considérables que le serait la découverte, au nord de Trondhjem, d'une sépulture de la période I.

Mais le problème subsiste, d'autant plus tentant qu'il touche à la question d'oscillations possibles de la limite septentrionale de la civilisation européenne dans les temps anciens. C'est ce nouveau point de vue qui a fait que le problème est remis en discussion par des naturalistes. L'élan a été donné par l'hypothèse, au-

[1] A Buksnes en Nordland: un celt et une pince.

jourd'hui célèbre, qu'a formulée M. R. Sernander, le professeur d'Upsal. Par la combinaison de recherches botanico-paléontologiques et archéologiques il croit pouvoir démontrer que le climat égal et doux des âges de la pierre et du bronze a cessé par suite d'un abaissement brusque et considérable de la température vers l'époque où commence l'âge du fer[1]. Il va sans dire qu'un tel changement du climat amènera de notables déplacements dans la vie animale et végétale et, de ce fait, dérangera au plus haut point les conditions de l'existence des hommes. Sans doute, tous les peuples possèdent à un degré extrême la faculté d'adaptation aux situations changeantes, mais l'adaptation demande du temps, et le changement climatérique au début de l'âge du fer est survenu, croit-on, si subitement qu'il a dû agir comme une crise aiguë dans l'existence de la population. Le passage d'un climat chaud à un autre plus froid a pu s'opérer, dit-on, au cours de quelques générations. Par suite de ces conditions défavorables, la population scandinave, notamment dans les régions de la péninsule situées plus au nord, se serait donc trouvée dans une position assez pénible pour qu'elle se décidât à émigrer en masse vers le sud. La plus grande partie de la Norvège aurait donc, d'après cette hypothèse, été à peu près vide d'habitants pendant les siècles de l'âge du fer préromain : seuls les domaines jouissant des conditions climatériques les plus favorables, ceux du fjord d'Oslo

[1] R. Sernander, *Die schwedischen Torfmoore als Zeugen postglacialer Klimaschwankungen* (herausg. von dem Executivkomitee des 11 Internationalen Geologkongresses; Stockholm, 1910); cf. Compte Rendu du XIe Congrès Géologique International, pp. 404 ss.).

et du Jæren, auraient eu une population relativement considérable et se continuant sans interruption depuis l'âge du bronze jusqu'à la fin de l'époque suivante. On a, par ailleurs aussi, allégué des faits pouvant indiquer qu'il y a eu, vers la fin de l'âge du bronze[1], de grandes émigrations du nord, sans qu'on en ait pu produire une preuve absolument indiscutable.

L'opinion de M. Sernander relative à l'abaissement du climat pendant l'ancien âge du fer a trouvé une confirmation frappante dans des études ultérieures faites en Europe centrale, notamment dans les pays alpestres, dans des régions situées à une certaine altitude, où un changement même faible de la température ou de la hauteur de pluie se fera sentir aussi nettement que sous des latitudes bien plus septentrionales. En effet, la fin de l'époque de Hallstatt est sous ce rapport caractérisée par des conditions climatériques défavorables, qui amènent des déplacements notables dans l'habitat et dans la culture[2].

La théorie qu'a développée M. Sernander est d'un grand intérêt pour la méthode des études de la civilisation de l'Europe septentrionale; elle fait réfléchir sur l'action du climat aux temps préhistoriques ; les mêmes questions ont d'ailleurs été discutées par des historiens modernes. Au point de vue archéologique nous ne pouvons pas, naturellement, discuter la base scientifique de l'hypothèse; bornons-nous à rappeler qu'elle a été

[1] G. Kossinna, *Das Weichselland, ein uralter Heimatboden der Germanen* (Danzig, 1919, p. 15).

[2] Helmut Gams und Rolf Nordhagen, *Postglaziale Klimaänderungen und Erdkrustenbewegungen in Mitteleuropa* (München, 1923; *Landeskundliche Forschungen*, Heft 25).

approuvée par d'éminents archéologues nordiques, comme MM. Almgren et Nerman[1]. Nous convenons volontiers qu'elle apporte une explication naturelle et séduisante de plusieurs points obscurs de l'âge du fer préromain en Scandinavie.

L'ancien âge du fer dans le nord et tout particulièrement en Norvège offre toujours, comme on le pense bien, de profondes énigmes qui demeurent inexpliquées. Pourtant, les recherches de ces dernières années ont établi un fait capital, c'est que le fer était connu et employé en Norvège depuis le VIe siècle avant J.-C., peut-être plus anciennement encore, et que la civilisation des premières phases de l'âge du fer y traverse les mêmes périodes que celles des pays qui sont immédiatement au sud, jusqu'à l'Allemagne septentrionale inclusivement.

Nous avons longuement insisté sur la rareté des objets, et nous l'avons considerée comme le trait le plus apparent des différentes périodes de l'ancien âge du fer nordique. Il est juste, d'autre part, de faire observer que la période de La Tène présente un certain progrès, du moins en ce qui concerne le mobilier funéraire qui devient peu à peu plus abondant. En fait d'urnes on rencontre parfois des vases en bronze ou de gros chaudrons en bronze à bordure de fer, et les armes ne sont pas très rares dans les tombes : pointes de lance, umbos de boucliers, épées; une fois (en Fionie) un chariot entier à montures métalliques a été brûlé sur le bûcher funéraire, analogie intéressante avec les tombes à char de l'Europe centrale pendant les

[1] O. Almgren und B. Nerman, *Die ältere Eisenzeit Gotlands* (Stockholm, 1923, p. 138—139).

périodes de Hallstatt et de La Tène. A la même époque appartiennent les chariots de Deibjerg avec riche garniture décorative de montures en bronze, du style de La Tène. La tendance vers un mobilier funéraire plus riche commence et se marque plus fortement chez les tribus germaniques les plus proches des Celtes; elle se fait sentir ensuite en Danemark et dans les îles de la Baltique, Bornholm et Gotland; enfin, plus faiblement, en Norvège et en Suède[1]. Ce mouvement nouveau, autant que nous pouvons le suivre dans nos objets, indique avant tout un changement dans le rite funéraire, mais est visiblement en relation aussi avec un courant de civilisation dû à des influences nouvelles partant de chez les peuples celtiques de l'Europe centrale. Il n'est pas invraisemblable que le mouvement de civilisation nordique que nous venons de signaler ait pour cause la force croissante des peuples du nord, qui leur permettait de prendre une part plus active à la vie de l'Europe, comme nous le voyons à l'apparition des Cimbres et des Teutons ainsi que, plus tard, à l'invasion des Suèves sous Arioviste. Mais ce mouvement se heurte à l'expansion des Romains, qui devait prendre l'importance la plus décisive pour l'évolution ultérieure de l'Europe septentrionale et de la Scandinavie.

Ainsi se clôt une phase principale de l'histoire de la civilisation de notre antiquité. Si nous traçons de cette civilisation un tableau d'ensemble, il nous paraîtra hors de doute que notre âge du fer préromain se carac-

[1] A. W. Brögger sur le chaudron du type de La Tène trouvé à Sande en Jarlsberg (*Oldtiden*, VII, mélanges dédiés à M. S. Müller, p. 65).

térise par sa simplicité, son peu de complexité, tout comme „l'âge du cuivre“ et l'âge du bronze, les formes de civilisation des premières périodes de notre antiquité. A cet égard, notre premier âge du fer est plus étroitement lié, malgré la nouveauté du métal, au passé qu'aux périodes suivantes. Tandis que les civilisations celtiques, ayant des relations d'abord avec la civilisation des peuples italiques, plus tard avec celle des Grecs, s'orientent dans des directions plus modernes, avec un outillage abondant et varié, avec une utilisation de matériaux nombreux, avec un riche développement des arts décoratifs, — le groupe européen de l'extrême nord reste toujours archaïque, avec des formes d'objets assez peu nombreuses et constantes: c'est essentiellement l'ancien milieu, autant que nous le connaissons, avec cette seule différence que le fer y est intervenu. C'est la grande vague de la civilisation romaine, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, qui apporte tout d'un coup au nord et à la Norvège leur part d'une civilisation riche et complexe, au point de vue matériel la plus haute de l'antiquité. Nous devons dans notre préhistoire marquer la délimitation entre les périodes préromaine et romaine de l'âge du fer encore plus nettement que le début de cet âge.

VI.

L'ÉPOQUE ROMAINE.

La tâche qui s'impose aux études d'archéologie préhistorique comporte pour la Scandinavie un plan plus étendu et plus ample que pour la plupart des autres pays d'Europe. Chez nous, en effet, c'est l'archéologie seule qui fournit des informations sur l'état d'époques assez tardives, les époques du haut moyen âge, pour lesquelles l'Europe occidentale et centrale possède déjà une histoire écrite. Notre histoire, telle qu'elle nous a été transmise, remonte à peine plus haut que le IXe siècle, et ce n'est que bien plus tard que nous avons des documents littéraires. Pour la Finlande, dont l'histoire commence encore plus tard, l'étude de l'époque non seulement des vikings, comme chez nous, mais des croisades doit être basée essentiellement sur la documentation archéologique. Mais ce premier millénaire de notre ère, qui est en quelque sorte en Norvège un temps préhistorique, ne peut être qualifié de préhistorique dans le même sens que des périodes plus reculées. Les conquêtes romaines au nord des Alpes ne marquèrent pas uniquement la pro-

gression vers le nord de la vieille civilisation des pays méditerranéens; elles élargirent en même temps les limites de l'histoire, en lui soumettant ces vastes territoires jusque-là inexplorés. Les peuples celtiques du continent sont absorbés par l'empire romain, et le monde romain se trouve face à face avec des peuples vivant encore plus au nord et qui commencent à entrer dans l'histoire. Ce sont les Germains, qui allaient devenir avec les Perses, une des deux puissances avec lesquelles les Romains auraient à compter. Voilà donc les Germains surgissant à l'horizon de l'histoire universelle: grâce à l'intérêt qu'on prenait à ces barbares du nord, les auteurs classiques ont pu nous donner maints renseignements sur les Scandinaves de ces temps-là. Je n'entrerai pas dans le détail, n'ayant pas pour but de réunir les documents littéraires susceptibles de mettre en lumière l'état de la Scandinavie à l'époque impériale romaine; on se rappelle les *Suiones*, que connaît Tacite, les Goths et les Hérules, tous originaires du nord, nous apprend-on, et qui jouent un rôle si considérable dans les événements qui eurent lieu aux frontières romaines; en outre on sait que Jordanès nous a conservé toute une série de noms de peuples de la péninsule scandinave. De pareils témoignages apportent évidemment bien des traits de lumière sur notre âge du fer préhistorique des époques romaine et mérovingienne; pour l'époque des vikings les sources norvégiennes viennent s'y joindre. Nous n'avons donc plus ici affaire à une période purement préhistorique comme aux âges de la pierre ou du bronze nordiques: c'est une préhistoire qui, à beaucoup d'égards, s'appuie sur l'histoire.

Ces points de repère historiques peuvent être ultérieurement complétés par des sources archéologiques combinées avec l'histoire générale de l'époque. Comme l'a dit tout dernièrement M. Rostovzev: si le matériel archéologique est abondant, sûr, et s'il a été examiné méthodiquement et à fond, nous sommes en droit d'essayer de faire plus que de décrire seulement la civilisation; en dernière analyse l'archéologie doit pouvoir donner des indications sur des groupes et des mouvements de peuples, sur des formations d'Etats et sur des conditions politiques. C'est là une tâche tentante, et nous verrons que la Norvège nous pose des problèmes dont la solution nous fait entrer dans les domaines de l'histoire. Au surplus, nous connaissons la langue par les inscriptions runiques, nous connaissons une longue série de noms de personnes, et nous pouvons nous aider du résultat des recherches sur l'onomastique qui jette une vive lumière sur l'habitat et le culte pendant ces siècles. Notre âge du fer romain et post-romain, je le répète, n'est donc plus de la préhistoire pure, tout en devant être étudié de préférence avec des méthodes purement archéologiques. Cet âge appartient à ce que les Français ont pris l'habitude d'appeler „protohistoire", dénomination qui pour la Gaule s'applique à la période de La Tène, où les Celtes n'avaient pas encore d'histoire écrite, mais nous sont connus historiquement à cause de leurs relations avec les Grecs et les Romains. Ce nom de protohistoire prête à la controverse, et il n'a pas été unanimement accepté. Toujours est-il que ces phases de l'âge du fer norvégien ou de ce qui peut lui servir de pendant, c'est-à-dire l'époque des croisades en Fin-

lande, ne peuvent se classer complètement à la préhistoire et encore moins à l'histoire; il faudrait donc leur trouver un nom spécial. L'exposé qu'on va lire aura forcément un caractère tout autre que pour la préhistoire pure, parce que nous serons obligés de tenir compte constamment de conditions historiques.

Le choix du nom „la période romaine" pour l'âge du fer nordique des quatre premiers siècles après J.-C. est tout à fait légitime, puisque l'ensemble de la civilisation de l'Europe du nord se trouve dans cette période sous l'absolue domination de la civilisation de l'empire romain. Cet empire, en poussant ses frontières jusqu'au Rhin, au Danube et à la Grande-Bretagne, soumit des zones nouvelles à la civilisation matérielle et technique des régions méditerranéennes, qui vint ainsi à régner bien au delà des limites des provinces. Par leurs expéditions militaires les Romains se firent connaître dans toute la Germanie, la flotte d'Auguste fit le tour du Jutland et gagna la Baltique, mais il y a bien plus d'importance à attacher au commerce qui porta les marchandises romaines jusque dans les pays du nord. Le lieu intermédiaire par excellence entre les mondes germanique et romain, au début de l'époque impériale, était la Bohême où le royaume des Marcomans avait été fondé par Marobod. Alors que les guerres germaniques à la frontière rhénane troublaient continuellement les communications pacifiques, les seules fructueuses, Marobod préféra l'alliance avec Rome, et son royaume devint le centre de la première civilisation germanique sous influence romaine. Là étaient importées d'excellentes marchandises industrielles, soit d'Italie soit des provinces du nord; là vivaient des

marchands romains, des artisans originaires de provinces romaines, et là se développèrent des métiers germaniques autonomes, mais portant le cachet de la technique et du goût classiques. Comme l'a très bien démontré M. S. Müller[1], on peut relever la trace des voies de communication qui allaient de là le long de l'Elbe jusqu'en Jutland, et le long de la Vistule jusqu'à la Baltique et à la Suède. C'est par ces voies qu'étaient transportés les produits de l'industrie romaine aussi bien que de la nouvelle industrie des barbares du royaume de Marobod. On ne saurait douter, nous le verrons, que l'influence venue de là n'ait laissé des vestiges fort visibles en Norvège.

Ce qui était d'une importance au moins égale et peut-être beaucoup plus grande encore pour notre pays, c'était le commerce maritime qui, partant de la Gaule, se répandit de l'embouchure du Rhin jusqu'aux îles frisonnes et, à travers le Holstein, jusqu'à la Baltique et de là plus loin vers le nord. L'importance de cette route commerciale est marquée par une série de trouvailles de monnaies, principalement de deniers de la République que les Germains, selon Tacite, préféraient aux deniers plus récents postérieurs à la réforme monétaire faite sous Néron. On a trouvé jusqu'à quatre cent cinquante deniers républicains sur le territoire relativement restreint compris entre l'Elbe et la Hollande, tandis que des trouvailles semblables sont inconnues dans le reste de l'Allemagne, abstraction faite d'un petit groupe de découvertes anciennes de

[1] *Juellinge-Fundet* (dans Nord. Fortidsm., II, 1); 1911; cf. O. Almgren, *Zur Bedeutung des Markomannenreichs für die Entwicklung der germ. Industrie.* Mannus V.

deniers faites dans la province de Posen[1]. En outre, M. A. W. Brögger a montré que le système norvégien des poids à l'âge du fer jusqu'à l'époque des vikings était basé sur le poids du denier républicain avec division de l'once en sept *solidi*; c'est là un résultat extrêmement intéressant qui révèle, pour notre pays aussi, l'importance des communications avec la côte frisonne et, par là, avec le commerce romain provenant de l'embouchure du Rhin[2]. On peut prouver que par la même voie la Norvège et la Suède ont reçu les précieux vases en bronze et en verre de provenance romaine. Nous constatons donc ce fait capital, c'est que le négoce par la mer du Nord a joué, dès les premiers siècles après J.-C., un rôle considérable dans la civilisation norvégienne, et que l'établissement d'un commerce maritime actif a supprimé l'obstacle des grandes distances; il a favorisé entre notre pays et le monde romain un contact plus direct et plus intime que celui qui aurait pu résulter des seules communications terrestres soumises à de multiples intermédiaires.

Le premier trait marquant d'un tableau de la civilisation norvégienne à l'âge du fer romain est naturellement la présence d'objets d'importation, excellents produits de fabriques romaines, qui portent en eux l'empreinte de leur origine. Le groupe le plus important de ces objets est constitué par les bronzes, tantôt les simples chaudrons communs qui commencent à entrer dans le pays dès le premier siècle après J.-C.

[1] Sur les trouvailles de deniers en général, voy. T. J. Arne et O. Almgren (*Oldt.*, VII, 207 ss.); Regling (*Zeitschr. der Numismatik*, XXIX; Berlin, 1912).

[2] Ertog et Öre (*Vidsk. Selsk. Skr.*, II, Hist.-filos. kl., 1921, nº 3).

et dont nous possédons un grand nombre originaires notamment de l'est, tantôt les chaudrons plus fins à faces cannelées et à anses fondues, puis les vases plus élancés décorés de la même manière, les grandes cuillers à vin, les plats à anses, plus tard les situles fondues à pied et à anse. Un vase célèbre trouvé à Farmen (Vang en Hedemark) porte cette inscription romaine: *Libertinvs . et . Aprvs . Cvrator(es. posi)vervnt.*

Les verreries sont plus rares chez nous; il en existe pourtant de fort bonnes trouvées dans le sol norvégien, comme une paire d'écuelles en verre clair verdâtre originaires de Storedal et, surtout, des fragments d'un vase à camée en verre bleu à figures blanches, chef-d'œuvre romain de l'époque augustéenne; ces pièces, trouvées dans une tombe de Solberg en Eker, avaient été au VIe siècle montées en or, comme de rares objets de prix. Mais on peut démontrer qu'elles ont dû arriver en Norvège au IIe ou IIIe siècle [1]. Nous possédons, datant de la phase plus récente, toute une série de coupes en verre, d'une matière épaisse, polie, mais toujours de formes plus ordinaires, et naturellement réputées très précieuses dans notre pays; en cas d'accident, on les réparait souvent au moyen de montures en bronze, en argent ou en or. Le nom de „hrímkalkr" dans les Eddas est un dernier reflet de la vénération qu'on avait pour les coupes en verre clair.

Conjointement avec les coupes en verre, un autre

[1] G. Gustafson, sur une trouvaille de sépulture datant de la première époque impériale romaine (dans les *Opuscula Montelio dicata*, Stockh., 1913; p. 265).

A. W. Brögger, sur les antiquaires de l'antiquité; arts et métiers (dans le volume offert à J. Bögh; Kristiania, 1918; p. 14).

nouvel article d'importation est digne de remarque, ce sont les perles de verre qui, à l'époque romaine, furent pour la première fois introduites et employées en Norvège. Elles sont tantôt petites, unicolores, tantôt plus grandes, en mosaïque polychrome, toutes probablement de provenance italienne[1]. Elles datent surtout de la phase récente de l'époque romaine; on en a trouvé de grandes quantités dans les tombes, et elles ont évidemment été extrêmement à la mode. On les rencontre en compagnie de perles et de pendeloques en ambre; ce fut là encore une mode nouvelle inspirée des goûts romains.

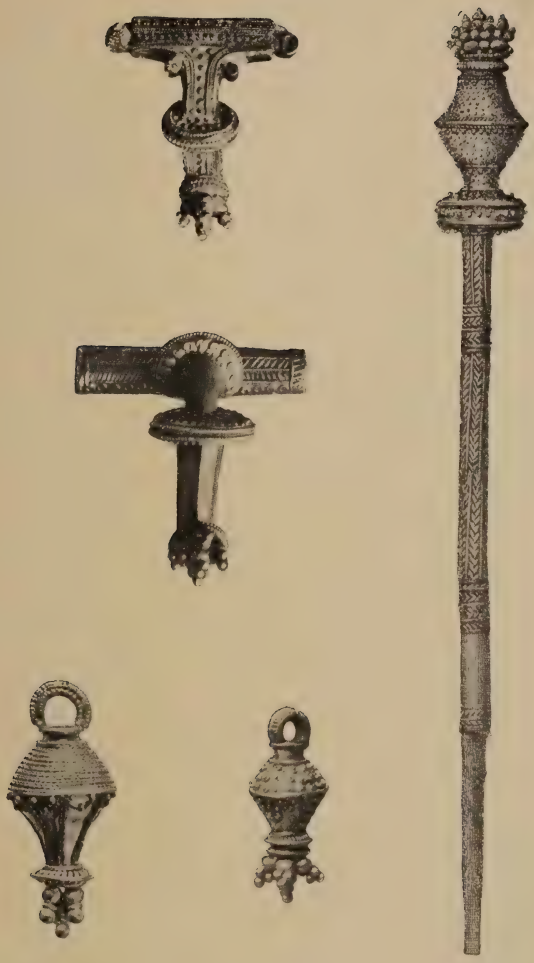
Enfin il y a les armes, qui sont beaucoup plus significatives encore que les autres importations. En effet, l'influence romaine devait, en ce qui concerne les armes, déterminer le développement des métiers et de l'armement de notre pays, ce qu'on ne peut dire au sujet des objets de bronze, ni des verreries. Aussi les armes manifestement importées sont-elles restreintes à un petit nombre d'épées avec estampille romaine sur la lame; tantôt c'est une marque comme la rouelle sur les épées de Lomen, de Valders, de Hole (Ringerike), tantôt un nom comme sur les épées d'Einang et de Röllang en Valders. Il y a une arme dont l'importation ne fait aucun doute: c'est l'épée de la Victoire trouvée à Stabu, qui porte une figure de la Victoire incrustée en bronze au haut de la lame et les lettres S F; elle est sortie probablement d'une fabrique romaine de la frontière, quoique l'exécution de la figure soit barbare et fautive. Il est à présumer que nous possédons en réalité plusieurs autres armes importées que celles, peu nombreuses, que nous pouvons identifier

[1] Baldwin Brown, *The Arts in Early England,* IV, 438 ss.

aujourd'hui, vu que le fer enfoui sous terre est sujet à s'oxyder à ce point qu'un détail comme l'estampille ne serait plus reconnaissable.

Plus importante que l'importation est la transformation de l'armement en général due à l'influence romaine. Nous sommes peu documentés sur les armes en Norvège à l'âge du fer préromain; nous avons, datant de la période tardive de La Tène, quelques petites pointes de lance et des umbos de bouclier simples, auxquels se joignent des épées assez pesantes à un seul tranchant. Cette forme nordique des épées de La Tène ne fut connue chez nous qu'au Ier siècle après J.-C. Bientôt cependant nous rencontrons tous les types d'armes développés chez les peuples germaniques des frontières romaines: épées larges à deux tranchants relativement courtes, sur le modèle du gladius romain, et d'autres à lame longue et effilée; lances à pointe de fer en forme de feuille et javelots à barbelures, umbos en fer et en bronze de formes caractéristiques. L'armement de l'époque étant assez connu, nous n'avons pas à nous arrêter aux détails. Les formes en varient un peu durant les trois à quatre cents ans que nous regardons comme notre âge du fer romain, mais les différentes espèces d'armes et la composition de l'armement sont en général assez constantes. Les trouvailles de sépultures norvégiennes ont livré tous les types d'armes bien connus des tombes marcomanes de la Bohême et de tant d'autres nécropoles trouvées sur le sol allemand, et surtout les types des armes trouvées dans les grandes tourbières danoises datant des IIIe et IVe siècles. On ne saurait douter que beaucoup de ces armes n'aient été importées en Norvège, quoique nous ne

Pl. 4.



Bijoux en or norvégiens de l'époque romaine.

puissions pas le prouver, mais une grande partie et probablement la plus importante en est certainement de fonte indigène; elles sont d'un travail excellent.

Ceci nous amène à jeter un coup d'œil sur l'état général des métiers en Norvège. Ici nous ne tardons pas à constater que l'influence romaine est encore plus imposante qu'en ce qui concerne l'importation de produits achevés. Tous les humbles outils et les instruments d'usage journalier, grands ou petits, sont transformés conformément à la technique romaine, qui fournissait les modèles reconnus; on sait que les outils romains de toute nature, tels que nous les connaissons par les trouvailles faites dans les villes et les camps, sont parmi les meilleurs qu'on ait jamais faits en leur genre: simples et solides, adaptés à leur destination et par là beaux, ils ne sont pas moins caractéristiques de l'esprit romain que les ponts et chaussées et les fortifications des ingénieurs. Ce sont les métiers romains, si avancés, qu'adoptèrent les Marcomans et les peuples des frontières et qui prirent ensuite une importance non moins décisive dans le nord. Comme exemples je cite les couteaux en fer droits et vigoureux à dos et à tranchant égaux, arqués; les ciseaux en fer, outil qui maintenant pour la première fois entre en usage chez les barbares septentrionaux; les haches épaisses, étroites, à facettes. L'inventaire des outils de cette époque que nous possédons est court, car on n'avait pas l'habitude d'en déposer dans les tombes, mais ils ont sans doute été bien plus nombreux. Les formes ont un aspect romain et les outils sont remarquables par leur exécution soignée; on voulait un travail délicat et on le décorait d'ornements de lignes fines, de rondelles et de points, d'une

décoration très discrète avec, rarement, des ornements d'argent incrustés dans le fer. Cet art de la fonte ressemble en tous points à celui que nous retrouvons chez les Marcomans en Bohême; mais, bien entendu, tous ces objets de la vie quotidienne sont dus au travail indigène et non pas à l'importation.

Nous avons aussi la preuve qu'on travaillait avec la même habileté les autres métaux, bronze, argent, or; toutefois, les ouvrages de ce genre étaient de dimension moindre et consistaient en parures et en menus objets analogues. La plus importante pièce de parure datant de cette époque est l'épingle de sûreté, la fibule, accessoire indispensable du vêtement de la femme, mais en même temps objet de décoration toujours conçu avec goût et exécuté avec soin. C'est pourquoi les fibules présentent des formes très variables selon la mode; c'est une forme très sensible qui varie à l'infini et qui nous fournit par conséquent les types ayant le plus de valeur pour le classement archéologique. Les groupes divers de fibules peuvent donc nous renseigner sur les communications entre un peuple et un autre, et les formes qui varient avec le temps donnent des points de repère pour fixer la succession chronologique d'une évolution.

La méthode typologique est un des instruments d'étude les plus importants de l'archéologie, et c'est une chose captivante que d'observer la vie des formes, réglée par des lois, dans toute l'activité humaine. Nous ne pouvons pas nous occuper des détails[1], nous nous bornons à faire remarquer que, parmi les peuples ger-

[1] Traitement à fond des détails par M. O. Almgren, *Studien über Nordeuropäische Fibelformen* (Stockh., 1897; nouvelle édition dans la Bibliothèque de Mannus).

maniques de l'époque impériale romaine, on trouve une longue suite de formes de fibules, toutes dérivées de formes tardives de La Tène sous l'influence du goût classique. Comme tous les nouveaux métiers germaniques de cette époque, le développement des fibules a essentiellement deux centres, l'un en Bohême, l'autre sur la frontière rhénane; de là les formes se répandent sur tout le territoire germanique.

Nous avons affaire principalement à trois grandes séries: fibules à plaque couvre-ressort, fibules à yeux („Augenfibeln"), toutes avec boucle large, en forme de ruban; enfin les fibules épaisses, profilées, à arête et à bosse. Une abondante collection de formes plus récentes dérive de ces séries. Dans les phases plus tardives de l'époque romaine tous ces types sont graduellement remplacés par une série entièrement nouvelle de formes qui toutes appartiennent à une même famille, celle de la fibule à pied replié („mit umgeschlagenem Fuss"). Ces différentes séries de types se retrouvent toutes en Norvège. Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est que nous pouvons constater dès la phase la plus ancienne de cette période l'existence de formes spéciales à la Norvège[1], nées dans notre pays par variation de types étrangers et fournissant ainsi la preuve que ces menus objets métalliques sont également de fabrication indigène. Ce sont des parures fondues en bronze ou en argent, le bronze généralement incrusté de fils d'argent perlés, de lamelles d'argent gaufré ou de filigranes en or ou en argent. Nous avons là, en partie, de petits ouvrages d'orfèvrerie[2]

[1] Voy. Almgren, *l. c.* (Tafel V, fig. 108).

[2] Gustafson, *Norges Oldtid,* fig. 243, 244.

très délicats, et rien ne nous empêche donc de supposer que d'autres objets excellents en or peuvent être dus au travail indigène, comme les breloques en or et une épingle à tête de filigranes en or. L'adoption de la technique des filigranes, dont l'application témoigne d'un goût sûr, met en lumière le caractère de l'influence romaine dans l'Europe septentrionale. Cette technique était déjà ancienne dans l'industrie égyptienne, grecque et étrusque et y avait atteint un développement remarquable; or, avec la domination romaine cet art devient le commun patrimoine de l'empire universel: il passe des frontières septentrionales de l'empire aux peuples germaniques, puis dans la Scandinavie. C'est là un trait secondaire peut-être, mais caractéristique de l'importance de l'époque romaine pour l'histoire de la civilisation. L'Europe septentrionale vint alors à bénéficier d'une bonne part de la vieille tradition des pays du midi en fait d'arts et métiers. Outre ce qui a déjà été mentionné, je rappellerai d'abord la bobine, le rouet à main, le fuseau à filer à peson de pierre, d'argile ou de métal, invention qui dans le midi remonte à l'âge du cuivre, mais qui dans le nord n'est connue qu'à l'époque romaine; et il faut rappeler aussi le nouvel épanouissement de la céramique nordique qu'amenèrent l'imitation des formes méridionales et l'influence du goût classique. Maintenant nous rencontrons en Scandinavie les gros récipients bombés qui ont toujours compté parmi les ustensiles les plus communs des pays méditerranéens, puis des coupes à pied, des tasses à anse, des aiguières à bec, etc., toute une série de formes inédites. Le décor des ustensiles en argile révèle également l'influence classique: d'une part,

le méandre du Jutland, qui est dans le nord de l'Allemagne d'un caractère tout classique et qui fut déjà emprunté d'ailleurs, pendant la période de La Tène, à l'ornementation grecque; d'autre part, la rosette reproduite d'une manière simplifiée sur des quantités de vases de Scandinavie. Le nouvel intérêt qu'on porte à la production céramique en général est dû sans aucun doute à l'influence du monde romain.

Cette assimilation de la civilisation romaine que nous observons dans le monde germanique est un phénomène d'une importance générale pour l'étude des civilisations et, dans une certaine mesure, comparable à l'influence européenne moderne sur les groupes de peuples d'ordre inférieur. Soulignons encore le fait que les Germains prirent à la civilisation classique tout ce dont ils pouvaient faire usage, mais dans des limites très restreintes: les parties les plus complexes d'une vieille civilisation organisée, telles que l'architecture, les connaissances relatives aux travaux d'art, etc., représentaient plus que ce que les barbares pouvaient assimiler. Ne perdons pas de vue non plus que l'influence romaine s'exerçait hors des frontières avec une intensité très variable: en Orient les Romains se trouvaient devant des peuples de civilisation ancienne et en subissaient à beaucoup d'égards la forte influence; en Afrique la civilisation était arrêtée par les obstacles naturels que formaient le désert et l'attitude des sauvages réfractaires à toute civilisation. En Europe même on peut constater un état analogue: l'Ecosse et l'Irlande ne subissaient qu'assez faiblement l'action de la civilisation romaine tout en faisant partie de la Grande-Bretagne, tandis que la Scandinavie fut fortement influencée par

cette même civilisation malgré des distances considérables. Je n'ai voulu qu'indiquer ces circonstances qui prêtent un intérêt tout général à l'évolution de notre âge du fer romain.

Ces brèves remarques sur les antiquités norvégiennes et les métiers norvégiens à l'âge du fer romain suffisent à montrer que notre civilisation pendant cette période était bien plus riche et plus variée qu'à l'âge du fer préromain; la comparaison avec la période précédente nous fait voir, mieux qu'autre chose, qu'une époque nouvelle commence, apportant une civilisation complexe et, disons-le, presque moderne. Les antiquités, telles qu'elles se présentent à nous, donnent l'impression d'une époque plus riche, d'une époque de progrès. A la vérité, l'abondance d'antiquités d'une période distincte dépend de bien des conditions et notamment du rite funéraire, comme nous l'avons dit précédemment, mais il ne faut pas oublier que l'époque romaine en Scandinavie est caractérisée par un fait aussi important que l'importation d'objets précieux, et d'autre part, que c'est une période de relations intimes avec la première puissance civilisatrice du monde. Ce n'est pas un pur hasard qui nous fait croire que cette époque est une époque de progrès; nous aurons des témoignages palpables en nous tournant vers les monuments stables, c'est-à-dire vers les sépultures qui sont à peu près les seuls monuments que cette période nous ait laissés. La tradition remontant à l'âge du fer préromain se fait encore impérieusement sentir. Les vieilles nécropoles conservent toujours la coutume ancienne; là nous trouvons des séries de sépultures simples à incinération avec un mobilier pauvre et re-

couvertes de tumulus peu élevés. Dans le pays de Trondhjem on a examiné une très grande nécropole en pleine terre[1]. Ce n'est que très lentement que la masse du peuple accepte les formes nouvelles du rite. Mais sur le fond de persistance du vieux rite héréditaire les exceptions se détachent, d'autant plus intéressantes. D'abord sporadiquement, ensuite plus ordinairement, enfin comme un usage communément répandu, nous rencontrons une disposition plus imposante des sépultures: des tertres funéraires vraiment puissants ou des amas de pierres érigés sur une tombe isolée, ou bien aussi des tombes nettement marquées par des pierres commémoratives dressées comme des menhirs. On s'est probablement inspiré de modèles étrangers; les souvenirs des monuments romains y sont peut-être pour beaucoup. En effet, nous connaissons des tumulus originaires du domaine romain, ainsi par exemple les très imposants tertres de la Belgique datant du premier siècle après J.-C. Le tumulus était d'ailleurs une forme indigène et familière de monument, et un peu partout dans notre pays se présentaient les survivances grandioses du haut âge du bronze, qu'on pouvait être tenté d'imiter. Mais si nous constatons ici encore une fois la reprise, après un si long intervalle de temps, de la construction de monuments plus considérables, l'idée s'impose que c'est l'effet d'un sentiment de fierté né de la puissance et de la richesse nouvellement acquises par des familles et des individus que les temps nouveaux avaient placés au-dessus de la foule.

Des innovations du plus grand intérêt se mani-

[1] Th. Petersen sur les trouvailles de Meldal, dans *Norske Oldfund*, IV (Kr.a, 1923).

festent aussi dans la disposition des sépultures et dans leur mobilier: nous rencontrons soit des tombes à incinération dont le dépôt funéraire est plus riche et plus caractéristique que pendant le premier âge du fer, soit l'inhumation sans crémation et, en ce cas, avec un riche mobilier. Le rite funéraire en Norvège présente donc maintenant un aspect bien plus varié qu'auparavant, et les diverses formes de l'ensevelissement ont chacune son histoire particulière, dont je vais dire quelques mots.

Les sépultures à incinération avec mobilier plus riche, en armes et en urnes de bronze, avaient pénétré chez des peuples germaniques du sud à la période de La Tène, mais en Norvège elles ne font leur apparition que dès le premier siècle après J.-C., et amenées par le même courant qui nous apporte la civilisation romaine. Le trait le plus caractéristique de ces sépultures, c'est le fait que les armes qui avaient accompagné le mort sur le bûcher, après la crémation étaient dans une large mesure pliées, brisées, ou détruites d'une autre manière avant d'être déposées dans la tombe, coutume curieuse qui se rattache aux conceptions de la mort et qui a bien des pendants dans le reste du monde. L'usage de détruire le mobilier funéraire se rapporte toujours chez nous aux sépultures à incinération; il se répand notamment dans la période romaine et prévaut de nouveau à l'époque des vikings. Malgré la destruction, ces sépultures nous ont livré une grande quantité d'armes excellentes et admirablement intactes, grâce à la chaleur du bûcher qui conservait le fer et grâce aussi à la sécheresse du climat dans notre pays de l'est.

La succession des formes d'armes sert de base à l'établissement d'une chronologie des sépultures, et nous permet ainsi de faire l'historique des coutumes funéraires. Les plus anciennes de ces formes sont représentées par des épées d'abord à un seul tranchant du type tardif de La Tène, ensuite à deux tranchants de formes romaines; les autres formes, celles des lances et des umbos de bouclier, prennent le même développement. Il est très intéressant d'étudier le détail d'un rite funéraire nouveau empiétant sur un domaine limité où l'usage héréditaire avait prévalu par le passé. On y rencontre des sépultures à incinération avec un riche mobilier d'armes et souvent avec des vases de bronze étrangers qui, datant d'une période reculée de l'âge du fer romain, reparaissent sporadiquement et isolément des deux côtés du fjord d'Oslo, ainsi que près des lacs du pays central aux environs du Tyrifjord et du Randsfjord. Ce sont des tombeaux isolés en nombre restreint, disposés selon l'usage étranger et contenant un mobilier étranger; ils sont généralement en dehors des grandes et vieilles nécropoles où la tradition indigène préromaine prédominait encore. Les tombes plus anciennes datant du premier au troisième siècle, sont dispersées avec une certaine régularité sur des districts plus étendus de l'est de la Norvège. Mais au cours du troisième et, surtout, du quatrième siècle, les tombes de ce type se concentrent d'une manière assez marquée sur un seul domaine limité, le Hadeland avec le Toten et le Valders, c'est-à-dire le vieux Hadeland historique, tandis qu'ailleurs leur nombre diminue. Près de la moitié de toutes ces sépultures à armes, datant de l'époque romaine, ont

été trouvées dans la vieille région que nous venons de citer et de là, à travers le Valders, elles gagnent le Sogn situé sur la côte ouest. Il y a peu de formes déterminées de sépultures dont la séparation du reste du milieu soit si distinctement marquée, si singulièrement limitée géographiquement que le groupe en question pendant notre âge du fer romain.

Ce type de sépultures est en fait aussi nettement limité dans toute la Scandinavie que dans la Norvège ou, pour parler plus péremptoirement, c'est exclusivement à Gotland outre le Hadeland (avec le Toten et le Valders) que cette forme de sépulture est vraiment prépondérante. Dans tout le Danemark on en connaît à peine un seul exemple, car les quelques dépôts cinéraires à armes de Bornholm constituent un tout autre type de disposition, et la Suède continentale ne possède guère de ces sépultures qui sont propres à Gotland et au Hadeland.

Plus au sud, au contraire, des sépultures analogues sont très fréquentes à la haute époque impériale; elles sont employées d'une manière prépondérante chez les Marcomans de Bohême[1] et sont répandues vers l'ouest jusqu'à la frontière rhénane[2].

Le rite funéraire est donc dû, dans le nord, à des impulsions venues des peuples germaniques du sud voisins de la frontière romaine, et ici encore on se demande si les influences ont pénétré par la route occidentale partant du Rhin ou par l'autre, l'orientale, qui longeait la Vistule. Quant à Gotland, la réponse

[1] J. L. Pic, *Die Urnengräber Böhmens* (Leipzig, 1907).

[2] Lindenschmidt, Altertümer unserer heidnischen Vorzeit, V, Taf. 64.

est tout indiquée: il ne peut être question que de communications orientales, par la Baltique, et il a dû en être de même pour la Norvège, car le Danemark n'aurait pu demeurer intact, comme il l'a été positivement, en présence d'un mouvement qui se serait propagé le long de l'Elbe ou qui serait parti du Rhin. Au reste, nous avons une preuve irrécusable du rapport de cette forme de sépulture en Norvège avec les communications civilisatrices du sud-est, ce sont les inscriptions runiques qui viennent d'être trouvées dans des tombes de ce type: les inscriptions sur une figurine en bronze trouvée à Fröihov en Romerike, et sur la lance de Stabu (Toten), qui ont pour pendants les lances à runes de Gotland, de Münchenberg en Brandebourg et de Kovel en Pologne, série de découvertes qui jettent une vive lumière sur la diffusion des runes vers le nord à partir du sud-est. Le foyer du mouvement de civilisation dans le monde germanique oriental était à cette époque le royaume des Marcomans en Bohême; c'est de là que nous avons reçu la forme de sépulture dont nous nous occupons, avec son mobilier importé de bronzes et d'armes, et c'est également du sud-est, en suivant la même voie, que les premières inscriptions runiques parviennent à Gotland et en Norvège [1].

J'ouvre ici une parenthèse pour dire un mot sur la question du lieu d'origine de ces inscriptions. Serait-ce aussi le royaume des Marcomans? Au point de vue de l'histoire de la civilisation, c'est là une suppo-

[1] O. Almgren und B. Nerman, *Die ältere Eisenzeit Gotlands* (Stockh., 1923; p. 119). Kossinna, *Deutsche Vorgeschichte* (2e édition, 1914; p. 191). Shetelig, *Tidsbestemmelser av ældre norske runeindskrifter*, pp. 18—20.

sition toute naturelle et qui s'impose, quoique pas une seule inscription ne nous soit connue par des trouvailles marcomanes. Mais on n'en a pas trouvé non plus qui puissent être attribuées au royaume des Goths, datant du troisième siècle, dans le sud de la Russie où, croit-on, l'écriture runique a été inventée. L'origine de cette écriture soulève, comme on sait, des questions d'une portée considérable sous beaucoup de rapports et que nous ne pouvons discuter ici en détail. Qu'il me soit permis au moins de remarquer que les difficultés chronologiques m'empêchent toujours de rattacher l'invention des runes à la consolidation du royaume gothique en Russie méridionale après la conquête d'Olbia qui eut lieu vers l'an 236 de notre ère[1]. Il me paraît d'ailleurs que les plus anciennes trouvailles de runes faites en Norvège appartiennent à un milieu qui doit être antérieur au courant civilisateur qui, au troisième siècle, s'est répandu du royaume gothique vers le nord-ouest, et dont nous reparlerons plus loin. La question des plus anciennes runes n'est pas encore résolue; elle ne pouvait être passée ici sous silence, car c'est un problème spécial d'un grand intérêt qui touche aussi au groupe de trouvailles dont nous nous occupons.

Reprenons notre étude du rite funéraire. Il nous reste à parler d'un détail de nos sépultures à incinération qui n'est pas sans importance. La forme des sépultures riches avec armes et vases de bronze servant d'urnes funéraires n'apparaît presque jamais dans les anciennes nécropoles, où l'on continuait à suivre le

[1] Voy. Almgren und Nerman, *Die ält. Eisenzeit Gotlands*, p. 134.

vieux mode d'ensevelissement de l'âge du fer préromain; le vieil usage est donc maintenu avec traditionalisme et piété, dans les milieux — on dirait presque, dans la congrégation — où l'on ne voulait pas abandonner la sépulture héréditaire. Le mode nouveau n'est employé que dans des cas isolés, en dehors des vieilles nécropoles, et se présente ainsi encore davantage comme une rupture avec d'anciennes conditions de civilisation.

En Östfold, ce nouveau mode de sépulture se rencontre aussi dans les grandes sépultures collectives, mais en ce cas toujours dans des nécropoles nouvellement établies à l'âge du fer romain, et non dans les vieilles qui obéissaient aux traditions de la période précédente[1].

Ce dernier fait, notamment, semble indiquer que le nouveau mouvement qui se manifeste par les sépultures à incinération ne peut guère être dû à une assimilation lente par les indigènes d'impulsions étrangères; on a au contraire l'impression qu'un élément étranger s'est introduit dans le pays, en opposition au milieu ancien. L'adoption de ces sépultures a été la première conséquence de l'influence romaine en Norvège, et il me semble qu'elle témoigne non seulement de communications avec une civilisation lointaine, mais d'un contact personnel avec des peuples germaniques vivant plus au sud, et surtout avec les Marcomans. J'ai proposé, il y a quelques années, une interprétation tendant à montrer d'une façon décisive que des guerriers norvégiens ont fait du service sur la frontière romaine orientale, auprès du roi des Marcomans ou

[1] B. Hougen sur les sépultures du premier âge du fer (*Vid.sk. selsk. Skr.*, II, Hist.-filos. kl.; 1924, nº 6).

aux environs du Danube, et qu'ils en ont rapporté chez eux le mobilier et le rite funéraires étrangers [1]. Voici comment je me représente les choses: la Norvège a été directement influencée par les événements qui eurent lieu de bonne heure à l'époque des grandes invasions, et cela non pas du fait d'une immigration étrangère, mais par l'intermédiaire de guerriers et de bandes de guerriers norvégiens revenus du midi dans leur pays. Qu'on n'objecte pas l'absence de noms de peuples norvégiens dans les sources historiques de l'époque: les noms de petits contingents norvégiens devaient forcément disparaître parmi ceux des grands peuples connus. Sur l'histoire du rite funéraire en Norvège j'ai encore basé l'hypothèse d'un royaume du Hadeland, du Toten et du Valders fondé aux temps des invasions par des guerriers norvégiens rentrés dans leur patrie au commencement du quatrième siècle. Le nom de Hadeland qu'on dérive étymologiquement de l'ancien norvégien *hoð*, au génitif *haðar*, vieux mot signifiant combat, a pu avoir le sens de „pays des guerriers". Je n'y vois pas, comme M. A. Bugge[2], un vieux nom de tribu, la tribu belliqueuse des *haðer*; je crois y retrouver le nom d'un royaume nouvellement fondé au quatrième siècle. Il est significatif que les vieux royaumes de tribus dans l'est du pays, le Hedemark, le Raumarike, le Ringerike, ne sont pas influencés par le rite funéraire étranger de la même manière que l'Östfold et le Vestfold et encore bien moins dans la même mesure que le Hadeland.

[1] Conférence faite au congrès des archéologues à Copenhague en 1919 (reproduite dans *Aarb. f. nord. Oldk.*, 1920).

[2] Dans son Histoire de Norvège, I, 2, p. 51 (Kristiania, 1910).

J'ai mentionné cette théorie parce que, entre autres choses, elle est intéressante au point de vue de la méthode, car elle fait voir que, des études purement archéologiques, on peut dégager des résultats ayant trait à l'histoire politique. Mais nous évoluons ici sur un terrain délicat et même dangereux. Dans le cas présent il faut se rappeler que les trouvailles qui servent de base à la recherche ne sont pas très abondantes, et que ma théorie, loin d'apporter des faits établis, ne repose que sur une hypothèse qui, pourtant, me semble donner la solution naturelle d'une série de phénomènes que j'aurais de la peine à comprendre autrement; elle me paraît aussi très vraisemblable considérée au point de vue de l'histoire générale de l'époque.

En même temps à peu près que les sépultures à incinération et contenant des armes apparaît une autre innovation qui rompt également la monotonie de l'aspect antérieur du rite funéraire en Norvège, c'est l'ensevelissement du cadavre, sans crémation, dans un cercueil de pierre ou de bois et avec un mobilier plus riche qu'on n'en avait jamais vu par le passé aux enterrements de ce genre en Norvège. Ce qui fait la nouveauté du dépôt funéraire, c'est ici encore l'abondance d'armes auxquelles se joignent des parures de métaux précieux, des ustensiles en argile pour comestibles, des objets de bronze, des écuelles et des vases à boire en verre. Les plus anciennes de ces tombes se trouvent sporadiquement en Viken; les récentes apparaissent, sporadiquement aussi, dans le centre (les „Oplands") et dans l'ouest du pays. L'ensevelissement sans crémation, qui était en usage dès la période de La Tène dans le domaine germanique oriental et partiellement

en Suède, pénètre en Norvège à peu près au commencement de notre ère. C'est une innovation nordico-germanique apportée dans le rite funéraire; les tombes elles-mêmes sont simples et pauvres. Mais bientôt se fait sentir l'influence classique, et particulièrement en ce qui touche le mobilier funéraire qu'on enrichit d'une série complète d'ustensiles pour comestibles. C'était la vraie coutume classique, adoptée d'abord par des tribus germaniques qui communiquaient de très près avec le monde romain et qui non seulement en suivaient les usages, mais qui pouvaient se procurer tout un mobilier d'objets sortis d'ateliers romains. Dans le nord, cet usage prévaut d'une façon plus ou moins marquée; sous une influence indirecte il aboutit à des sépultures caractérisées par des séries complètes d'ustensiles en argile indigènes; l'usage seul est donc classique, tandis que le mobilier est absolument nordique. Spécialement en Jutland on a trouvé, datant de la première période après J.-C., un groupe considérable de sépultures à inhumation avec, dans chacune, un grand nombre d'ustensiles en argile. Cette céramique très caractéristique à décoration de méandres se rattache au nord-ouest de l'Allemagne. Ce groupe jutlandais a exercé au deuxième siècle une certaine action dans des districts côtiers de la Norvège depuis le Jæren jusqu'au Vestfold, pour le rite funéraire aussi bien que pour la céramique, mais sans portée considérable.

Un type de sépultures à inhumation avec mobilier riche, qu'on appelait généralement autrefois en archéologie allemande „tombes romaines," est répandu dans une grande partie du monde germanique; on s'imaginait

Garnitures en or de fourreaux d'épées; VIe siècle.

qu'elles étaient de véritables sépultures romaines, la grande majorité de leurs objets mobiliers étant des marchandises d'industrie romaine. Depuis, il a été prouvé suffisamment que ce ne sont pas des Romains, mais des Germains qui ont été enterrés avec tous ces objets romains. Ce rite funéraire se répand des frontières romaines vers le nord jusqu'en Danemark et en Norvège; les trouvailles, disséminées notamment sur toute l'Allemagne orientale, la Bohême, la Silésie, la Thuringe, la Saxe, le Brandebourg, la Poméranie, le Mecklembourg, marquent donc essentiellement les mêmes communications vers le sud-est que nous avons signalées plus haut en cherchant l'origine des riches sépultures à incinération datant de la même époque. Jusqu'en Bohême nous constatons l'existence de l'une et l'autre de ces formes principales de sépultures, et toutes les deux sont caractérisées par la richesse du mobilier. Dans les deux cas ces innovations dans le rite funéraire scandinave sont occasionnées par l'intime contact des peuples germaniques avec la civilisation romaine pendant les grandes invasions. Mais en examinant la répartition des trouvailles on rencontre des divergences accusant, pour les divers groupes, des causes historiques particulières. A Gotland les sépultures à inhumation sont en majorité; elles contiennent des armes, plus rarement des ustensiles de bronze à raison d'un par tombe au maximum. En Norvège les sépultures à incinération avec armes sont les plus nombreuses, mais on en trouve aussi à inhumation avec armes et abondant mobilier de verreries et d'ustensiles de bronze romains. Tel est également le cas pour la Suède. En Danemark les tombes ne contien-

nent point d'armes; en revanche on y trouve des sépultures à inhumation et à mobilier romain en nombre immense et d'une richesse non moins surprenante. On ne saurait douter que ces dissemblances ne nous fassent entrevoir des conditions historiques spéciales que nous n'arriverons peut-être jamais à démêler. Notons surtout ce trait caractéristique que les armes font absolument défaut dans les tombes danoises, si abondamment garnies d'autres objets. Cela met le rite funéraire danois en opposition avec tout le domaine germanique oriental, ainsi qu'avec les autres domaines du nord, et cela pourrait indiquer, pour ce groupe qui a son centre de gravité en Seeland et en Fionie, des influences venues par d'autres voies, surtout de l'ouest par le Holstein jusqu'au Rhin. Sur une telle route commerciale les îles danoises auraient été le centre naturel de tout le nord, et il est hors de doute que nous devons à cette voie de transit l'importation en Scandinavie d'une très grande, peut-être de la plus grande partie des marchandises de fabrique romaine [1].

En Norvège c'est des environs de l'an 100 après J.-C. que datent les sépultures à inhumation avec mobilier romain les plus anciennement trouvées. Comme exemple, on doit citer les trouvailles faites en Viken qui ont livré des verreries romaines avec des plats, des cuillers à vin et des chaudrons en bronze. La trouvaille de Storedal en Östfold que nous avons déjà

[1] S. Müller, *Juellingefundet* (dans Nord. Fortidsminder, II, 46; résumé en français).

K. Friis Johansen, *Hobyfundet* (*ibid.*, 119).

H. V. Clausen, sur la colonisation antique du Danemark (dans les *Aarb. f. nord. Oldk.*, 1916).

mentionnée est très connue. On connaît aussi les restes de trouvailles faites en Karmö et en Sogn, et on en a fait d'autres plus au nord jusq'au pays de Trondhjem. A côté d'objets d'importation étrangère se rangent des ouvrages indigènes, notamment des parures de formes nordiques et, parfois, particulièrement norvégiennes. L'influence exercée par les riches sépultures de Seeland est indubitable, mais en Norvège les vieilles tombes romaines ne joueront jamais un rôle prépondérant; elles sont des exceptions très rares et dispersées parmi la foule monotone des tombes pauvres disposées selon l'usage traditionnel.

Un trait remarquable qui est commun à toutes les tombes romaines partout où on en a découvert, c'est que les plus anciennes contiennent les objets romains les plus fins; celles du premier et du deuxième siècle ont livré généralement des objets exquis et originaires d'Italie, tandis que dans les récentes prévalent les produits de l'industrie provinciale d'ordre inférieur. C'est là un fait très important qu'on observe en Norvège non moins qu'en Silésie et en Bohême et qui montre l'homogénéité et la simultanéité de l'influence civilisatrice sur le monde germanique tout entier. Si l'importation et l'action civilisatrice s'étaient opérées lentement et par de multiples intermédiaires du sud au nord, on ne comprendrait guère qu'une modification graduelle se fût manifestée d'une manière tout à fait uniforme à des distances aussi considérables.

Nous sommes habitués à placer aux environs de l'an 200 après J.-C. la ligne de démarcation entre les phases ancienne et récente de l'âge du fer romain, le caractère de la civilisation ayant sensiblement changé,

de l'une à l'autre de ces phases, sous des influences nouvelles et étrangères. Les changements sont évidemment liés à des conditions historiques bien connues. C'est vers 200 après J.-C. que s'écroule le royaume des Marcomans, et en même temps les Goths commencent leur marche vers la mer Noire, où ils fondèrent un royaume important qui se consolida par la conquête d'Olbia en 263. Dès lors, les Goths furent les plus puissants des Germains du sud, et ce fut de leur royaume que partirent les influences les plus notables qui gagnèrent les peuples germaniques plus septentrionaux, ainsi que la Scandinavie. Dans les sépultures à inhumation plus récentes, datant de l'époque romaine en Norvège, nous rencontrons donc maintenant, à côté d'objets d'importation romaine provinciale, d'autres qui sont d'importation germanique et qui, à en juger par l'exécution et le décor, ont dû être fabriqués près de la mer Noire ou dans les pays danubiens. La caractéristique de ce courant civilisateur est l'abondante décoration en lamelles d'argent repoussé et doré, incrustées de pièces de verre bleu, d'après une technique développée par les Germains des frontières romaines sous l'influence de l'industrie classique. Simultanément apparaissent des types nouveaux distincts, dont le plus important est celui de la fibule à pied replié, que les Goths adoptèrent dans la Russie méridionale et qui de là pénétra chez tous les peuples germaniques et y devint la forme dominante. Ces objets d'importation germanique se poursuivent du sud au nord, mais essentiellement par une voie plus orientale que celle qui menait au pays des Marcomans. Ce mouvement de civilisation est important surtout au

troisième siècle et n'est complètement interrompu que dans la seconde moitié du quatrième, probablement par suite des grands bouleversements qui eurent lieu lors de l'invasion des Huns.

Des savants qui ont étudié la question à fond, et avant tous le directeur du musée des Antiquités nationales, M. Salin[1], soutiennent que ce courant civilisateur doit se rattacher à un mouvement de peuples dirigé du sud-est au nord-ouest et que, par conséquent, ces sépultures témoignent d'une marche vers le nord de Germains fixés depuis longtemps sur la côte nord de la mer Noire avec la Crimée pour centre: la limite septentrionale extrême où s'est arrêtée leur marche serait donc formée par la Norvège et la Suède. A l'appui de cette interprétation du groupe entier des trouvailles, nous ferons remarquer que les limites de l'aire de diffusion se déplacent peu à peu vers le nord et l'ouest, d'une façon qui correspond exactement à un déplacement analogue de certains groupes de peuples. A partir de la fin du quatrième siècle les trouvailles germaniques disparaissent dans l'Allemagne orientale et, un peu plus tard, en Mecklembourg et en Holstein. A l'encontre des vieilles „tombes romaines," le courant envahit le Danemark moins fortement que la Suède et la Norvège. En Norvège surtout il a été assez important: on y a fait des trouvailles très notables dans des régions fort éloignées les unes des autres, comme à Sætrang en Ringerike et à Avaldsnes en Karmö[2].

[1] B. Salin, *Die altgermanische Thierornamentik* (Stockh., 1904; p. 353).

[2] E. Engelstad, sur la trouvaille de Setrang (dans *Fra Haug og Museum*; Kristiania, 1924, p. 31).

Shetelig, *Vestlandske graver* (Bergen, 1912; pp. 53 ss.).

La longue suite de trouvailles faites du sud au nord nous apprend que des fractions de tribus germaniques de l'est ont émigré successivement vers le nord au cours du IIIe et du IVe siècle et ont pu s'établir sporadiquement dans la péninsule scandinave et surtout en Norvège. L'état de nos trouvailles locales nous donne l'impression d'une immigration dispersée et lente qui n'a pu modifier sérieusement les conditions antérieures du pays. Ce n'est que pendant les deux ou trois siècles suivants, nous le verrons, que le souffle des grandes invasions se fait sentir d'une manière plus décisive dans la vie du peuple norvégien.

VII.

LES GRANDES INVASIONS ET L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE.

La période romaine de l'âge du fer, dont nous venons de nous occuper, se clôt, selon la chronologie ordinaire, avec le IVe siècle après J.-C. Les quatre siècles suivants constituent une autre période qu'avec Montelius nous nommerons la période des grandes invasions. Il conviendra de faire ici quelques remarques sur les déterminations chronologiques et les périodes de l'âge du fer nordique en général. Le point de départ pour la fixation des périodes préhistoriques dans le nord est fourni par les découvertes qui ont livré des objets d'importation étrangère, bronzes, armes, monnaies et autres objets analogues, dont la date peut être établie. On eut par là les premiers points de repère pour les antiquités indigènes déposées en compagnie des antiquités étrangères, et ainsi il devint possible de grouper aussi les trouvailles où les objets d'importation n'étaient pas représentés. La vieille objection qu'une monnaie a pu circuler longtemps avant d'être déposée sous terre ou, encore, que nul ne peut

savoir combien de temps un ustensile en bronze a mis pour parvenir du midi au nord et par combien de mains il a passé, — ces objections ont perdu de la force à mesure que les matériaux sont devenus suffisamment abondants et que les combinaisons de trouvailles se sont montrées dans l'ensemble tout à fait constantes. On peut établir que des groupes spéciaux d'objets étrangers constituent des éléments immuables de tout un groupe déterminé, composé par ailleurs de formes indigènes et caractérisant ainsi une certaine période de l'évolution du style d'un pays, ainsi que de l'histoire de sa civilisation. La raison en est tout naturellement que les objets étrangers ne sont pas entrés en Scandinavie par hasard ni séparément. Une importation spéciale, par exemple de monnaies romaines en or ou de verreries de l'Europe occidentale, et qui a pris l'importance d'un élément archéologique appréciable, a toujours été le résultat de données historiques précises et appartient donc aussi à un âge bien déterminé. A côté d'objets d'importation qui fournissent une date, la chronologie a trouvé une aide de plus en plus importante dans les recherches sur l'évolution et sur la connexion des types, ainsi que dans l'étude des diverses phases du style ornemental.

Un tableau synoptique des trouvailles de monnaies romaines faites dans le nord montrerait très clairement comment l'exportation des monnaies dépendait des vicissitudes du temps. Nous avons remarqué que les plus anciennes trouvailles faites en Germanie des plus anciens deniers romains, ceux de la République et ceux du début de l'époque impériale, se répartissent essentiellement vers l'ouest dans les régions de l'Elbe

Fibule en argent doré; Ve siècle.

jusqu'à la Hollande, avec un groupe isolé plus faible dans la région de Posen; ces deniers plus anciens ne pénètrent pas, on peut le dire, dans le nord. Les autres, plus récents, datant de la fin du deuxième jusqu'au commencement du troisième siècle, se répandent surtout vers l'est et ont été trouvés en grandes quantités dans les îles baltiques[1].

Dans la seconde moitié du IVe siècle nous assistons à une nouvelle importation de monnaies, cette fois de monnaies romaines en or, *aurei* et *solidi*; une grande partie de ces solidi, appelés médaillons d'or, sont doubles et ont été imité d'une façon barbare. On a démontré depuis longtemps que toutes ces monnaies se réunissent en un groupe chronologique nettement délimité; elles ont été frappées en totalité sous Constantin le grand et ses successeurs immédiats. On peut donc en toute sûreté en fixer l'importation aux environs de 350 à 375. M. Brögger a prouvé que ces monnaies ont été pour une bonne part frappées en Gaule, notamment à Trèves, ce qui lui a permis de les mettre en rapport avec les faits historiques qui se passaient à la frontière romaine. Durant l'éternelle guerre défensive contre les Germains on eut là une courte période de paix depuis 369, à peu près jusqu'à la mort de l'empereur Valentinien en 375. Ces monnaies en or sont donc venues dans le nord aux environs de 370; elles ne se trouvent dans la Scandinavie qu'en Fionie et en Norvège. La conclusion de M. Brögger est que, tout bien considéré, cet or n'est pas parvenu en Scandinavie par l'entremise des trafiquants:

[1] Almgren, sur des trouvailles scandinaves de deniers dans *Oldtiden*, VII, p. 209 ss. Brögger, *Ertog og Öre*, p. 17.

il a été rapporté personnellement par des Norvégiens qui s'étaient associés aux Francs de la frontière rhénane sous le règne de Valentinien.

Plus tard, probablement cette fois aussi dans une occasion spéciale, un nouveau flot d'or envahit la Scandinavie au Ve siècle, ou plutôt depuis le milieu de ce siècle. Ce sont des solidi frappés sous des empereurs byzantins, depuis le commencement du Ve jusqu'au commencement du VIe siècle (Brögger, *Ertog og Öre*, p. 58). Ce courant monétaire plus récent se différencie de l'autre non seulement par l'époque, mais encore par les pays qu'il atteint. La masse principale des monnaies récentes se concentre sur les grandes îles baltiques et sur la Suède, où les monnaies anciennes ne se trouvent point. Aussi l'archéologue suédois M. Arne a-t-il émis l'opinion que les solidi d'Öland et de Gotland ne sont pas des survivances de relations commerciales d'une certaine durée, mais qu'ils sont parvenus dans ces îles par suite de quelques circonstances spéciales et qu'ils y ont été apportés par des Germains immigrant du sud[1]. Dans ce cas également, l'importation des monnaies a été à coup sûr occasionnée par des conditions historiques particulières et se rattache en effet à une courte période qui va du milieu du Ve jusqu'au commencement du VIe siècle. En Norvège on n'a trouvé que peu de solidi d'or récents; notre pays a pourtant reçu une assez bonne part de tout l'or qui pénétrait ainsi dans le nord et y fut transformé en bagues, en bracelets et en colliers. Les trouvailles norvégiennes ont livré en tout environ neuf kilogrammes d'or[2].

[1] T. J. Arne, *Fornvännen*, 1919, p. 107.

[2] J. Böe, sur les trouvailles norvégiennes d'or dans *Bergens Mus. Aarb.*, 1920—1921; série histor. et des antiquaires, n° 2.

On voit que les monnaies nous en apprennent long sur la répercussion qu'ont eue en Scandinavie les événements historiques qui se sont passés près des frontières romaines pendant les grandes invasions; en même temps elles fournissent une base très sûre pour les déterminations chronologiques relatives aux périodes correspondantes de l'âge du fer scandinave. Bien entendu, les limites des diverses périodes de civilisation ne peuvent être fixées avec la même rigueur que des dates historiques, mais grâce aux médaillons d'or la limite qui sépare la période romaine de celle des grandes invasions peut être tracée avec toute la netteté désirable et fixée à la fin du IVe siècle. Il y a en effet tout lieu de faire partir du début du Ve siècle une nouvelle période de civilisation. Dès cette époque l'influence de la civilisation romaine n'est plus un facteur prépondérant de l'évolution scandinave; tout en tenant compte de nombreuses réminiscences toujours perceptibles de la civilisation classique, on ne saurait nier que ces siècles, le V et le VIe, ne soient caractérisés avant tout par un développement nordico-germanique autonome, en contact constant avec les royaumes germaniques plus récents de l'Europe occidentale et centrale. Mais les influences émanant de ces peuples germaniques n'ont pas la puissance du grand courant de civilisation classique qui caractérise les premiers siècles de notre ère; il n'y avait plus, dans le niveau de civilisation, l'énorme différence qui avait existé entre le nord et le monde classique à l'ancienne époque romaine. Vis-à-vis des Germains les Scandinaves étaient davantage sur un pied d'égalité, et jusqu'à un certain point on peut même parler d'action réciproque.

Le caractère de cette évolution nouvelle en Scandinavie est bien illustré par un exemple pris dans une catégorie spéciale et intéressante en elle-même, celle des bractéates nordiques en or. Les bractéates constituent un groupe nordique particulier de pendentifs en forme de monnaies; elles sont faites d'une mince plaque d'or, frappées d'un côté seulement et munies de monture et d'agrafes pour être portées. Les plus anciennes des bractéates sont des imitations évidentes des médaillons romains en or mentionnés plus haut, mais d'une technique simplifiée; la frappe est parfaitement reconnaissable: c'est l'effigie d'empereur des monnaies de l'époque de Constantin, ou bien ce sont un cavalier ou plusieurs figures entières debout, dus sans doute à une interprétation arbitraire du revers des monnaies. Souvent aussi nous y surprenons des réminiscences altérées de légendes monétaires, des lettres latines mal comprises et mêlées de signes runiques détachés. Mais bientôt apparaît une composition nouvelle d'un caractère tout nordique: une grosse tête d'homme posée directement sur un quadrupède, soit cheval soit bête à cornes, probablement un bouc; le groupe est accompagné d'attributs constants, oiseau, croix gammée, triscèle, ou encore d'inscriptions runiques plus ou moins longues, ayant certainement en partie un sens magique. Nous n'avons plus ici affaire à de simples altérations d'images des monnaies romaines; les monnaies ont fourni le prototype, mais la figuration des bractéates n'en exprime pas moins des idées nordiques et la mentalité nordique. La technique et le dessin de la frappe se sont affranchis de la gaucherie inhérente à l'imitation des images romaines; ils ont acquis un style sûr et ferme,

barbare si l'on veut, mais expressif et possédant par là même sa beauté propre. Les bractéates ne sont pas seulement des parures, mais aussi des amulettes, et comme telles encore elles peuvent très bien être un héritage des médaillons d'empereurs romains : on conçoit sans peine que l'effigie impériale ait possédé des qualités magiques protectrices. Mais sur les bractéates le sens foncier de l'image est également tout à fait transformé et repose désormais sur des conceptions et des croyances nordiques. Ce n'est qu'à partir des bractéates en or les plus récentes que la signification magique semble disparaître ; à ce moment les représentations figurées font défaut et cèdent la place aux motifs d'animaux d'ordre purement ornemental [1]. L'évolution des bractéates a lieu essentiellement au cours du Ve siècle, et leurs formes les plus récentes sont encore en usage dans la première moitié du siècle suivant.

Les bractéates forment une série nordique bien caractérisée. On en a trouvé par centaines en Scandinavie, mais très peu en Angleterre et seulement quelques-unes dispersées dans le sud du continent. Elles marquent donc assez nettement le fait que l'évolution nordique suit désormais des voies plus indépendantes. C'est ce qui apparaît non moins clairement dans une sphère voisine, celle des arts décoratifs. En même temps que les bractéates d'or prennent leur forme nordique au cours du Ve siècle, un style nordique nouveau se fait sentir dans la décoration d'autres ouvrages

[1] S. Müller, *Vor Oldtid*, pp. 601 ss. B. Salin dans *Antikv. Tidskr. för Sverige*, XIV, n° 2. Montelius, sur la chronologie de l'âge du fer nordique, dans *Sv. Fornminnesför. Tidskr.*, X, 68 ss. O. Janse, *Le travail de l'or en Suède* (Orléans, 1922).

métalliques et notamment dans celle des grandes fibules d'argent qui étaient les principales parures de l'époque. Nous réservons pour la suite l'étude d'ensemble sur cet art décoratif, nous bornant pour le moment à rappeler que cette période, — le Ve et le VIe siècle, — est aussi la première phase de l'histoire de l'ornementation animale dans le nord, phase qu'avec M. S. Müller nous nommons la phase du style des grandes invasions et qui a son premier grand épanouissement au VIe siècle. D'une égale importance sont les nouveaux types indigènes de parures, qui constituent une série de formes variées, toutes appartenant à l'époque romaine récente, et dues aux transformations typologiques de la fibule à pied replié *(mit umgeschlagenem Fuss)*[1]. Les grandes fibules d'argent à plaque carrée étaient d'abord fabriquées en minces plaques avec décoration gravée, travail plus solide remplaçant l'ancienne technique à minces lamelles d'argent repoussé sur armature de bronze; plus tard elles étaient fondues encore plus solidement et décorées d'ornements en relief ainsi que d'une épaisse dorure brillante, avec incrustation de plaques d'or et de filigranes et avec des grenats montés en relief. Les plus grandes et les plus magnifiques sont des parures toutes gigantesques, d'un goût barbare, mais témoignant éloquemment du perfectionnement des métiers norvégiens au VIe siècle. Les filigranes en or sont toujours en vogue; on en a trouvé d'admirables, comme les médaillons à pierres montées et avant tout quelques montures pour fourreaux d'épée avec magnifique ornementation animale d'une exécution technique

[1] Cette forme a été étudiée à fond par M. Salin *(Die altgerman. Thierornamentik)*.

excellente. Le style des ornements nous donne la certitude d'être en présence de pièces nordiques; des experts ont assuré qu'on ne saurait imaginer un travail en filigranes plus fin et plus délicat.

Outre les pièces rares en métal précieux, on rencontre des parures plus simples et fondues en bronze. La plus importante série en est formée par les fibules dites cruciformes, parures de belle apparence, de forme simple et solide en bronze uni, mais avec application très discrète d'ornements gravés et, plus rarement, avec incrustation d'argent. Les fibules cruciformes datent de la période qui va de la fin du IVe à la première moitié du VIe siècle. Elles sont surtout fréquentes en Norvège et représentées de façon égale en Scandinavie et en Angleterre. Outre les grandes fibules, soit une seule en relief soit une cruciforme, les femmes de cette époque portaient généralement plusieurs paires de toutes petites fibules en bronze qui ont aussi leurs types propres, mais qui étaient des accessoires pratiques de vêtement plutôt que des parures proprement dites. Parmi les autres menus objets en métal caractéristiques de l'époque, nous nommerons les fibules-agrafes qu'on fixait sur les manches de vêtement au moyen de boutons d'argent doré avec ornements; de plus les fibules de ceinture, les parures en forme de bouclier, etc.

La céramique est aussi une partie intéressante de l'industrie de cette époque. Elle consiste toujours en vases d'argile très primitifs, d'une pâte peu résistante et faiblement cuite; l'émail naturellement est inconnu, et les vases peints n'apparaissent nulle part; tout au plus la surface est-elle teinte en brun ou en

noir et polie. Mais les formes sont agréables; ce sont tantôt de nouvelles variations d'anciens types datant de l'époque romaine, tantôt des types absolument nouveaux. En Norvège, une nouvelle série apparaît à la fin du IVe siècle: elle se compose d'ustensiles d'argile en forme de petites situles et certainement formés sur le modèle de petits seaux ou baquets en bois. Ce type est exclusivement norvégien et a été fabriqué avec prédilection au cours de deux ou trois siècles; on fit plusieurs petites inventions techniques: on ajouta de l'asbeste ou du mica à la masse argileuse, de manière à rendre les objets légers et minces, et des formes particulières de décor comme les entrelacs ou les figures estampillées se développèrent. Nous nous rendons bien compte que cette céramique résulte non pas d'une industrie domestique, mais d'un travail ayant tout à fait l'aspect d'un métier organisé.

Les exemples de l'industrie nationale qui viennent d'être cités montrent assez qu'au point de vue de l'histoire de la civilisation une période nouvelle commence avec le Ve siècle, et nous aurons la même impression en nous tournant vers les marchandises d'industrie étrangère importées. Ce ne sont plus les vases à boire en verre romains aux ovales polis, mais des verres de fabrique demi-barbare originaires de l'Europe occidentale, probablement surtout des pays rhénans: de hautes coupes en verre clair verdâtre rubanné. Des verreries absolument semblables se trouvent dans l'Europe centrale, en France, en Angleterre, et un assez grand nombre en ont été découvertes en Norvège. Notons un détail remarquable: les verres trouvés en Norvège sont plus épais et plus solides que ceux rencontrés

dans les pays méridionaux; on croirait presque à une marchandise particulièrement massive et fabriquée directement en vue d'une exportation lointaine. Outre les verreries, il y avait surtout une espèce particulière de chaudrons en bronze dont l'importation se faisait en grandes quantités: une forme dont le fond et les côtés sont séparés par une arête saillante, puis des plats bas en bronze à bords dentelés, ouvrages exécutés toujours à la perfection. Ces chaudrons ont l'air d'être originaires du nord de la France et, comme les verreries, ils ont probablement été colportés jusque chez nous par le commerce qui avait pour point de départ l'embouchure du Rhin; ils ont pu, d'ailleurs, cheminer en partie à travers l'Angleterre.

On peut prouver, à l'aide de l'archéologie, que l'Angleterre a eu des communications directes avec le nord, le Jutland et l'ouest de la Norvège pendant la période qui nous occupe. Nous avons dit brièvement que les bractéates d'or du nord furent adoptées par l'Angleterre. D'un autre côté il semble que des variations tardives de bractéates d'or norvégiennes soient influencées par les *sceattas* des Anglo-Saxons. En outre, nous constatons que les grandes fibules d'argent en relief n'existent en Angleterre que sous des formes tardives, tandis que tous les éléments plus anciens de l'évolution de cette forme de fibules sont originaires de la Scandinavie; de même, on peut présumer que l'ornementation animale en Angleterre s'épanouit sous des impulsions scandinaves ou, du moins, qu'il y a eu à ce point de vue une action réciproque entre l'Angleterre et la Scandinavie. Par les fibules cruciformes, l'Angleterre communique d'abord avec le Jutland et

plus tard avec l'ouest de la Norvège. Des fibules cruciformes de provenance anglo-saxonne et dues à l'importation ont été trouvées isolément en Norvège. Partout ici, il s'agit de formes communes à la Scandinavie et à l'Angleterre anglo-saxonne, mais elles ne jouent qu'un rôle secondaire sur le continent, dans les domaines français et allemand, et fournissent ainsi la preuve de communications directes existant entre les peuples apparentés de l'un et l'autre côté de la mer du Nord pendant des siècles avant l'époque des vikings.

Une nouvelle contribution à l'étude de nos communications avec l'Europe occidentale aux Ve et VIe siècles a été apportée tout récemment par ailleurs, grâce à l'examen des inscriptions runiques. M. von Friesen, professeur d'Upsal, a démontré [1] que les noms de personnes dans les inscriptions de cette époque ne sont pour une bonne part pas scandinaves, mais appartiennent à l'ouest de la Germanie, aux domaines franc et frison. Il fait valoir à ce sujet le commerce de peaux et de fourrures que faisait la Scandinavie; nous le connaissons par des sources littéraires contemporaines. Les inscriptions runiques sont d'une très grande partie norvégiennes et originaires notamment de la côte ouest de la Norvège. Nous pouvons nous former ainsi une image vivante des communications qui existaient avec la côte frisonne et la France: des marchands étrangers ont dans une grande mesure visité notre pays et s'y sont souvent fixés. Mais, chose singulière, l'écriture runique même qui nous sert de source est propre à la Scandinavie bien plus qu'aux Germains de l'ouest, et parmi les

[1] Otto von Friesen, *Röstenen*.

pays germaniques c'est certainement la Norvège qui possède le plus grand nombre d'inscriptions à runes anciennes.

L'écriture runique est, elle aussi, comme nous l'avons dit, un emprunt fait à la culture classique; c'est à la vérité une écriture particulièrement germanique, mais née par imitation des écritures latine et grecque. Elle pénètre dans le nord avec le puissant courant civilisateur venu du sud-est au troisième siècle, comme le prouvent les inscriptions des objets trouvés à Vimose en Danemark et de certains objets isolés provenant de trouvailles faites en Norvège et en Suède et mentionnées précédemment. Nous rencontrons assez souvent, datant du IVe siècle, des inscriptions sur de menus objets en os; il y en a aussi qui certainement ont été dans une large mesure gravées sur bois; on en a trouvé d'autres sur des parures, et voici qu'apparaît un nouvel usage dans l'emploi des runes, celui de les inscrire sur des pierres commémoratives. La pierre runique d'Einang en Valdres est toujours debout sur le tertre funéraire où elle fut d'abord élevée; elle est suivie d'une longue succession de monuments similaires datant des Ve et VIe siècles. Nous n'avons pas à nous occuper du côté épigraphique et philologique des inscriptions; elles ne nous intéressent ici qu'en tant que phénomène de civilisation.

Presque toujours, ce que disent les runes nous paraît singulièrement insignifiant; en règle générale, elles nous offrent à peine plus d'un nom ou deux: avant tout l'auteur est nommé, souvent aussi celui en l'honneur de qui le monument a été érigé. Mais la pauvreté du contenu est de l'essence même des runes,

qui étaient destinées non pas à transmettre des renseignements à la postérité, mais à protéger par un moyen magique un tombeau ou un monument. Il n'est pas rare de trouver des inscriptions cachées à l'intérieur d'un tumulus et que ne devait jamais lire un être humain. Comme les runes sur bractéates, sur d'autres parures et sur objets en os pour le travail manuel des femmes, les runes sur pierres étaient consacrées de façon magique par l'écriture même. Ce fait extrêmement intéressant jette une vive lumière sur la psychologie germanique primitive: c'est l'énigmatique, tenant de la sorcellerie et propre à l'art d'écrire, qui a d'abord inspiré les inventeurs des runes, et cette atmosphère mystique, magique, a plané toujours sur elles, tant qu'on s'en est servi dans l'écriture, fort avant dans l'âge chrétien [1].

Les runes sont introduites dans le nord à une date remarquablement haute et y demeurent après leur disparition chez les peuples germaniques méridionaux. Elles entrent en Angleterre lors de l'invasion des Anglo-Saxons et y sont transformées d'une façon spéciale et conforme à la phonologie anglo-saxonne. Chez les Germains du continent, par contre, elles ne sont connues qu'assez tard, au VIe siècle et par des communications nordiques. M. Salin a relevé le fait que les inscriptions runiques allemandes et françaises sont le plus souvent gravées sur des parures dont la forme a été empruntée dans le midi à des types scandinaves, notamment aux grandes fibules en relief

[1] Sur l'écriture runique en général, voy. S. Bugge, *Norges indskrifter* (introduction). O. von Friesen. *Runeskriftens härkomst* (Upsal, 1904). B. Salin, *Die altgerm. Thierornamentik.*

à plaque carrée. Voilà un nouveau trait qui met en lumière l'action réciproque entre les civilisations du nord et de l'Europe occidentale à l'époque mérovingienne ancienne; de même, les inscriptions nous font entrevoir les communications directes et personnelles nouées d'un pays à l'autre.

Le rite funéraire de l'époque des grandes invasions continue la tradition de l'âge du fer romain. L'incinération est encore employée dans tout le pays, et les familles nouvelles sont ensevelies dans les nécropoles traditionnelles, selon l'ancien usage, avec un mobilier simple, ce caractère principal de tout le rite funéraire de notre âge du fer, qui suit une tradition durable et nationale. C'est le rite du peuple, se conservant pendant des siècles, tandis que les éléments étrangers qui s'y étaient infiltrés, s'effacent peu à peu. Les riches tombeaux à incinération contenant des armes, qui avaient prévalu si longtemps, disparaissent à leur tour, ou peu s'en faut, dès la fin du IVe siècle, et à cette époque commence un certain nivellement des vieilles inégalités dans la disposition des sépultures à incinération; la forme de l'est de la Norvège et, en général, de la Scandinavie, celle qui consiste à recueillir et à enterrer tous les restes du bûcher funéraire, commence, sporadiquement dès le IVe siècle, ensuite d'une manière de plus en plus nette à rayonner sur la côte ouest, où auparavant les os brûlés avaient toujours été inhumés purs et blancs sans mélange avec les autres restes du bûcher; cette dernière forme occidentale, qu'on peut appeler celle des „sépultures à incinération pures“, domine également dans le pays de Trondhjem depuis l'âge du fer romain jusque fort avant dans l'époque

des grandes invasions[1]. Le contraste que se font entre elles ces deux formes de sépultures était ancien et profond, comme nous l'avons fait observer en étudiant l'âge du fer préromain, et le nivellement qui s'opère à l'époque des grandes invasions indique certainement un rapprochement entre les différents districts du pays qui jusque-là avaient été nettement séparés les uns des autres.

Sur le large fond d'un rite funéraire homogène et uniforme se dessine simultanément un groupe spécial de sépultures à inhumation, qui s'épanouit avec une abondance remarquable au cours des Ve et VIe siècles. Pour la disposition et le mobilier elles tiennent de très près à celles, fort riches, qui datent de l'époque romaine récente et que nous avons mentionnées précédemment. Ce sont les mêmes grands cercueils en pierre ou en bois, le même riche mobilier d'armes, de parures et d'ustensiles de table. Le mort est enterré tout habillé, reposant sur des peaux et enveloppé dans des tapis; le cercueil est rempli de feuillage et de fougères, les dalles sont posées et le tombeau est recouvert d'un tumulus souvent de dimensions considérables. C'est à ces tombeaux que nous sommes redevables d'un choix si riche des objets de cette époque: bagues d'or, parures et armes avec coupes en verre, ustensiles en bronze et céramique indigène, un ensemble qui a enrichi les musées norvégiens et rendu leurs collections du Ve et du VIe siècle les plus nombreuses et les plus abondantes de la Scandinavie.

La diffusion de ces sépultures est limitée d'une façon toute particulière. On se rappellera que les „tom-

[1] Th. Petersen, *Meldalsfundene*, p. 29.

bes romaines“ récentes en Norvège sont dispersées en diverses localités du pays et qu'elles sont en nombre assez restreint, tandis que les riches sépultures analogues du Ve siècle se concentrent sur le littoral, le long de la côte depuis le Vestfold jusqu'au sud et sur la côte ouest, jusqu'à Möre et à la région de Trondhjem. Les trouvailles se rattachant à la période plus ancienne ont été surtout très nombreuses en Vestfold, mais à partir du VIe siècle la limite se déplace vers l'ouest, de manière à faire tomber le centre de gravité sur les régions du sud et de l'ouest; la même forme de sépulture se répand également assez loin au nord sur la côte jusqu'à Dverberg (Steigen), — prolongement extrême du domaine occidental. Nous avons donc ici un groupe particulier de sépultures qui se distingue par son caractère local et qui, à mon avis, nous fait entrevoir certaines conditions historiques en Norvège pendant l'époque des grandes invasions.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la limite du groupe de trouvailles se déplace constamment en Norvège vers l'ouest, parallèlement au déplacement correspondant des communications avec l'étranger. L'influence classique, venue du sud-est, décline depuis les environs de 400; au Ve siècle il y a encore dans le sud de la Scandinavie des impulsions venues manifestement de l'Allemagne, notamment du Hanovre, tandis qu'au VIe siècle nous ne sommes guère en communication directe qu'avec les royaumes germaniques de l'Europe occidentale, — Angleterre et France. En même temps on constate qu'avec le IVe siècle disparaissent en Danemark et en Suède les riches „tombes romaines“ récentes, et que plus tard un déplacement

analogue se continue en Norvège; les sépultures les plus récentes dépassent à peine Mandal vers l'est. Dans le domaine nordique les sépultures nous montrent qu'il s'est opéré un mouvement vers l'ouest absolument parallèle aux mouvements synchroniques de peuples sur un théâtre historique plus vaste: les Germains marchent vers le nord en quittant les pays avoisinant la mer Noire, puis disparaissent de l'Allemagne orientale; enfin, les Anglo-Saxons occupent l'Angleterre. Le groupe entier de nos trouvailles de sépultures riches datant de l'époque des grandes invasions nous montre donc clairement que des événements analogues ont eu leur retentissement en Norvège du troisième au cinquième siècle. Nous avons déjà dit qu'on a voulu considérer les riches sépultures à inhumation datant de l'époque romaine récente comme un témoignage d'une pénétration de peuples germaniques immigrant du sud-est en Norvège et partiellement en Suède; en effet, les riches sépultures à inhumation des siècles suivants sembleraient indiquer une invasion plus forte d'éléments analogues.

Voici quelques points de repère autres que ceux d'ordre purement archéologique. Le nom que portent encore aujourd'hui les préfectures de Rogaland et de Hordaland sur la côte occidentale de la Norvège se retrouve parmi les noms de tribus germaniques suffisamment connus dans l'histoire de l'époque des grandes invasions et ayant, plus loin au sud, laissé des traces dans d'autres noms de lieux, comme Rügen, Hardsyssel et Harz. Selon l'opinion communément reçue, ces tribus ont dû immigrer en Norvège au cours de la période si agitée des grandes invasions. Il serait donc

Ornement en or; époque des vikings.

parfaitement naturel de concevoir cette immigration comme parallèle à celle des Anglo-Saxons en Angleterre et de rattacher ainsi les données archéologiques aussi bien que les noms de tribus à des événements historiques connus. On est arrivé, dans un autre ordre de recherches, à des conclusions tout à fait analogues en étudiant les réminiscences du culte païen conservées par des noms de lieux norvégiens[1]. Ici encore le littoral révèle un état plus mouvementé, plus tourmenté, avec empiètement du culte étranger, et, comme l'a relevé M. M. Olsen, ce caractère religieux est tout à fait propre au domaine des riches sépultures à inhumation datant de l'époque des grandes invasions.

Nos sources s'accordent et nous permettent de tracer les contours d'un royaume créé à l'époque des invasions sur les côtes de la Norvège, parallèle à ceux des Anglo-Saxons en Angleterre, des Francs en Gaule, des Goths et des Longobards en Italie. M. M. Olsen a en outre appelé notre attention sur un témoignage historique direct de l'existence de ce royaume aux environs de 500. C'est une note de Jordanès, laquelle jette une lumière insoupçonnée sur la situation politique de la Norvège au commencement du VIe siècle. On y voit mentionnés à part, „les peuples de Grenland, egdes, öyrygs, adalrygs, hordes et raumes"; suit ceci: „sur ceux-là régnait naguère Rodulf qui, dédaignant son propre royaume, s'empressa de recourir à l'appui du roi des Goths, Théodoric, et trouva auprès de lui le secours qu'il cherchait". Les noms des peuples énumérés correctement par Jordanès dans leur succession géographique correspondent exactement au terri-

[1] Magnus Olsen, *Hedenske kultminder*, p. 284.

toire qui, comme d'autres considérations nous ont déjà amenés à le supposer, doit être appelé un „royaume du temps des grandes invasions“ en Norvège. Ce royaume a été fondé, selon toute probabilité, lors d'une immigration de tribus étrangères à la fin du IVe siecle; il a dû avoir une longue période florissante aux Ve et VIe siècles et, en ce qui concerne la civilisation, se rapprocher de très près des Anglo-Saxons, surtout de ceux de l'Angleterre centrale, vu l'accord remarquable qui apparaît dans les costumes, les parures, les armes, ainsi que dans les métiers et l'art. Notamment pour ce qui est du costume, les ressemblances surprenantes amenées par la communauté dans les formes et l'emploi de parures, de fibules-agrafes sur les manches, etc., s'expliquent le plus naturellement par la proche parenté des deux peuples, mais en même temps l'existence, maintenue pendant plusieurs siècles, de communications directes entre l'Angleterre et la côte ouest de la Norvège peut être suffisamment prouvée et, comme nous l'avons déjà dit, les pierres runiques entre autres choses témoignent du contact avec les peuples germaniques de l'ouest par le commerce sur le Rhin. C'est ce royaume de la Norvège occidentale, occupant la ligne côtière du pays, qui a d'abord eu nom de Norvège ou Norvegr (la voie nord)[1].

Mais les sources ne donnent que peu d'informations sur la manière dont il faut se représenter l'organisation de ce royaume. La force de sa consolidation n'est pas suffisamment prouvée par le fait qu'il y avait à un moment donné un roi commun qui, d'ailleurs, fut obligé d'avoir recours à Théodoric. Un centre reli-

[1] Magnus Olsen, *Hedenske kultminder*, p. 285.

gieux, du moins pour le Hordaland, a été le Njardarlog (aujourd'hui Tysnes). Au reste, les plus anciens renseignements historiques fournis par nos sagas et reflétant peut-être l'état des âges reculés font penser plutôt à une confédération de tribus et de chefs. Toujours est-il que les sépultures témoignent de conditions aristocratiques fortement prononcées. Comme l'île de Seeland à l'époque romaine ou l'Uppland aux VIIe et VIIIe siècles, le sud et l'ouest de la Norvège possèdent aux Ve et VIe siècles un nombre immense de sépultures avec mobilier riche, coûteux et avec monuments considérables. Chose non moins caractéristique, ces sépultures se trouvent être rattachées, isolément ou par petits groupes, à certaines fermes. Les districts côtiers norvégiens ont donc eu à cette époque une classe très nombreuse de familles placées au-dessus de la foule par leur opulence et possédant un sens familial profond. A la vérité on trouve des mobiliers de toutes sortes depuis les plus simples jusqu'à ceux des tombes exceptionnellement brillantes de quelques chefs, mais la différence n'est pas assez décisive pour rompre le caractère des prétentions communes à toute la classe.

Nous venons d'interpréter le type des riches sépultures à inhumation des Ve et VIe siècles somme un élément étranger introduit en Norvège à l'époque des grandes invasions. Voici comment les choses ont dû se passer: les tribus étrangères se sont emparées du littoral depuis le Vestfold jusqu'à la côte de Möre, ont même atteint certains points situés plus au nord, et ont formé une classe dominante vis-à-vis de la population ancienne. Les vieilles traditions du rite funéraire

se continuent sans interruption à côté de l'usage étranger, ce qui montre avec une suffisante clarté que les indigènes restaient où ils étaient; l'aristocratie nouvelle, d'ailleurs, n'a pas forcément été en nombre prépondérant par rapport à la totalité du peuple. Il est donc particulièrement intéressant de rechercher des traces d'influence réciproque entre les deux peuples. Il est fort probable qu'une partie des anciens habitants ont adopté le nouveau mode de sépulture, mais c'est un fait impossible à démontrer scientifiquement. Par contre, les riches sépultures à inhumation sont manifestement influencées à certains égards par l'ancien usage norvégien. En Norvège, la vieille tradition voulait que le mort fût posé la tête orientée vers le nord ou le nord-est, tandis que selon le rite des pays du midi elle était orientée vers le sud, comme c'est le cas en Norvège aussi pour les „tombes romaines" anciennes et récentes, mais alors exceptionnellement. Dans la grande majorité de nos sépultures, la tête du mort est dirigée vers le nord, le nord-est ou l'est; le vieil usage norvégien prévaut donc en un point assez important de l'ensevelissement.

Autre trait proprement norvégien: on continue à construire des tertres funéraires assez imposants au-dessus des tombeaux. Plus loin au sud, les tombes germaniques sont placées en pleine terre, mais en Norvège on ne saurait imaginer un ensevelissement important sans l'érection, sur le tombeau, d'un puissant tumulus. Chez nous, l'habitude de construire des tumulus n'était jamais tombée en désuétude comme en Danemark et en Allemagne; dès l'époque romaine impériale et après elle, il est visible qu'en Norvège

on a voulu construire des tumulus vastes et imposants. Ajoutons, comme un trait particulièrement norvégien, les grands coffres en pierres, qui se retrouvent rarement de même dans d'autres pays, mais pour les cercueils en bois la Norvège présente des spécimens conformes aux sépultures de l'ouest de la Germanie[1]. Sur des points importants la physionomie propre reste donc visiblement norvégienne, bien que l'ensemble des trouvailles de ce groupe doive être considéré comme d'origine étrangère.

Le rite funéraire nous apprend que les étrangers n'ont pas constitué une caste isolée au milieu d'une population réduite en sujétion; c'est ce qui est confirmé par un autre trait du rite de ce temps dans l'ouest de la Norvège. On y constate plusieurs cas de sépultures collectives: deux ou trois individus sont ensevelis dans un même cercueil, ou bien plusieurs tombes d'une même date et jointes de près les unes aux autres sont recouvertes d'un commun tumulus. C'est là une forme du tombeau familial qui distingue le rite occidental des Ve et VIe siècles; elle est d'ailleurs spéciale à la Norvège et révèle certainement un développement particulier de l'esprit de famille et de race[2]. Il est extrêmement intéressant de trouver côte à côte, dans ces

[1] E. de Lange, *Gravfeltet paa Lunde i Vanse* (dans *Oldtiden*, I; 1910).

[2] E. de Lange, sur un tombeau familial de l'époque des grandes invasions trouvé en Hardanger (dans *Bergens Museums Aarb.*; 1917—1918).

H. Shetelig, sur des trouvailles nouvelles relatives à l'âge du fer (*ibid.*; 1916—1917).

Cf. Neergaard, sur des tertres abritant de nombreux tombeaux (dans *Aarb. f. nord. Oldkyndighed*; 1910).

groupes de tombes, des sépultures à inhumation représentant un usage introduit par des étrangers, et des sépultures à incinération disposées à tous égards selon les traditions anciennes du pays. On ne saurait guère attribuer à un simple hasard le choix de sépulture, par exemple dans le cas d'ensevelissement d'un mari et de sa femme dans un même tombeau mais d'après un rite tout différent: on ne peut y voir que le résultat d'une alliance entre deux familles ayant des traditions toutes différentes. Nous avons, datant surtout du VIe siècle, toute une suite d'exemples de pareils tombeaux familiaux où les diverses formes de sépultures se croisent dans toutes sortes de combinaisons. Il dut s'ensuivre un assez prompt nivellement, une assimilation aux éléments nationaux des éléments étrangers, et finalement, l'unification de toutes les inégalités.

Nous avons parlé longuement des riches trouvailles relatives aux Ve et VIe siècles, et elles le méritent bien. Elles sont intéressantes par elles mêmes, vu qu'elles représentent une grande période de notre histoire antérieure aux documents écrits et qu'elles nous fournissent tant d'enseignements utiles. Bien entendu, on se tromperait fort en supposant que ces formes aristocratiques reflètent tous les aspects de la civilisation norvégienne à l'époque des grandes invasions; il serait aussi faux de conclure de cette manière que si on s'avisait de baser l'étude de la civilisation française sur le seul ameublement de luxe au Louvre. Or, nous disposons d'autres sources; nous possédons des types de maisons du temps avec le simple inventaire du ménage de tous les jours, ustensiles en argile grossiers et épais pour la cuisson, pierres à briser

le blé, enfin d'autres objets simples. La maison d'habitation se compose d'une pièce unique, allongée et de grandes dimensions, à plancher en argile et avec deux séries de colonnes en bois supportant le toit. C'est évidemment ce type de maison qui est appelé „salle“ dans les Eddas et qu'on a retrouvé chez nous lors des fouilles pratiquées en Jæren et en Lista; des habitations toutes semblables, datant de l'époque romaine, ont été exhumées très nombreuses à Gotland. La forme de construction a été celle qui est appliquée aux fermes de l'époque des grandes invasions, mais il est rare que ces types de maison peu imposants soient conservés assez intacts pour être identifiés aujourd'hui.

Un trait fort surprenant de la vie du temps, c'est que les cavernes situées le long de la côte révèlent continuellement des traces d'habitation pendant toutes les phases de l'âge du fer depuis la période romaine jusqu'à l'époque des vikings. Les trouvailles, naturellement, sont pauvres: de petits outils en fer, des rognons de silex, des tessons de cruches, une fois une arme en fer, souvent des pointes de flèche en os et, toujours, des débris de repas qui donnent l'impression d'une manière de vivre toute primitive, les coquilles et les moules constituant encore une part assez essentielle de la nourriture. On a beaucoup discuté la question de l'existence de ces primitifs „troglodytes“ en un temps où, en général, les Norvégiens étaient devenus des paysans agriculteurs. On a songé à des séjours possibles, dans ces cavernes, de naufragés ou de proscrits; on y a même voulu trouver des témoignages d'un reste de la population autochtone non

encore assimilée aux agriculteurs arrivés plus tard, et continuant à mener sa vie de l'âge de la pierre dans ces cavernes du littoral. Plus probable est l'opinion formulée par O. Rygh, selon laquelle l'assise des détritus dans les cavernes peut provenir de courts séjours d'individus de passage, comme on en rencontre actuellement à nos stations de pêche où le concours de peuple est grand à certaines époques de l'année. Une trouvaille faite à Hildershavn près Bergen a fourni la preuve que les habitants des cavernes étaient en rapport avec le port; là, les navires faisaient fréquemment relâche pour la nuit, et l'équipage s'installait et préparait ses repas sous une roche surplombant le port. Les trouvailles de cavernes se prêtent tout naturellement à un tableau d'ensemble de la vie du temps et nous aident à imaginer un peuple errant en quête de pêche et de chasse, et voyageant le long de la côte. Les antiquités trouvées dans ces cavernes ne diffèrent pas non plus de celles des sépultures; à titre d'exemple, nous rappelons que des pointes de flèche en os trouvées dans les cavernes, et celles trouvées dans les sépultures de l'intérieur ont exactement les mêmes formes.

Un autre groupe de survivances antiques, qui ne saurait être passé sous silence, est formé par les forteresses qu'en Norvège on appelle généralement des châteaux de cantons. Ce sont des fortifications primitives, construites sans art sur des hauteurs escarpées et isolées, déjà faciles à défendre par leur nature même. On choisissait une crête de montagne aux côtes rapides, malaisée à gravir, et on complétait ces défenses naturelles par des murailles en pierres sèches; l'entrée

notamment est souvent défendue par un revêtement d'un ou plusieurs ouvrages avancés. La plupart de ces „châteaux“ sont des édifices puissants qui auront exigé un grand effort collectif. Ce sont les plus anciennes constructions publiques de quelque importance que nous ayons dans notre pays. Elles témoignent d'une organisation et d'une discipline considérables en vue de la réalisation de projets militaires; elles nous parlent de temps agités où l'on avait besoin de nombreux forts. Elles sont en grand nombre surtout dans le sud et l'ouest du pays; on en trouve aussi ailleurs, ainsi en Östfold, dans le centre (les „Oplands“) et en Telemark. Leur date n'est pas facile à fixer, les fouilles ayant été assez rares; on en a examiné une en Lista: elle remonte à l'époque des grandes invasions. En Götaland on en a étudié plusieurs absolument analogues, et les antiquités qu'on y a trouvées appartiennent dans l'ensemble essentiellement aux IVe et Ve siècles. Pour la Norvège, les forteresses semblent bien être antérieures à l'époque des vikings, car elles ne sont jamais mentionnées dans les récits historiques qui pourtant relatent souvent des événements où les „châteaux“ auraient joué un grand rôle s'ils avaient été encore en usage. Cependant, ils n'avaient pas disparu; ils existaient alors comme ils existent aujourd'hui; chose étonnante, ces vieilles fortifications paraissent être tombées complètement dans l'oubli dès une époque historique assez reculée, dont les besoins politiques et militaires étaient de nature toute différente.

Ce nom de „châteaux de cantons“ a fait supposer que les forteresses étaient destinées à servir de refuge à la population des cantons lors d'une attaque enne-

mie. Mais elles ne se prêtent pas d'une manière convaincante à cette interprétation. Elles ne sont nullement toujours commodément situées comme refuges pour les cantons, mais elles occupent toujours de forts points stratégiques: elles dominent l'accès des cantons, les chemins qui passent dans les défilés des montagnes, ainsi que les communications maritimes. Elles ont un caractère bien plus marqué et plus spécialement militaire que ne l'exprime le terme „châteaux de cantons"; on fera bien d'abandonner ce nom et d'y substituer tout simplement celui de „châteaux" *(borger)*, qui est le mot de notre ancienne langue ainsi que du dialecte néo-norvégien.

Les châteaux ont pu avoir un rôle bien plus efficace au cours d'opérations militaires importantes qu'on n'a généralement voulu le croire. Pendant les combats en Angleterre à l'époque des vikings, de vieilles constructions analogues ont souvent joué un rôle considérable; d'anciennes défenses, datant de l'âge du bronze ou des temps celtiques, y furent de nouveau employées contre l'ennemi, et on a pu constater la force surprenante qu'avaient ces forteresses très simples pour paralyser, même avec une garnison faible, l'invasion d'une armée étrangère. Les châteaux norvégiens reflètent, de leur côté, une époque de troubles de notre âge du fer préhistorique, c'est-à-dire selon toute probabilité la période qui va du troisième au cinquième siècle et pour laquelle nous avons, sur tant de points, des preuves de l'action exercée par les remous du courant des grandes invasions sur l'état de notre pays. De plus, nos châteaux révèlent des influences directes émanant de pays étrangers où l'art de la guerre et de la fortification avait déjà

pris un large développement qui dépassait de beaucoup les besoins peu durables des cantons épars de la Norvège. Chez nous, ces châteaux constituent un élément étranger introduit assez artificiellement au moment d'une situation historique donnée: voilà pourquoi ils furent si vite oubliés.

Dans l'histoire tout se répète. Lors d'une situation pareille à celle de l'époque des grandes invasions, pendant les expéditions des vikings dirigées contre les Iles Britanniques, les Norvégiens y trouvèrent des fortifications qui leur faisaient l'effet d'une nouveauté et qui étaient cependant absolument analogues aux vieux châteaux de leur pays; c'était une forme irlandaise des forteresses, et elle fut imitée et employée par les rois de Dublin. A ces impulsions britanniques plus récentes sont dus un „virke" dans les îles Féroé et un château en Islande; ils n'ont aucun rapport avec les châteaux norvégiens préhistoriques.

* * *

Revenons à la ligne principale de notre exposé pour nous occuper du revirement assez visible survenu dans la civilisation norvégienne à la veille de la période suivante, le VIIe siècle. Il faut souligner d'abord un changement manifeste dans le rite funéraire, qui est toujours notre meilleur fil conducteur en fait d'archéologie et qui est maintenant caractérisé par une forte simplification dans la disposition et le mobilier des sépultures. L'usage des grands coffres en pierres tombe en désuétude, et les tombes sont tout simplement placées sous terre, d'abord sans doute dans un cercueil en bois aujourd'hui

disparu. Les tumulus vont en décroissant, deviennent bas et peu apparents, ou bien les tombes sont creusées en pleine terre, et dépourvues de tout monument qui signale leur emplacement. De même, le mobilier s'appauvrit et, notamment, les vases à boire, les tasses et les ustensiles disparaissent complètement. C'est au commencement de ce VIIe siècle que disparaît en Norvège la vieille conception si classique selon laquelle des repas de festin devaient être servis dans les tombeaux en l'honneur du mort. En outre, il s'opère de profondes modifications portant sur les objets personnels, les parures, les armes et, très probablement, le costume : voilà qui marque la rupture avec des traditions locales centenaires.

Les grandes fibules en relief disparaissent aussi, ainsi que les fibules cruciformes et tous les types anciens ; à la place on voit des formes entièrement nouvelles : broches soit rondes ou ovalaires et bombées, soit découpées dans une plaque et en forme de figurines animales, des oiseaux, des serpents et autres figures analogues. Ces formes avaient été rares jusque-là dans le nord, sinon absolument inconnues; par contre, on en avait fait un usage fréquent chez les peuples germaniques habitant plus au sud, notamment chez ceux de civilisation mérovingienne dans l'Europe centrale et le sud de l'Angleterre. Si ces formes du VIIe siècle ont prévalu chez nous, c'est naturellement que, grâce à des impulsions nouvelles, le goût et les modes nordiques sont devenus plus conformes aux coutumes de l'Europe occidentale. Le même mouvement se manifeste aussi dans les formes d'armes et dans l'armement. Jusqu'au VIe siècle inclusivement, on portait en Norvège

les armes traditionnelles issues de types qui s'étaient développés à une époque reculée de la période romaine : une épée à deux tranchants ; deux lances, l'une à barbelures, l'autre avec lame à deux tranchants, toutes deux relativement légères; souvent aussi une hache et toujours un bouclier de bois à umbo de fer. Les cuirasses n'ont jamais été trouvées dans notre pays; elles ont dû être chez nous presque inconnues à une date préhistorique. Pendant des siècles ce système d'armement avait été constamment maintenu avec quelques variations, survenues au cours du temps, dans le détail des formes d'armes. A la fin seulement du VIe siècle un changement sérieux se produit : l'épée à deux tranchants disparaît, et les deux lances sont remplacées par une seule à pointe de fer très grosse, large et lourde; ajoutons-y une arme nouvelle, épée courte à un tranchant, la *scramasaxa* des Francs. C'est exactement le même changement d'armement que nous constatons pour les nécropoles mérovingiennes du nord de la France datant du commencement du VIIe siècle, et ce changement n'a lieu nulle part ailleurs dans le monde germanique. Partout où peut s'exercer notre contrôle, comme nous venons de le voir pour les constructions tombales, les parures et les armes, nous découvrons donc des impulsions fortement novatrices émanant de la culture franco-mérovingienne, tandis qu'auparavant la Norvège avait été plutôt liée à celle des Anglo-Saxons.

Ce changement de l'armement suit pas à pas le développement correspondant dans le nord de la France et est, dans la Scandinavie, propre à l'ouest de la Norvège; c'est en somme le même domaine qui se distinguait antérieurement par ses grandes et riches sépultures

à inhumation, mais on constate maintenant un déplacement assez sensible des limites. Celle de l'est se déplace toujours vers l'ouest, l'Agder n'appartenant plus à la civilisation de l'ouest, qui en revanche conquiert, d'une part, tout le Valdres en passant du Sogn par la montagne, et, de l'autre, en partie le Gudbrandsdal en partant du Stryn; elle prédomine aussi plus au nord sur la côte, dans les districts au nord de Trondhjem et dans le Nordland. Ce groupe de civilisation de l'ouest de la Norvège à une période récente de l'époque mérovingienne doit marquer nécessairement l'existence continue de notre royaume de l'ouest né à l'époque précédente, celle des grandes invasions. Nous voyons qu'il a perdu au sud l'Agder, c'est-à-dire la côte sud jusqu'au Jæren; en revanche, il s'est emparé du Valdres, peut-être partiellement du Gudbrandsdal. Cette même forme de civilisation de l'ouest prévaut autour de la partie intérieure du fjord de Trondhjem et possède aussi une colonie nettement marquée bien loin au nord, aux environs de l'île de Hisen [1].

A en juger par l'état de la civilisation de l'époque, tous les pays de l'ouest en une série continue depuis le Rogaland jusqu'au Möre et aux régions s'y rattachant sont toujours très nettement opposés à l'est de la Norvège, comme à la totalité de la Scandinavie, situation que nous ne pouvons guère expliquer que par la supposition d'un contraste politique. Or, dans l'est comme en Suède, nous entrevoyons maintenant l'existence de relations avec l'Angleterre et, simultanément, de communications civilisatrices importantes, vers le sud, avec

[1] Pour des renseignements statistiques détaillés, voy. S. Grieg dans *Vidensk. Skrift.*, II; Hist.-filos. klasse, 1922, n° 9.

des peuples germaniques du continent aussi éloignés que les Longobards de l'Italie septentrionale. Les relations avec l'Angleterre sont indiquées par la forme si curieuse et si rare des épées à anneau, communes à l'Angleterre, à l'est de la Norvège et à la Suède; on en a en outre trouvé deux magnifiques dans des tombes longobardes. Mais pas une n'a été trouvée dans la Norvège occidentale, ni dans la France mérovingienne. Les rapports avec l'Angleterre sont marqués encore par l'importation de verreries anglo-saxonnes. Les communications avec le continent se manifestent par des objets d'importation comme des armes, des boucles de ceinture magnifiques, des parures en *S*, etc.; ajoutons-y l'influence visible exercée par les Germains du continent sur l'évolution de l'ornementation nordique au VIIe siècle, qui adopte des motifs étrangers, têtes d'oiseau, têtes de sanglier, et, surtout, un style plus compliqué de l'ornementation à entrelacs [1]. Ces impulsions venues du sud se font sentir le plus fortement dans les îles baltiques, Gotland et Bornholm, mais elles sont aussi d'une grande importance pour l'Uppland, qui est le centre de la civilisation suédoise et qui atteint à cette époque l'apogée de sa civilisation, et pour l'est de la Norvège [2]. Ces régions norvégiennes montrent des traces indubitables de communications spéciales avec le sud de l'Allemagne et les districts limitrophes de la France, ainsi qu'avec Gotland et Bornholm; elles subissent en même temps une certaine influence émanant de

[1] S. Lindqvist, sur l'origine du style suédois de l'époque des grandes invasions (dans *Rig*, 1919; p. 65 ss.); le même, sur l'histoire de cette époque en Suède, dans *Fornvännen*, 1922, p. 166 ss.

[2] S. Grieg, *Akersfundet* (dans *Oldtiden*, VII, pp. 80, 149).

l'Uppland en Suède. Dans le pays de Trondhjem l'action de la civilisation suédoise est très forte aux VIIe et VIIIe siècles.

A coup sûr, une situation politique nouvelle est en train de changer tout l'ancien régime de la péninsule scandinave. Le royaume des Gœtars s'écroule, et la Suède entière est réunie sous celui des Svéars; en Uppland il est créé un centre politique plus puissant que ne l'avait été aucun autre dans la péninsule et, soit influence soit exemple, ces événements suscitent un mouvement nouveau dans l'est de la Norvège. Les vieux royaumes de tribus, la Romerike, le Hedemark, la Ringerike, s'étaient toujours jusque-là distingués par leur esprit profondément conservateur en tout ce qui touchait au rite funéraire et à la religion[1], probablement aussi à la politique. Certains apports de provenance étrangère sont assimilés et disparaissent; le royaume de Hadeland même perd sa physionomie propre au cours d'une centaine d'années. Mais pendant la période précédant immédiatement l'époque des vikings s'élèvent, dans ces vieux royaumes, des sépultures princières qui comptent parmi les plus puissantes de la Scandinavie: les tumulus de Rakne en Romerike et de Sven en Hedemark. Ce sont là des monuments tout à fait à la hauteur des sépultures royales du vieil Upsal ou du tumulus d'Ottar à Vendel, et la trouvaille d'Aker avec le riche mobilier d'objets de luxe importés qu'elle nous a livré rivalise dignement avec celle des tombeaux de chefs à Vendel. La nécropole la plus imposante de

[1] M. Olsen, *Hedenske Kultminder i Norske Stedsnavn* (Réminiscences de culte païen dans des noms de lieux norvégiens), p. 284.

la Scandinavie est celle des rois de Vestfold près Borre, où les ancêtres de Harald Haarfagre ont été ensevelis sous des tertres funéraires durant bien des générations.

Les tombes royales témoignent d'un effort nouveau, pendant cette période, dans l'est du pays, pour acquérir un pouvoir politique plus étendu et former un Etat solide, visiblement sur le modèle du royaume des Svéars; il est significatif à cet égard que les rois dits ynglingars se soient rattachés par leur généalogie à la lignée d'Upsal. Ces tentatives d'ordre politique ont abouti, on le sait, à l'union de la Norvège sous un roi unique, mais avant la réalisation de cet idéal la royauté naissante dut se trouver face à face avec la formation d'Etat bien plus ancienne du pays de l'ouest. Il fallut que le principe de royaume uni l'emportât sur la confédération aristocratique fondée par les Hordes et les Ryges à l'époque des grandes invasions: ce fut le vieux royaume de Rodulf qui périt à Hafrsfjord.

VIII.

L'ÉPOQUE DES VIKINGS.

L'évolution de la civilisation norvégienne et scandinave aux VIIe et VIIIe siècles ne nous intéresse pas seulement, comme nous l'avons annoncé brièvement, en ce qui concerne les peuples scandinaves de cette période; elle nous reflète aussi la nouvelle Europe qui, après sa création pendant les grandes invasions en plein chaos et au milieu de troubles multiples, commence enfin à se consolider. Nous voici arrivés à la première phase du moyen âge chrétien, à l'époque où les peuples germaniques sont installés chacun dans un domaine déterminé: les Longobards en Italie; les Goths en Espagne; les Mérovingiens avec leur royaume au territoire très étendu mais de lâche constitution; les Anglo-Saxons convertis au christianisme dès le début du VIIe siècle, mais toujours dispersés en leurs sept royaumes; enfin bon nombre de tribus allemandes, fidèles encore au paganisme, comme la Scandinavie. L'empire romain, jadis unique et souverain arbitre des destinées européennes, s'était évanoui: dorénavant s'engage le jeu politique de nom-

breux Etats plus ou moins égaux, premiers préludes à la diplomatie qui devait remplir pour tous les temps à venir l'histoire de notre partie du globe.

On ne saurait méconnaître l'action de cette situation générale de l'Europe sur les pays et royaumes du nord. Dans le poème de Béowulf le devin des Géats se montre inquiet de l'avenir à l'idée de la tension qui existait chez eux vis-à-vis des Frisons et des Francs; de plus, en étudiant le développement de la civilisation, nous avons vu se dessiner, peut-être à la suite d'événements politiques, un double groupement formé d'un côté par les rapports de la Norvège occidentale avec les Mérovingiens et, de l'autre, dès le commencement du VIIe siècle, par les rapports du royaume des Svéars avec l'Angleterre et l'Allemagne.

En outre, nous remarquons, datant du VIIe et du VIIIe siècle, des circonstances qui ne se rattachent pas seulement, d'une façon plus générale, à l'histoire de l'Europe, mais que nous font connaître aussi les plus anciennes traditions de l'histoire de notre propre pays. Les Eddas appartiennent en partie à cette période et même à une époque un peu plus ancienne, le Béowulf anglais présente des légendes et traditions nordiques de l'époque des grandes invasions, enfin l'histoire des rois de Vestfold composée par Snorre d'après l'*Ynglingatal* et la poésie postérieure des scaldes fournit comme le premier noyau de l'histoire de Norvège. C'est ainsi que l'époque des vikings (IXe—XIe s.) peut être considérée comme une époque historique relevant dans une large mesure de l'historiographie substituée à l'archéologie; pour la première fois nous aurons, par les sources historiques, des renseignements plus précis

sur les conditions politiques, les formes sociales, la langue et la vie intellectuelle, informations que les sources archéologiques ne sauraient jamais nous procurer de la même manière. Mais l'archéologie aura toujours l'occasion de faire une besogne très utile, tantôt en complétant et en appuyant directement les sources historiques, tantôt en jetant de la lumière sur bien des sphères de l'existence de l'humanité auxquelles l'histoire ne touche point. Il suffit de renvoyer aux travaux de M. A. W. Brögger, qui sont bien connus et qui ont apporté d'utiles contributions non seulement à la recherche historique, mais encore à la linguistique par l'interprétation de plusieurs vers obscurs de l'*Ynglingatal.* J'ajoute un exemple qui montre que les trouvailles d'antiquités peuvent nous servir de documentation précieuse sur l'histoire d'une époque; cet exemple nous est fourni par des objets d'importation étrangère, évidemment de fabrique irlandaise et trouvés en nombre considérable dans les sépultures norvégiennes de l'époque des vikings.

Ces trouvailles n'ont pas par elles-mêmes de quoi nous surprendre après tout ce que nous avons appris sur nos relations avec l'Irlande amenées par les expéditions des vikings. Des objets irlandais en métal de très peu postérieurs à la première expédition historique contre l'Irlande nous sont parvenus par des trouvailles de Norvège qui remontent aux environs de l'an 800. Une des plus anciennes de ces trouvailles nous a livré une pièce extrêmement rare; c'est le reliquaire en bronze découvert dans une sépulture de Melhus en Overhallen et qui, à en juger par l'ensemble du mobilier, a été déposé sous terre à la fin du VIIIe siècle.

La plupart de ces objets irlandais trouvés en Norvège ne sont pas très remarquables par eux-mêmes: ce sont le plus souvent des montures en bronze doré destinées à orner des livres, des coffrets et d'autres objets analogues, mais qu'en Norvège on a toujours transformées en broches, puis des montures semblables pour harnais, des cornes à boire avec montures terminales en forme de tête d'animal, enfin de petits seaux fins en bois à montures lisses en bronze et à ornementation gravée, etc. La plupart de ces objets peuvent être qualifiés d'ouvrages irlandais du VIIIe siècle; quelques-uns sont un peu plus anciens, d'autres plus récents datant du IXe. Nous avons là d'excellents spécimens de l'art décoratif irlandais, qui traversait alors une période de grand épanouissement.

En Norvège, les objets en question ont été trouvés dans des tombes datant de la fin du VIIIe siècle, de toutes les phases du IXe et, partiellement, du Xe. Ils constituent un groupe d'objets étrangers qui bien certainement n'ont pas été dans le commerce: ce ne sont ni des ustensiles ni des objets de valeur tels que les bronzes, les verreries ou les armes étrangères. Pour la plus grande part, ces pièces ont dû être des curiosités d'agrément, des souvenirs personnels rapportés de séjours plus ou moins prolongés en Irlande; ces sortes de trouvailles, faites en Norvège, témoignent donc nettement de l'existence de relations très étendues et constantes avec le royaume de Dublin, depuis la fin du VIIIe jusqu'assez avant dans le Xe siècle. C'est là, nous le verrons, un point important aussi pour l'histoire de l'époque.

Les textes placent en 795 la première expédition des vikings en Irlande; ils occupèrent Lamböy près de

Dublin, une île qui depuis lors resta en leur possession. Les cinquante années suivantes sont marquées par une forte emprise scandinave et des dévastations dans toutes les parties du pays. Peu après 830 arrive le chef Turgis avec une „flotte royale“, et l'invasion prend dès lors le caractère d'une conquête calculée et réglée, qui va en se développant jusqu'à ce que Turgis fût pris et mis à mort en 844; son parent Domrair (Thorir) tomba à l'ennemi en 847, et comme les Irlandais eurent le secours de vikings danois contre les Norvégiens, les années de 844 à 851 furent les plus précaires pour le royaume de Dublin. Alors arrive en 851 Olav, fils du roi de Norvège, avec des ordres de son père relatifs aux redevances *(veitsler)* et au tribut; c'est l'*Olav Hvite* des sagas. Il devient le nouveau fondateur du royaume, qui dura de 852 à 1170. L'annaliste irlandais raconte en 871 qu'Olav alla d'Erin à Lochlann (Norvège) afin d'aider son père Godfred; celui-ci s'était rendu à Dublin pour demander secours contre les Lochlannais qui lui faisaient la guerre. Olav ne revint jamais; on sait qu'il est, selon l'hypothèse de G. Storm, identique à Haklang, fils de Kjötve, et que, par conséquent, il fut tué dans la bataille de Hafrsfjord en combattant contre Harald Haarfagre. Son successeur à Dublin fut son frère Ivar, père du roi Sigtrygg.

Des annales irlandaises plus récentes mentionnent la dynastie de Dublin comme fondée par les premiers rois, Turgis et Domrair; il n'y aurait donc aucune solution de la continuité familiale par l'apparition d'Olav Hvite après la mort des deux rois: ce sont des membres d'une même famille qui prennent possession de leur héritage. Dans les récits sur Olav Hvite il est dit

expressément que son père en Norvège est considéré comme chef de la famille et, par là, comme le souverain du royaume en Irlande. Les chroniques irlandaises nous font ici entrevoir une situation qui, pour l'historiographie norvégienne, ne peut se dessiner que d'une façon obscure et incertaine; l'absence totale de sources historiques norvégiennes nous empêche de nous former une opinion plus précise sur les rapports qui existaient entre le royaume colonial et la mère patrie.

Or, ces rapports sont mis en lumière par les pièces d'importation des trouvailles norvégiennes bien mieux que par les récits historiques. L'émigration de Norvège en Irlande et un mouvement inverse d'Irlande en Norvège ont été constants; les choses d'Irlande ont dû être très bien connues en Norvège, et les relations ont naturellement été conservées surtout par la famille royale qui régnait sur le pays. Toutes les données militent en faveur de la supposition que le rôle d'Olav Hvite en 851 a été de porter un secours organisé au royaume colonial en danger.

Au Xe siècle le contact avec l'Irlande se manifeste autrement; il n'est plus de mode de porter comme des parures des objets de bronze irlandais, comme il n'est plus de mode généralement en Norvège de porter des parures étrangères, mais en revanche commence une véritable assimilation: l'art décoratif irlandais est mis en œuvre sous la forme norvégienne, et plus tard il se produit une action en retour s'exerçant de l'art norvégien sur celui de l'Irlande.

Ces relations avec l'Irlande nous mènent à quelque chose de tout à fait nouveau dans l'histoire de notre civilisation: c'est bien la première et ce sera aussi la

dernière fois que nous rencontrerons pareille chose: je veux parler de nos rapports avec des royaumes coloniaux fondés à l'étranger grâce aux expéditions des vikings. Il fut créé „une plus grande Norvège", pour nous servir d'un mot moderne; un monde norois („norrön") comprenant l'Islande, les îles au nord et à l'ouest de l'Ecosse, les contrées de la partie nord et ouest de ce dernier pays, le Westmoreland, le Cumberland, partiellement le pays de Galles, les royaumes de l'île de Man et de Dublin, par moments aussi le royaume de York. Il y avait naturellement des nuances nationales marquées, d'un Islandais par exemple à un habitant du pays de Trondhjem, comme les sagas nous en donnent l'impression, mais il n'y a aucune trace d'opposition nationale. La littérature nous présente une image vivante de la communication constante entre tous les domaines norois. Ce qui noua ensemble tous ces royaumes et cantons de vikings, ce fut la navigation, qui les avait créés.

Les conditions de l'existence dans ces cantons de vikings, la lutte entre les civilisations norvégienne et étrangère, voilà un sujet extrêmement intéressant, mais qui relève de l'histoire littéraire plutôt que de l'archéologie. Nous renvoyons encore aux excellents tableaux donnés par M. A. Bugge [1]. Des éléments de civilisation intellectuelle et matérielle sont absorbés de toute part;

[1] *Vesterlandenes indflydelse;* le même, *Vikingene.* — Les choses d'Irlande et, partiellement, d'Angleterre sont le mieux connues. Pour la Normandie, par contre, on n'a presque pas de documents datant de l'époque suivant immédiatement la colonisation; voy. Prentout, *Dudon de St. Quentin.* L'Ecosse surtout a été bien étudiée au point de vue archéologique; voy. Joseph Anderson, *Scotland in Pagan Times,* II.

Fibule en argent doré avec des pierres incrustées;
VIe siècle.

néanmoins, les Scandinaves conservent leur idiome, l'écriture runique et la religion païenne, ainsi que leurs formes judiciaires et sociales. L'imitation s'allie avec l'originalité d'une manière qui montre assez l'intensité d'expansion de cette époque des vikings.

Nous nous occuperons d'abord des répercussions qu'eut en Norvège ce nouvel état de choses. Il est facile de faire l'inventaire des objets importés. Ce sont des objets anglais en bronze, d'un bon travail, et parfois vraiment luxueux, ornés d'émail multicolore. Les verreries sont rares; ce qu'on en a trouvé est certainement aussi de provenance anglaise. Au IXe siècle il n'était point rare de porter des parures de fabrique française, dont quelques-unes nous offrent de brillants spécimens d'ouvrages carolingiens. Les armes, bien entendu, constituaient une partie importante de ces objets importés, notamment de pesantes épées à deux tranchants d'une forme qui était devenue commune à toute l'Europe, de la Hongrie à l'Irlande. Les trouvailles norvégiennes nous ont fait connaître d'admirables pièces étrangères, à lame damasquinée, dont beaucoup sont marquées du nom de l'armurier *VLFBERN* et, souvent, ont une poignée richement ornée [1]. Des épées pareillement marquées sont largement répandues sur l'ouest et le nord de l'Europe et ont à leur date joué le même rôle qu'aux siècles à venir joueront les lames de Passau, de Tolède et de Solingen. Enfin il y a des pointes de lance à face damasquinée et incrustées d'argent sur la douille.

Voilà la partie principale des objets d'importation; comme dans toutes les périodes nordiques anciennes on importait surtout des bronzes, des verreries et des

[1] A. Lorange, sur les épées du second âge du fer (Bergen 1889).

armes; il faut y ajouter les monnaies et les objets métalliques précieux. Les trouvailles norvégiennes de monnaies étrangères datant de l'époque des vikings se répartissent en des groupes déterminés par leur date: monnaies d'argent en nombre relativement faible, originaires de l'Europe occidentale et datant du VIIIe siècle et du commencement du IXe ; monnaies franques frappées sous Pépin, Charlemagne et ses successeurs immédiats; monnaies anglaises du temps de l'heptarchie; monnaies arabes, en nombre restreint, frappées sous des califes d'Espagne et d'Afrique. Elles ont été trouvées par très petits groupes; généralement on les rencontre isolées, souvent aussi déposées dans les tombes. Il faut y voir un butin de guerre rapporté lors des expéditions de vikings dirigées vers l'Europe occidentale, aux environs de 800 et pendant le siècle suivant. A coup sûr, il n'est pas ici question d'une masse monétaire en circulation dans le commerce; ces monnaies n'ont probablement pas eu cours comme instrument ordinaire de paiement[1].

Les monnaies plus récentes qu'on a trouvées sont de date assez basse, remontant principalement aux années 1000 à 1035, c'est-à-dire au règne de saint Olav[2]. Elles témoignent de la circulation d'une grande masse de monnaies, surtout anglaises et allemandes avec quelques-unes de provenance danoise; il s'y mêle aussi d'une manière intermittente bien d'autres monnaies d'origines différentes: italiennes, hongroises, russes, et un lot très important originaire de l'Orient, de l'Arabie

[1] A. W. Brögger, dans *Histor. Tidsskr.* (de Norvège), 1910.

[2] A. W. Brögger, sur la trouvaille de Foldö en Ryfylke (dans *Aarb. f. n. Oldk.*, 1910, pp. 254, 281).

dont les monnaies à cette époque affluaient abondamment par la Russie jusque dans les pays baltiques. C'est, on le voit, un mélange bigarré de nationalités que représente la masse de monnaies circulant dans le nord à l'époque des vikings, et cela jette une vive lumière sur l'état du commerce d'alors. Sous saint Olav et le *ïarl* Haakon Eiriksön a lieu la première frappe de monnaies, du reste en quantités infimes, comme sous Olav Skjötkonung en Suède. Ce n'est que sous Harald le dur que la frappe indigène prend des proportions plus larges, et depuis lors la monnaie norvégienne est prépondérante dans la circulation, comme nous l'apprend la série d'importantes trouvailles de monnaies datant de la période 1050—1070.

Les monnaies récentes de l'époque ont été découvertes non dans les tombes, mais en „trésors", quantités plus ou moins fortes de monnaies enfouies dans le sol; on y trouve généralement aussi d'autres objets de valeur de la même époque. La monnaie est toujours en argent, et ce métal sert maintenant communément d'instrument de paiement, souvent façonné en colliers et en bracelets, en grandes fibules, épingles et autres parures; les parures sont souvent coupées en grandes quantités de menus morceaux, car on se servait de l'argent pour payer après l'avoir pesé. Des balances et des poids à cet usage ont leur place constante parmi le mobilier funéraire. L'argent travaillé donne, non moins que les monnaies, un sentiment très vif du grand développement du commerce et de l'étendue des communications: on rencontre des formes appartenant à presque toutes les régions du monde, depuis l'Europe occidentale jusqu'en Orient.

L'archéologie nous fournit donc d'abondants témoignages, d'une part, de l'importance qu'ont eue pour la Norvège les expéditions des vikings et les colonies nouvelles créées dans les pays de l'ouest; d'autre part, de l'animation du mouvement commercial de l'époque. Cela n'est pas pour nous étonner: les mêmes aspects de l'existence d'alors se manifestent avec la plus grande netteté aussi dans les sources littéraires. Mais l'archéologie nous donne, sur les conditions de la vie de notre pays, d'autres informations qu'on demanderait vainement à l'histoire. Pour cette époque des vikings, qui marque un immense progrès réalisé par notre pays, les trouvailles d'antiquités, aussi bien que les noms de lieux, témoignent unanimement d'établissement de fermes et de défrichage de terres, et cela dans une mesure inconnue jusque-là et rarement atteinte depuis; de même, en d'autres sphères, les conditions du travail prenaient un développement considérable. La fusion du fer a dû être opérée sur une grande échelle pour l'époque, à en juger par la masse d'objets en fer qui nous sont parvenus, et on est arrivé à démontrer qu'elle était devenue une industrie spéciale. Dans les districts qui s'y prêtaient particulièrement, „les cantons du fer" comme les a appelés M. Jan Petersen[1], ce métal était fabriqué pour l'exportation et livré au commerce en barres de fonte d'une forme particulière. On a trouvé assez souvent des provisions cachées de cette espèce de fer, le fer à l'état de marchandise. Une autre industrie qui eut désormais une grande importance fut la fabrication de marmites en stéatite, matière aisément accessible en maintes localités norvégiennes, incombu-

[1] Sur les barres en fer dans l'*Oldtiden*, VII, 171; *ibid.*, X, 71.

stible et se prêtant merveilleusement à la préparation d'ustensiles de cuisine. Le stéatite était depuis bien longtemps, au moins à partir de l'âge du fer préromain, employé à cet usage, mais seulement pour le besoin local et sur une petite échelle. Avec l'époque des vikings cette industrie évolue d'une façon nouvelle: la production prend l'aspect d'une fabrication en série et vise même à l'exportation; sur l'emplacement de la ville de Heideby près Slesvig on a trouvé quantité de ces marmites sans doute originaires de Norvège [1].

Il va de soi qu'en Norvège les objets d'importation sont infiniment moins nombreux que ceux de fabrique indigène datant de l'époque des vikings. Toutes ces armes que nous possédons en abondance, épées, lances, haches, pointes de flèche, umbos de bouclier, l'outillage si varié destiné à l'agriculture, aux métiers et au travail manuel, tous ces objets ont été fabriqués dans le pays même, ainsi que les parures féminines en argent et en bronze. Dans les tombes masculines dominent les outils d'agriculture, de forge [2] et du travail du bois; dans celles des femmes se trouvent constamment des crochets pour le traitement du lin et du chanvre, des instruments de filage, de tissage, de couture, enfin des ustensiles de cuisine, marmites, poêles, broches, etc. Grâce au curieux rite funéraire de l'époque des vikings nous pouvons tracer un tableau remarquablement large de la vie quotidienne des travailleurs de ce temps.

Les formes norvégiennes de l'ensevelissement révèlent en somme une grande indépendance par rapport

[1] Jan Petersen, *ibid.*

[2] S. Grieg, sur les outils du forgeron trouvés dans des sépultures norvégiennes (*Oldtiden;* IX, 21).

à l'influence étrangère. Nous avons vu précédemment que nos sépultures des VIIe et VIIIe siècles sont caractérisées par une simplification graduelle qui s'opère visiblement sous l'empire du rite funéraire chrétien de l'Europe occidentale. Mais ce développement en rencontre un autre et plus fort, un mouvement en sens inverse qui tendait à ce que le mort fût accompagné dans la tombe ou sur le bûcher d'un mobilier aussi riche et aussi complet que possible, comprenant non seulement ce qui se rapportait à sa personne, costume, parures, armes, menus accessoires de la ceinture, etc., mais encore des ustensiles de cuisine, des animaux domestiques, notamment le cheval et le chien, très souvent aussi une embarcation, bateau ou navire. C'était un usage funéraire assez coûteux, car à chaque ensevelissement on était tenu de déposer des choses bonnes et utilisables. Mais cette coutume fait en même temps un effet singulièrement terre à terre et brutal, tout à fait différent de l'usage classique d'un festin servi dans le tombeau.

C'est à ce mobilier que les sépultures de l'époque des vikings doivent leur physionomie particulière. On le trouve déposé en quantité égale dans les tombes, qu'elles soient à incinération ou à inhumation, et les trouvailles qui nous reportent à ces quelques siècles compris sous le nom d'époque des vikings sont extrêmement nombreuses, ce qui explique le fait que cette époque occupe plus de place dans nos musées que toutes les périodes antérieures de l'âge du fer réunies. La masse de trouvailles peut indiquer en partie l'accroissement de la population; sur ce point, également, nous sommes en droit de supposer un

progrès rapide. Mais la cause principale en est l'usage d'un mobilier funéraire abondant, qui avait pénétré même dans des couches du peuple où jusque-là l'ensevelissement des morts se faisait avec la plus grande simplicité; la richesse du mobilier n'est pas un caractère distinctif de l'aristocratie, mais une manifestation des coutumes et des croyances du peuple tout entier. C'est ce qui ressort de la qualité moyenne des trouvailles qui en général ne nous découvrent nullement des pièces de luxe ou particulièrement précieuses, mais des objets simples, de tous les jours, et qui ont pu appartenir à des gens très humbles.

Cette singulière abondance communément répandue du mobilier funéraire est, à voir les choses dans l'ensemble, la conséquence d'un usage propre à la Norvège. En Danemark la forme des sépultures de cette époque est évidemment sous la forte influence de l'usage chrétien qui exigeait l'inhumation en cercueil de bois, et ce n'est que tout à fait exceptionnellement qu'on y rencontre un mobilier comparable à celui de Norvège. En Suède la crémation prévaut; le mobilier y est généralement parcimonieux et pauvre, quoiqu'il révèle une certaine tendance à évoluer dans le sens de la richesse du rite norvégien. Mais en somme les sépultures sont toutes distinctes dans les trois pays scandinaves à cette époque, ce qui peut nous permettre de distinguer certains détails propres aux conditions de chaque pays et que l'histoire ne nous laisse guère soupçonner. Par exemple, dans l'extrême nord du Jutland on a signalé une forme de sépultures tout a fait étrangère au Danemark, mais commune en Suède et en Norvège, et dont l'apparition doit être expliquée

par une immigration composée surtout d'habitants du Bohuslen et de l'Östfold. La situation est analogue dans le cas des sépultures de vikings découvertes à l'étranger, dans l'Europe occidentale. Or, l'enregistrement des survivances de l'époque dans les Iles Britanniques, tel que l'a projeté la direction de notre Fond des recherches de l'Etat, a pour but surtout de découvrir des tombes norvégiennes, qui sont faciles à distinguer des danoises, et de fournir ainsi de sûrs points de repère à l'étude de la participation des Norvégiens dans l'occupation de l'Ecosse, de l'Irlande, de l'Angleterre. L'antique nécropole de la banlieue de Dublin avec son riche contenu, qui est aujourd'hui conservé au musée national d'Irlande, présente un caractère tout à fait norvégien, et, sur la côte de Bretagne, dans l'île de Groix, on a fouillé un grand tertre funéraire contenant un tombeau de chef en un navire brûlé; cette tombe présente une frappante analogie avec celle trouvée en Nordfjord.

Il est très remarquable qu'à l'époque des vikings, alors que les communications étaient extrêmement actives avec les pays chrétiens de l'Europe occidentale, nos sépultures n'ont pas subi l'influence chrétienne, mais se développent au contraire, on pourrait presque dire intentionnellement, dans un esprit païen. En effet, comme d'autres phénomènes de la vie intellectuelle du temps, les sépultures semblent nous parler d'une réaction consciente contre l'influence étrangère; elles sont comme une manifestation de la fierté nationale vis-à-vis des pays lointains que les vikings avaient l'habitude de visiter. Elles nous font sentir, non moins profondément que n'importe quel monument de l'antiquité, la mentalité des païens, leur conception et culte de la

Décoration sculptée sur bois. Panneaux géométriques dans le goût classique sur fond à entrelacs zoomorphiques, d'env. 800.

mort; et nous en sommes pénétrés davantage encore en nous reportant à l'époque des vikings, qui est une époque plus qu'à moitie historique et comme au seuil du moyen âge chrétien. Ce caractère de profond et sincère paganisme des âmes est, comme nous l'a très bien montré M. A. W. Brögger, l'un des traits qui nous aide le mieux à saisir la physionomie propre de cette époque; c'est un élément capital de la conception que les hommes d'alors se faisaient de l'existence et qui se reflète dans les sépultures, aussi nettement que dans l'*Ynglingatal*, ce poème entièrement lié aux idées de la mort et au culte funéraire. Cette orientation des esprits était commune dans toutes les classes de la société: tout le monde s'efforçait de procurer au mort, dans la mesure du possible, le mobilier qu'exigeaient les croyances et les coutumes. Une même pensée est au fond de l'ensevelissement d'un paysan dans son bateau avec son cheval, ses armes, ses outils, et de celui d'un roi dans son navire avec un mobilier des plus luxueux. C'est la haute classe sociale, celle des chefs, où les considérations économiques ne pouvaient former d'obstacle et où sans doute l'orgueil et l'amour-propre étaient en jeu, c'est cette classe qui nous a laissé les monuments funéraires les plus puissants et les plus mémorables de toute l'Europe septentrionale. Il n'y a que quelques-uns des plus grands tumulus de l'âge du bronze qui puissent être comparés, sans les égaler, avec les sépultures royales de l'époque des vikings. Nous avons déjà mentionné brièvement ces vastes monuments: le Raknehaug, le plus grand de toute l'Europe, mesurant environ 95 mètres de diamètre et haut de 20 mètres; les neuf tombeaux royaux de la

nécropole de Borre; les tumulus d'égales dimensions en Karm près Haugesund et à Skei (Leka en Namdal).

Dans certains cas, de tels colosses recouvrent une grande construction tombale en bois, imitant de près une petite chambre et princièrement garnie, par exemple l'un des tombeaux de Haugen (Rolvsöy), mais les sépultures à navire sont en majorité et offrent la forme vraiment royale des ensevelissements en Norvège à l'époque des vikings.

Le navire du roi, souvent long de plus de 20 mètres, fut posé sur la place destinée au tombeau. Au milieu du navire était dressée une tombe en bois et de la même forme que la tente du bord à pignon pointu. Le mort y reposait sur un lit de plume à coussins. Il nous est parvenu des restes de vêtements ouvrés d'or, à broderies ou à applications de soie multicolore, des tapis à dessins et des tissus muraux historiés. Dans le Storhaug de Karm, le seul qui n'ait pas été pillé anciennement, on a trouvé un bracelet en or, des pièces de jeux en verre et en ambre et toutes les armes d'usage. Le mobilier personnel a certainement été le plus riche possible; malheureusement, les violateurs anciens de tombeaux en ont volé la plus grande partie. Le reste du mobilier a dû être à l'avenant. Je n'ai qu'à rappeler la trouvaille faite à Oseberg, où les conditions extérieures — chose rare — étaient assez favorables pour que tout ait pu être conservé; on a trouvé là une grande quantité d'objets: coffres, baquets, seaux, vases de cuisine au complet, outillage textile et instruments de travail manuel, trois ou quatre lits, quatre traîneaux, un grand char à quatre roues, de plus le navire même avec toute sa garniture, deux tentes de camp et bien d'autres objets. Cette

trouvaille d'Oseberg est mémorable surtout parce qu'elle nous a fourni en abondance des ouvrages sculptés sur bois et des tissus historiés; elle nous a révélé la plus importante, à cet égard, des sépultures royales connues; les autres tombes sont du reste dignes de celle-là en ce qui concerne la disposition et le mobilier.

Un très grand nombre d'animaux domestiques ont été immolés dans les enterrements: à Oseberg on a trouvé treize chevaux, six chiens, un jeune bœuf et une tête de bœuf coupée; le navire de Gokstad contenait à peu près le même nombre de chevaux et de chiens plus un paon; à en juger par le rapport sur les trouvailles de Tune et de Skei en Leka, on a exhumé dans ces localités bien des os d'animaux domestiques. La trouvaille d'Oseberg présente encore — détail très intéressant — les os de deux femmes, l'une vieille et l'autre jeune; cette dernière a été sans doute une esclave, une serve, immolée pour accompagner sa maîtresse défunte. La pratique des sacrifices humains nous est connue aussi par les documents littéraires; elle n'avait rien de révoltant en un temps où la servitude était un élément normal de l'organisation sociale.

Les grandes sépultures à navire sont les monuments les plus remarquables du paganisme norvégien et offrent en outre un intérêt historique spécial. Elles se rattachent particulièrement à la lignée des rois de Vestfold, à cette série de rois qui fondèrent un royaume de Norvège uni. Les sépultures de Gokstad, d'Oseberg, de Borre, de Karmö ont donc par excellence le caractère de monuments nationaux rappelant les glorieux souvenirs de la période qui forme l'introduction de notre histoire.

IX.

LES SÉPULTURES À NAVIRE ET LA CONSTRUCTION NAVALE. EMBARCATIONS TROUVÉES DANS LES MARAIS.

Les sépultures royales dont nous venons de parler sont remarquables surtout par les navires qu'elles contenaient. L'ensevelissement en navire n'était nullement, nous l'avons vu, réservé aux princes; il était d'usage général d'inhumer un mort dans un bateau d'une certaine dimension. Ce singulier usage n'a pas, à notre connaissance, d'équivalent dans l'Europe préhistorique. Les sépultures à char des périodes de Hallstatt et de La Tène sont apparentées aux sépultures à navire, mais elles ne leur sont pas identiques; il est plus instructif de rapprocher ces sépultures, d'une part, des tombes anciennes trouvées en Egypte, dont une est de pierre en forme de bateau, et, d'autre part, des tombes des peuples primitifs actuels décrites par Montelius [1]. Une chose surprenante, c'est que les sépultures nordiques à navire subsistent encore à une époque assez tardive, alors que les Scandinaves avaient

[1] Dans *Svenska Fornminnesför. Tidskr.*, VI, 149.

depuis longtemps traversé les phases d'une civilisation aussi primitive que, par exemple, celle des îles de l'océan Pacifique. Pour expliquer ce fait, il ne suffit donc pas de renvoyer en général aux coutumes et aux croyances des peuples sauvages.

Des archéologues ont interprété les sépultures en question par l'évolution générale du rite funéraire norvégien: le navire du tombeau aurait eu le même sens que le mobilier funéraire en général, que les outils et les ustensiles de ménage, que le cheval et le chien; en d'autres termes, ce navire n'aurait été qu'un objet destiné à l'usage du mort dans l'autre monde. Les premières sépultures à navire connues dans le nord remontent au VIe siècle et ont été trouvées dans la Norvège occidentale et septentrionale; une autre a été découverte en Angleterre, datant de la même époque, et à une date un peu postérieure plusieurs apparaissent en Suède et en Finlande[1]. Le développement de ces sépultures coïncide donc avec celui du mobilier funéraire qui, à l'époque des vikings, se fait plus abondant. Par conséquent, l'interprétation que nous venons de citer paraît fort satisfaisante[2]. Elle repose, il est vrai, sur l'idée que les sépultures à navire les plus anciennes que nous connaissions soient aussi les plus anciennes qui aient existé; or, ce n'est là qu'une hypothèse. Car, dans les temps reculés, les navires furent construits en matières périssables, sans clous de fer, et ainsi il n'en restait pas trace sur le bûcher funéraire ni par suite dans le tombeau; les sépultures qui nous

[1] H. Shetelig, dans *Oldtiden*, VII, pp. 73, 87.

[2] S. Lindqvist, sur les sépultures des *Ynglingars*, dans *Fornvännen*, 1921, pp. 177, 194.

occupent représentent peut-être un usage qui remonte à une époque trop lointaine pour que nous puissions la déterminer. Rappelons à ce sujet un groupe de monuments funéraires originaires de l'île de Gotland; ce sont des pierres disposées en forme de navire, qu'on a pu rapporter à la quatrième ou cinquième période de l'âge du bronze[1]. On est d'accord pour supposer que ces sépultures naviformes expriment la même idée que les sépultures à navire, c'est-a-dire que ce dessin en pierres est la représentation symbolique d'un navire; en effet, les conceptions de ce genre remontent manifestement bien plus haut que les plus anciennes sépultures à navire de l'époque des grandes invasions; elles nous reportent à une époque où les sépultures ont pu être en rapport avec celles, correspondantes, de l'Egypte, et on a des exemples de la survivance, à l'époque des vikings, de traditions de l'âge du bronze[2]. Cela étant, on peut présumer avec la plus grande vraisemblance que les sépultures à bateau ou à navire de l'époque des vikings se rattachent à d'antiques traditions nordiques et que le navire a eu un sens plus spécialement symbolique que le reste du mobilier funéraire: il était sans doute destiné au voyage par mer pour le royaume des morts. Nous retrouvons donc ici des conceptions étroitement apparentées aux idées des peuples classiques relatives à l'obole que les morts portaient dans leur bouche pour payer Charon, le nocher des enfers. Et justement, la Scandinavie nous a fourni, datant de l'époque romaine et de celle des grandes inva-

[1] Bror Schnittger dans *Aarb. f. nord. Oldk.*, 1920; p. 43.

[2] Shetelig, dans *Berg. Mus. Aarb.*, 1916—17 (hist. ant. række n° 2; p. 85).

sions, quelques exemples de cette obole sous forme de monnaies ou de petites pièces d'or [1]. Ce fait vient encore à l'appui de l'explication symbolique de nos sépultures, comme l'a surtout fait remarquer l'archéologue suédois K. Stjerna [2]. Nous avons donc des raisons suffisantes de croire que ces sépultures sont liées à des idées nordiques sur la mort, sur un voyage maritime que l'homme aurait à faire après l'ensevelissement. En tout cas, les embarcations en tant qu'élément du mobilier funéraire ont donné naissance aux sépultures royales qui, plus que tout autre chose, rendent si intéressante l'époque des vikings en Scandinavie. La trouvaille d'Oseberg, à elle seule, nous fait assister à l'ensemble de la vie du temps, depuis les détails infimes de tous les jours jusqu'aux formes les plus hautes de l'art décoratif de la sculpture sur bois et du tissage.

Les navires funéraires ont le plus grand intérêt pour l'histoire de la civilisation. Il est extrêmement rare que, comme dans le cas d'Oseberg, une embarcation nous soit conservée en son entier et datant d'une époque si reculée. Deux ou trois fois on a découvert des restes d'épaves de navires remontant à l'antiquité classique, mais ils parviennent à peine à nous donner une idée du navire complet. La littérature n'en donne pas de descriptions très détaillées, et les illustrations qui en représentent sont généralement exécutées à une trop petite échelle et d'une manière

[1] Shetelig, dans les Dissertations publiées *in memoriam* de S. Bugge (Kristiania, 1908).

[2] Sur les funérailles de Skjöld (dans les articles offerts à M. Schück; Stockholm, 1905).

trop sommaire et trop élémentaire pour être utiles à l'archéologie. Nos navires vikings sont donc d'une très grande importance pour l'histoire générale de la navigation; ils apportent de la lumière sur l'évolution nautique et technique de ces temps lointains, aussi bien que sur l'histoire de notre pays.

La navigation et les choses de la mer jouent un rôle de premier plan dans toute notre histoire ancienne, en temps de paix comme en temps de guerre, et les navires vikings qui, par une chance inouïe, nous ont été si étonnamment bien conservés, nous fournissent les plus précieuses informations sur le développement de la construction navale en Norvège. Les vaisseaux de guerre, les „longues nefs", dont étaient si fiers les rois et les auteurs de sagas, ne sont, dans leurs traits essentiels, que le développement du type de bateau que nous connaissons par les spécimens d'Oseberg et de Gokstad. Très probablement, des navires de ce genre ont produit le type spécial des vaisseaux de guerre, et le mode de construction, tel qu'il nous apparaît dans le navire de Gokstad, a dû fournir le point de départ de l'évolution des longues nefs. De plus, les navires nous renseignent pleinement sur la manière dont les hommes de l'époque des vikings ont su résoudre un problème technique assez complexe, et sur le souci exigeant qu'ils avaient de la solidité et de l'exécution soignée de l'ouvrage.

Le plus grand et le plus parfait de ces navires est celui qui fut trouvé en 1880 à Gokstad près Sandefjord[1]. Il mesure 23^{m},80 de long et est construit tout en

[1] N. Nicolaysen, *The Viking-Ship discovered at Gokstad* (Kristiania, 1882).

Pl. 10.

Tête d'animal décorative, sculptée sur bois; IXe siècle.

chêne. Il a 5m,10 de large en son milieu, et environ deux mètres de haut, de la partie inférieure de la quille jusqu'au plat bord du milieu; avec son équipage et tous ses accessoires il a calé un mètre dans l'eau. Il est pointu aux deux extrémités, un peu plus arrondi à l'avant qu'à l'arrière; le gouvernail est fixé sur le flanc extérieur, à tribord. Le navire était à seize rames de chaque côté; il était pourvu d'un mât et d'une voile, et comportait le maximum possible de vitesse comme de navigabilité et de solidité. Il a dû être à toute épreuve, à en juger par la copie exacte qu'on en a faite tout dernièrement et qui a traversé l'Atlantique et gagné l'Amérique. Ce navire viking moderne se mouvait sur mer avec une extrême souplesse, filant souvent jusqu'à dix, parfois onze nœuds, en dépit de la faiblesse relative du gréement et de la voilure. Le gouvernail fonctionnait d'une façon tout à fait satisfaisante; sans la moindre difficulté le pilote pouvait le maîtriser par tous les temps, par toutes les tempêtes. En somme, cette traversée opérée sans contre-temps nous a donné une idée excellente de ce qu'a été le navire de Gokstad.

Outre cette embarcation qui est la mieux conservée, nous en possédons d'autres en assez bon état, trouvées à Tune en Östfold et à Oseberg en Vestfold, auxquelles il faut ajouter quelques restes d'un navire similaire découvert à Karm près Haugesund; tous ces bateaux sont à peu près d'égales dimensions, longs d'un peu plus de vingt mètres, de même construction et de même forme. Ce n'est pas beaucoup comme matériaux archéologiques; c'est pourtant assez pour nous convaincre que ces navires qui ont tous servi de tombes à des chefs

de vikings représentent une classe particulière d'embarcations construites et aménagées en vue d'un emploi spécial. On les a, sans doute avec raison, assimilés à ceux qui sont appelés *karfi* en ancien norvégien et qui étaient plus grands que les bateaux, mais plus petits que les longues nefs[1]. On trouve mention de navires de cette sorte qui portaient jusqu'à seize paires de rames et marchaient généralement aussi à la voile. Les traits caractéristiques des *karfi* tels que nous les fournissent les documents littéraires conviennent, sous tous les rapports, aux navires funéraires: un bateau qui fut exhumé à Grönhaug en Karmö est conforme à la description des plus petits *karfi* qui avaient huit rameurs de chaque bord, et le navire de Gokstad avec ses seize paires de rames atteint le maximum de dimensions mentionné pour les embarcations de ce genre[2].

Au témoignage des sources littéraires, ce type de navires était réservé aux voyages privés, faits le long de la côte par de hauts personnages. C'étaient des navires d'un genre plus délicat; à plusieurs endroits nous lisons qu'ils étaient peints en couleur, détail qui du reste semble être d'une époque postérieure. Le navire d'Oseberg nous a fourni, en outre, l'exemple d'un très riche décor en sculptures sur bois. La proue se terminait par une tête de dragon qui s'élevait à cinq mètres au-dessus du niveau de l'eau. L'ensemble de la décoration de ce navire a dû produire un effet brillant, avec sa proue et sa poupe hautes et élancées,

[1] H. Falk, *Altnordisches Seewesen* (Heidelberg, 1912; p. 93).

[2] *Grettis saga*, chapitre 8: „Hann lét setja fram karfa stóran, er hann átti, reru 16 menn á borð."

sa tête de dragon, et ses abondantes sculptures. L'affectation des *karfi* à l'usage de personnages de marque est d'ailleurs tout à fait en harmonie avec l'emploi de ces mêmes navires pour l'enterrement: le bâtiment que le chef lui-même avait fait construire et dont il s'était servi dans ses voyages personnels était tout indiqué pour l'accompagner dans le tombeau.

En partant de cette considération, nous n'aurons pas de peine à comprendre que les navires funéraires représentent le meilleur de l'architecture navale de la Norvège au IXe siècle. Ils auront été construits sous la surveillance d'un propriétaire noble; des experts modernes les ont déclarés parfaits pour l'époque et pour l'usage auquel ils étaient destinés. Il est bien entendu que ces excellents petits navires nous font entrevoir une longue évolution antérieure de la construction navale dans le nord; nous en trouvons des traces dans une série d'autres trouvailles de navires faites en Danemark et en Norvège, et dues à des circonstances très différentes. Elles proviennent, comme nous l'avons dit précédemment, d'offrandes aux dieux déposées dans des marais, et ces offrandes se rattachent à un singulier usage religieux que nous avons rencontré dès l'âge de la pierre et dont les traces sont visibles pendant toutes les périodes suivantes, notamment à l'âge du fer pendant les premiers siècles après J.-C., époque où les offrandes de ce genre deviennent plus fréquentes qu'auparavant. Les trouvailles scandinaves les plus célèbres de cette catégorie sont celles, très riches et très bien connues, qui ont été faites dans les tourbières danoises et qui comprennent surtout de grandes quantités d'armes, épées, lances, boucliers, flèches, arcs, asso-

ciées à des outils et à des meubles domestiques. Après de longues discussions on a fini par accepter la seule explication qui paraisse satisfaisante, c'est que les objets fournis par ces trouvailles danoises sont des offrandes de pièces de butin prises à l'ennemi et déposées intactes en un lieu sacré comme la propriété des dieux; plus tard elles auront été peu à peu couvertes et abritées par la tourbe grandissante. C'est à ces offrandes que nous devons la plus riche récolte d'antiquités datant de l'âge du fer danois.

Deux fois, de pareilles trouvailles danoises ont mis sous nos yeux des navires plus ou moins bien conservés. Celle de Hjortspring dans l'île d'Als (Jutland méridional) nous reporte à une très haute antiquité[1], au moins à la période préromaine de l'âge du fer. Dans un petit marais de cette localité on a découvert un grand nombre d'armes et divers autres objets en compagnie d'un bateau d'une construction primitive extrêmement remarquable. Il est à fond plat; il a environ dix mètres de long, et il est construit en planches d'érable minces et très larges; le bateau ne comporte pas de pièces métalliques: les planches ne sont pas réunies par des clous, mais cousues ensemble par des cordons en points larges de sept à huit centimètres; les trous des points de couture sont lutés avec de la résine. La paire supérieure de planches de chaque côté aboutit à un plat bord épaissi et faisant corps avec la planche; il n'y a pas de tolets, ni aucune autre sorte de support pour les rames; la barque a donc été mise en mouvement à l'aide de petits avirons non assujettis,

[1] J. Bröndsted, dans *Nationalmuseets Bog om sjeldne Fund* (Copenhague, 1925).

comme dans les canots; le gouvernail est un aviron à large pelle, fixé sur le flanc extérieur. La membrure intérieure n'est pas formée de couples proprement dits, mais consiste en un système de côtes ou nervures minces composées de branches de coudrier. C'est à tous égards une embarcation fort primitive, faible de construction, peu profonde, découverte; elle donne une pauvre idée du degré de développement atteint par la Scandinavie dans la première période de l'âge du fer. Le type du bateau d'Als a probablement ressemblé beaucoup à celui des navires figurés par les gravures rupestres nordiques de l'âge du bronze.

La trouvaille de navire la plus importante qu'on ait faite en Danemark est celle de Nydam. Lors d'une fouille archéologique pratiquée dans la tourbière de cette ville du Slesvig en 1863 on a découvert deux grands bateaux, l'un en chêne et l'autre en pin, déposés avec un grand nombre d'autres antiquités qui fournissent la preuve que le dépôt a eu lieu à la fin du IVe siècle après J.-C. Le bateau de chêne a pu être retiré dans un état qui permettait de le reconstituer presque complètement; du bateau de pin il ne subsiste que quelques fragments peu importants, mais suffisants pour qu'on puisse se rendre compte que dans ses grandes lignes il était semblable à l'autre. Ce dernier, assez grand, d'une dimension à peu près double de celle du bateau d'Als, mesure plus de 21 mètres de long. Il est bordé à clin; les extrémités sont pointues et fortement saillantes. La quille est remplacée par une grosse et large pièce de bois qui va s'amincissant vers les bords et qui est fixée de chaque côté par des clous à la rangée la plus basse des planches du bor-

dage extérieur. On voit que le mode de construction est fort simple; la coque se compose seulement du bordé, des couples, de la proue et de la poupe. Le bateau est pourtant bien plus solidement bâti et plus apte à naviguer que celui d'Als. Il a marché à l'aviron, et non à la voile; quatorze paires de rames étaient maintenues dans des tolets fixés sur le plat bord; le gouvernail, qui avait la forme d'un gros aviron, se trouvait sur le flanc de tribord.

Ces deux trouvailles danoises nous ont fourni des spécimens qui mettent en lumière l'évolution des constructions nautiques en Scandinavie depuis le premier âge du fer jusqu'à l'époque des grandes invasions; il faut y ajouter une série de trouvailles semblables faites dans des marais de la côte ouest de la Norvège. Les musées recevaient assez souvent des pièces de navires détachées et retrouvées au cours de travaux pour le drainage des marais, mais on ne prêtait pas grande attention à ces découvertes, et l'occasion ne s'était jamais présentée de faire des recherches archéologiques sur les lieux. Enfin la trouvaille faite en 1820 à Kvalsund en Möre près Aalesund nous a fourni des renseignements précieux. On y a découvert, déposés dans une tourbière, les fragments d'une grande embarcation et d'un bateau, tous deux mis en morceaux avant le dépôt. La destruction était complète: pas un des couples n'était entier; la quille, la proue, la poupe étaient rompues, les avirons brisés, le bordage fendu à tel point que nulle part les planches ne gardaient leurs connexions premières; tout était dégradé, à l'exception du gouvernail et d'une paire de rames. Dans la même couche du marais on a trouvé encore une

grande quantité de branches et de rameaux; en outre quelques longues perches étaient profondément enfoncées dans la tourbe: c'étaient de jeunes arbres ébranchés et sommairement appointés. Tout indiquait un dépôt d'embarcations consacrées aux dieux, et maint détail rappelait d'assez près les trouvailles danoises analogues; seulement, celle de Kvalsund a livré exclusivement des débris de navire sans les armes et autres objets qui caractérisent surtout les découvertes danoises.

L'usage d'enfouir des navires s'est donc développé un peu différemment dans la Norvège, où on ne déposait que les embarcations seules. Ici se placent environ vingt trouvailles que nous connaissons par la littérature et les musées. Elles nous font connaître, datant de l'âge du fer norvégien, des dépôts d'offrandes qui ont sans doute été de la même nature que ceux mentionnés plus haut: c'est probablement du butin de guerre offert aux dieux. La trouvaille de Kvalsund se prêterait fort bien à une interprétation d'après laquelle ces embarcations brisées et enfouies dans une enceinte sacrée auraient été des navires pris au cours d'un combat ou abandonnés par l'ennemi vaincu.

C'est aux offrandes de ce genre déposées dans les marais que nous devons quelques restes de navires norvégiens datant des périodes anciennes de l'âge du fer. Une trouvaille fort remarquable, celle de Halsnöy en Hordaland, nous a livré les fragments d'un bateau dont le type se rapproche à certains égards de celui du bateau d'Als et, par d'autres traits, de celui du bateau de Nydam. Il est entièrement en pin, sans clous de fer; les planches sont cousues ensemble au

moyen de minces fibres de bois[1]. On ne peut fixer nettement la date de ce bateau; il est probablement plus ancien que celui de Nydam, en tout cas il représente un stade plus primitif de l'art de la construction. Le navire de Kvalsund est de date plus récente; il est fort solide, à bordages de chêne et à couples de pin, de même forme et de même dimension à peu près que celui de Nydam, mais le caractère plus perfectionné des détails de la construction indique une époque un peu plus récente. Dans l'ensemble il est du type ancien, à l'encontre des navires vikings. Les bâtiments de ce type sont d'une forme plus simple, découverts et bas; ils ont l'avant et l'arrière obliques et fortement saillants, comme le montrent nettement certaines figurations datant de l'époque des grandes invasions[2]. La construction aussi est remarquablement simple; les planches du bordage sont très minces et élastiques; la quille et le plat bord sont les seuls éléments vigoureux qui consolident le navire sur toute sa longueur. La membrure intérieure est formée uniquement par les couples; chaque couple est une pièce de bois recourbée qui va d'un côté à l'autre du plat bord et est adaptée à la courbure du bateau; les bordages ne sont pas cloués aux couples, mais attachés par des liens en osier ou par des cordons. Les bancs de nage reposent sur les sommets des couples. Ce mode pri-

[1] Il en était de même d'un bateau dont nous possédons quelques petits fragments trouvés à Valleröy en Möre (Lorange, *Norske Oldsager i Berg. Mus.*, p. 105—106); pour une trouvaille analogue faite à Öksnes en Vesteraalen, mais perdue, cf. *Oldt.*, VII, 87.

[2] La pierre de Häggeby (T. Arne dans *Svenska Fornminnesför. Tidskr.*, XI, 321). La pierre d'Austreim (Shetelig, dans *Berg. Mus. Aarb.*, 1907, n° 11).

mitif de construction était courant au IVe siècle, comme nous l'apprend la trouvaille de Nydam, et celle de Kvalsund prouve qu'il était encore en usage dans la période suivante.

Pendant l'époque qui précède immédiatement celle des vikings, l'architecture navale a dû subir des améliorations importantes pour aboutir au type bien plus parfait que présentent les navires du IXe siècle. La forme et les lignes de ces navires sont calculées avec beaucoup plus d'art afin de les rendre aussi navigables et aussi parfaits que possible pour la marche à la voile comme pour celle à l'aviron. En même temps la construction devient plus compliquée et se différencie. Le fond du navire est bâti en vue d'obtenir le maximum d'élasticité et de mobilité, tandis que la partie des bords qui dépasse le niveau de l'eau est construite plus légèrement. Les couples se terminent à peu près juste au niveau de l'eau; ils sont surmontés de poutres solides, les baux ou *biter*, destinés à affermir le navire en travers et supportant un pont qui sert de plancher aux rameurs. Les bordages du revêtement supérieur sont cloués à de fortes courbes ou genoux qui reposent sur les baux. Le mât est appuyé de pièces très solides, la carlingue (*kjæringen*) et l'étambrai Nous ne pouvons ici qu'énumérer sommairement les éléments constructifs les plus importants des navires vikings; cette énumération déjà donnera une idée du haut degré de perfection qu'avait atteint la construction navale de cette époque en comparaison des formes anciennes. C'est sans doute au cours des VIIe et VIIIe siècles que ce grand progrès a été réalisé, et la rapidité de ce développement nautique nous fait mieux comprendre

le puissant mouvement de rénovation provoqué par les campagnes des vikings.

Les navires funéraires, tels que nous les ont fait connaître les sépultures royales de Gokstad, de Tune et d'Oseberg, n'étaient pas des navires vikings proprement dits. Ils étaient destinés à des voyages le long de la côte et non pas aux courses en haute mer. Mais le fait qu'ils étaient si parfaitement adaptés à leur usage nous donne la certitude que leurs constructeurs ont su résoudre d'autres problèmes avec la même habileté. Les navires au long cours ont dû être plus lourds de construction, étant bâtis pour marcher à la voile plutôt qu'à l'aviron. Dans les *karfi*, au contraire, les rames étaient de première importance pour que le voyage pût se faire promptement malgré les intempéries. Ce même motif a évidemment déterminé le développement du type naval particulier aux sépultures royales, type qui fut le point de départ de celui des vaisseaux de guerre, des longues nefs, qui jouèrent un rôle si considérable dans l'histoire de Norvège à travers le haut moyen âge. Même sur la tapisserie de Bayeux, ce sont des navires du type de Gokstad qui constituent la flotte de Guillaume le Conquérant.

X.

L'ART DÉCORATIF À L'ÂGE DU FER NORVÉGIEN.

Dans les chapitres que nous venons de consacrer aux diverses périodes de l'âge du fer, il nous est arrivé plusieurs fois de mentionner, sans nous y arrêter, des objets métalliques ornés, ou d'autres formes d'art décoratif, telles que des sculptures sur bois, des tissages et des monuments de pierre; nous avons dit que l'ornementation qui y apparaît est propre à l'art du paganisme nordique, étrange et barbare, composée surtout de figures d'animaux fortement stylisées. Cet art se maintient à travers les six derniers siècles de notre préhistoire, depuis le cinquième jusqu'au onzième, et il présente assurément l'un des caractères les plus intéressants de notre civilisation ancienne. J'ai fait observer plusieurs fois que les formes de style qui se succèdent dans cette période sont intimement liées à l'ensemble de la civilisation contemporaine, et que les phases du style varient par suite d'influences changeantes et de contacts avec d'autres zones de civilisation, car l'art n'est pas un phénomène isolé; il repose sur l'ensemble des condi-

tions contemporaines. J'aurais pu insérer des chapitres de l'histoire du style, chacun à sa place, dans l'exposé historique de la civilisation. Il m'a semblé qu'il était d'une meilleure méthode de réserver une place à part à cet ordre de faits, de manière à en conserver la continuité; en procédant autrement, on eût risqué de perdre de vue le lien qui rattache les uns aux autres les différents styles.

Je commence par les grandes fibules de luxe en argent qui remontent à l'époque des grandes invasions; ce sont les spécimens principaux du style décoratif le plus ancien de l'âge du fer nordique. Il ne nous est pas conservé, datant de ces périodes reculées, d'autre ornementation que celle qui se trouve sur des ouvrages métalliques, sur des parures et objets analogues d'orfèvrerie. Il est possible et peut-être probable qu'à ces sculptures métalliques aient correspondu des sculptures sur bois plus monumentales, mais il ne nous en reste aucune trace.

Voici d'abord une pièce magnifique, la fibule de Dalum en Sparbu, la plus grande parure connue de cette catégorie; elle est longue de près de 25 centimètres, en argent épais, fondu, fortement doré, avec des rubans saillants en argent blanc à stries niellées, et incrustée de grenats dans des cases circulaires. Toutes les surfaces sont couvertes d'une ornementation très serrée, les contours se résolvent en ornements ondulés, tourmentés et en partie ajourés; les angles saillants se terminent par de larges masques baroques. C'est d'un travail admirable et impressionnant, quoique d'un goût assez barbare.

Les motifs qui ont fourni les détails de la composition sont uniquement de petites images d'animaux

fort stylisés, sans rapport avec aucune forme zoologique existante; ce sont des images d'oiseaux, et souvent aussi des figurations anthropomorphes. Les figures, considérées isolément, revêtent un caractère assez variable selon la technique de l'ouvrage — fonte en relief, travail à jour ou filigrané —, mais le motif ornemental reste le même. On n'a pas toujours apprécié à sa juste valeur la qualité de cet art décoratif; on a eu le tort de tenir compte surtout de l'exécution des figures de l'ornement, alors qu'il ne fallait juger que l'ensemble : le but de la décoration n'était pas le dessin, mais le modelage du relief. C'est un art plastique qui, par l'exubérance des figures, évoque le souvenir de l'abondante richesse des sarcophages romains. Il faut apprécier ce style, non sur certaines pièces moins réussies, mais sur les ouvrages les meilleurs et les plus considérables. Comme partout dans le domaine de l'art, il y a une différence de qualité bien marquée entre les travaux originaux de premier rang et les imitations d'ordre inférieur.

Le développement du style est mis en lumière par une série de parures datant des Ve et VIe siècles. Le stade le plus ancien est caractérisé par l'emploi discret d'un décor gravé et estampé; puis viennent des ouvrages fondus et richement ornés de motifs géométriques réunis à des figures d'animaux; ces dernières prédominent dès le début du VIe siècle. C'est „le style de l'époque des grandes invasions", ainsi appelé parce qu'il est le fruit de l'évolution de la civilisation pendant et après les migrations germaniques[1]. Tout dernièrement, on l'a nommé le style de la mer du

[1] Sophus Müller, dans les *Aarb. f. nord. Oldk.*, 1880.

Nord [1], désignation qui en indique plus nettement l'aire géographique; ce style a eu un développement tout à fait analogue dans les trois pays scandinaves, ainsi que chez les Anglo-Saxons d'Angleterre, mais il n'a jamais pris un aussi grand développement sur le continent germanique.

La question soulevée par l'origine de ce style est l'une des plus controversées de l'archéologie nordique. La plupart des savants ont pensé que les motifs d'animaux qui constituent la base de l'ornementation se sont développés sous l'influence de l'art industriel romain, avec des formes empruntées aux figurations zoomorphes classiques. On a un pendant à cette ornementation dans les bractéates en or, qui sont des parures d'un caractère nordique spécialisé, mais qui doivent leur origine à l'imitation de monnaies romaines de l'époque impériale. Cette manière d'envisager le style des grandes invasions concorde parfaitement avec la situation historique et l'état général de la civilisation aux IVe et Ve siècles. L'industrie classique tardive et en décadence aura été la source des formes adoptées par les Germains qui, à partir du Ve siècle, donneront aux motifs une orientation nouvelle et indépendante et créeront ainsi l'art décoratif nordico-germanique [2].

C'est là, croyons-nous, la meilleure solution du problème; pourtant, un éminent connaisseur, M. S.

[1] A. W. Brögger dans son Histoire de l'art norvégien (Oslo, 1925; p. 52).

[2] Théorie de Hildebrand (*Tidskrift för Konst och Konstindustri;* Stockh., 1876), suivi par les archéologues suédois Söderberg (1893) et Salin; cf. l'ouvrage de ce dernier, *Die altgerman. Thierornamentik.*

Müller, est d'un avis différent. Selon lui, le style qui nous occupe est né spontanément dans le nord, et il base sa thèse sur une argumentation très nourrie. Tout en reconnaissant l'existence de certaines formes classiques qui ont été imitées, il pense qu'elles n'ont pu amener la formation d'un style nordique nouveau et que, par conséquent, les ornements d'animaux sont une création scandinave tout à fait indépendante, une innovation nordique dans la sphère de l'art. M. Müller envisage la question à un point de vue esthétique personnel; en considérant la profonde originalité du style dans son plein épanouissement, il trace avec une netteté absolue les limites qui séparent la forme classique de la forme barbare, et on ne saurait contester l'importance des faits sur lesquels il insiste. Mais cette appréciation de l'originalité du style peut très bien être mise d'accord avec l'interprétation de Hildebrand, la seule qui donne au style de l'époque des invasions sa place naturelle dans l'ensemble de la civilisation de cette période.

Tout récemment, plusieurs savants ont cru trouver la source de l'ornementation nordique dans les régions de l'est et, spécialement, dans le vieux domaine scythique de la Russie méridionale. Là, les Goths, qui avaient fondé leur royaume près de la mer Noire au troisième siècle après J.-C., auront pu être influencés par des traditions scythiques et adopter des éléments du vieil art des Scythes; des impulsions émanant de là auraient pu gagner le nord, car les communications avec le nord-ouest à travers l'Europe étaient, comme nous l'avons vu, très actives au troisième siècle. Cette hypothèse a été soutenue notamment par les archéo-

logues célèbres Strzygowski et Rostovzeff. L'idée d'une origine orientale n'est pas neuve; plusieurs fois déjà, les figurations des bractéates d'or ont été rapprochées de motifs asiatiques; on sait d'ailleurs que, dans ces derniers temps, le goût est très vif pour l'art de l'Orient. Les savants mentionnés se sont, dans leur étude de l'ornementation nordique zoomorphe, attachés surtout à l'élément psychologique renfermé dans le décor; d'après eux l'art oriental et l'art nordique sont des phénomènes qui procèdent d'un même état d'esprit et qui doivent être intimement liés l'un à l'autre.

Il s'agit ici avant tout, nous semble-t-il, d'une question historique. On aura bien de la peine à constater des liens qui rattacheraient le vieil art scythique à l'art nordique de l'époque des invasions. L'art des Scythes fleurit beaucoup plus anciennement, aux environs de l'an 400 avant J.-C.; d'autre part, la Russie méridionale était à l'époque impériale sous l'influence surtout des formes classiques, gréco-romaines. Nous rencontrons, il est vrai, des réminiscences scythiques locales, notamment les images décoratives stylisées du renne et du cerf, mais nous trouvons un bien plus grand nombre de motifs classiques traités de façon demi-barbare, et parmi eux quelques-uns qui ont de l'affinité avec les ouvrages germaniques de l'époque romaine récente, ainsi par exemple certains types de figures ornementales d'animaux. La parenté de la forme nordique avec celle de la Russie méridionale s'explique par l'existence d'une source commune. Les motifs scythiques les plus caractéristiques, c'est-à-dire les cervidés fortement stylisés, ne furent jamais adoptés par l'ornementation germanique, et un

fait important c'est que le style de l'époque des invasions n'eut pas son développement principal chez les Goths, mais chez les peuples anglo-saxons et scandinaves, qui reçurent des impulsions par un contact répété avec l'industrie romaine provinciale à la frontière rhénane, ainsi que par le commerce sur la mer du Nord. Nous ne pouvons donc pas accepter l'hypothèse de l'origine orientale; il fallait pourtant la mentionner, puisqu'elle a été au premier plan dans les discussions de ces derniers temps.

Mais c'est au moment du plus grand épanouissement du style des invasions qu'un courant nouveau se fait sentir dans l'art nordique, courant qui devait prédominer dès le commencement du VIIe siècle et amener la formation d'un style nouveau: l'entrelacs vient se joindre aux formes zoomorphiques. Il était déjà connu sous sa forme pure dans le style germanique, qui l'avait emprunté à l'ornementation romaine, mais le style des invasions ne compose jamais les figures d'animaux comme des entrelacs, et le dessin n'y est pas basé sur le ruban en tant que motif indépendant. Le procédé contraire commence dès le début du VIIe siècle. Pourtant, sous son nouvel aspect, l'ornementation nordique conserve les figures d'animaux comme motif principal, et les détails, têtes, pieds et autres membres, sont tous pris au style des invasions. Néanmoins, la décoration se renouvelle, parce que les corps d'animaux sont employés à composer de riches dessins de rubans entrelacés destinés à servir de bordures ou à remplir des surfaces entières. L'effet n'est donc plus obtenu par le relief, mais par la ligne et le dessin, par la clarté et la symétrie de la composition. Le

goût et le traitement des motifs changent l'un et l'autre, et il en résulte un style nouveau qui a été appelé tantôt style de Vendel [1], du nom des riches trouvailles faites à Vendel en Upland, tantôt style continental [2], par opposition à celui de la mer du Nord et pour en marquer l'extension qui a eu lieu dans une aire géographique tout autre que celle du style des invasions.

Ce changement de style se rattache à un mouvement européen général. Les grands entrelacs constituaient à cette époque un des motifs principaux de l'art décoratif, à Byzance comme en Italie; on les appliquait à des matières différentes, en architecture, dans le travail de l'ivoire et dans la sculpture sur bois [3]. Ce même décor s'épanouit non moins abondamment dans l'Europe centrale. Il se croise en Angleterre avec le style des invasions, et il en résulte une forme assez originale; il se répand à l'ouest jusqu'en Irlande, où les entrelacs se combinent avec les motifs d'animaux pour aboutir à des formes qui rappellent beaucoup celles de la Germanie. Du sud, il pénètre dans la Scandinavie en passant par la Baltique, et il atteint son plein développement dans les régions de l'est, à Gotland, à Bornholm, en Uppland. Il y est représenté par une grande abondance de brillants ouvrages de bronze fondu fortement dorés, également remarquables par la décoration et par l'exécution technique. Ce sont des impulsions venues de l'Europe centrale et même du nord de l'Italie qui font éclore

[1] Shetelig dans *Osebergfundet*, III (1920).

[2] A. W. Brögger dans son Histoire de l'art (Oslo, 1925).

[3] E. Lexow dans *Berg. Mus. Aarb.*, 1921—1922 (Hist. antikv. række, nº 1).

un nouvel art aux environs de la Baltique, mais ce style nouveau présente, lui aussi, un caractère vraiment nordique.

Ce style est plus faiblement représenté en Norvège et, en général, dans l'ouest de la Scandinavie. On a bien trouvé chez nous des ouvrages réussis datant du VIIe siècle, mais notre pays ne paraît pas avoir eu dans les progrès de ce style un rôle aussi important que dans le développement du style des invasions. Ce n'est qu'à partir de la phase récente et plus avancée du style de Vendel au VIIIe siècle qu'apparaît une production norvégienne plus considérable, qui fait présumer que le style avait pris pied dans le pays comme une forme de l'art national. Sans doute, il existe certaines nuances de l'ornementation par lesquelles nous pouvons distinguer les ouvrages du VIIe de ceux du VIIIe siècle, mais il n'y a pas lieu de distinguer un style différent pour chacun de ces groupes d'ouvrages; j'ai proposé de les désigner sous les noms respectifs de style de Vendel ancien et récent[1]. Le motif principal de l'ornement consiste encore en entrelacs formés par des images stylisées d'animaux, mais dans la composition l'exact dessin géométrique est abandonné: l'ornement s'épanouit libre et capricieux, et semble se jouer au milieu d'une richesse très variée de rubans larges ou étroits. La technique consiste en une gravure sur bronze d'une précision admirable et d'une exécution des plus soignées. Ce style de Vendel récent est caractéristiqe d'un groupe nordique local développé sur

[1] Le premier nom correspond au style II de Salin (VIIe siècle), et le second à son style III (VIIIe sicle); voy. *Altgerm. Thierornamentik.*

la même base que le style de Vendel ancien, mais dès la fin du VIIIe siècle nous constatons l'existence de certains traits qui accusent des impulsions étrangères et annoncent le style ancien d'Oseberg, prélude de l'art de l'époque des vikings.

Nous avons dit que la trouvaille d'Oseberg a fourni une grande abondance de travaux en bois. C'est la première fois que, dans l'art de cette époque, nous nous trouvons en présence d'un travail de dimensions considérables et de formes bien autrement monumentales que celles du petit art de l'époque précédente, représenté par des objets de parure et d'autres pièces d'orfèvrerie. Les sculptures sur bois de la trouvaille d'Oseberg, qui se classent à la première moitié du IXe siècle, appartiennent à une des phases les plus intéressantes de l'histoire de notre style antique, c'est-à-dire à la période de transition qui mène de l'ancienne ornementation disciplinée et modérée au modelage violent et baroque, première manifestation du sens esthétique de l'époque des vikings.

Le style du VIIIe siècle commence par adopter des formes classiques, empruntées cette fois à l'art carolingien de France. Dans l'art français du temps de Charlemagne nous observons un puissant mouvement de retour vers les formes romaines; cette renaissance carolingienne était fortement influencée par l'Italie et plus encore par l'art et l'industrie artistique de Byzance. A coup sûr, l'art carolingien fut connu et imité en Scandinavie à la suite des premières expéditions dirigées par les vikings contre l'Europe occidentale. Le style, dans le nord, conserve d'abord son ancien caractère; nous y rencontrons les mêmes dessins qu'auparavant,

composés de figures d'animaux en forme de rubans, mais combinés avec des motifs nouvellement empruntés. D'excellents exemples de ce décor sont fournis par les sculptures anciennes trouvées à Oseberg. Nous reproduisons un des côtés de la caisse du traîneau de Shetelig; le fond en est décoré d'ornements zoomorphes sculptés dans de style de Vendel récent, et surmontés d'une moulure géométrique très solide de forme toute classique. D'autres ouvrages montrent également cette orientation nouvelle du goût vers la manière classique. Un poteau orné d'une tête d'animal nous fait connaître un décor d'une grande sobriété et exempte de toute ornementation barbare; nous rencontrons souvent aussi des décorations purement géométriques, employées surtout comme bordures; même parmi les ornements zoomorphes on voit apparaître certaines figures qui sont d'une forme classique. Nous rappelons spécialement une figure d'oiseau de profil, aux ailes déployées, qu'on remarque souvent sur des ivoires carolingiens [1].

Ces exemples suffisent à montrer le renouvellement de l'art nordique de cette époque par le contact avec les formes classiques; c'est encore de l'ouest que viennent surtout les impulsions, comme c'était le cas pour le style de l'époque des invasions: les campagnes des vikings vers l'an 800 sont suivies par une nouvelle orientation du style nordique. Sur ce point, les motifs isolés qu'adopte et assimile le vieux style

[1] Des reproductions de toutes les sculptures d'Oseberg sont publiées dans le rapport sur la trouvaille faite dans cette localité (vol. III). — A. Goldschmidt, *Die Elfenbeinsskulpturen;* VIII—XI Jahrh.

régnant sont de bien moindre importance que la forme toute nouvelle de la composition ornementale. L'examen des décorations du navire d'Oseberg fera toucher du doigt ces nouveautés:

L'avant et l'arrière sont ornés dans le style indigène ordinaire, combinaison élégamment dessinée d'entrelacs zoomorphes et de rubans; c'est un exemple parfait du style récent de Vendel, tel qu'il s'était développé sur le sol nordique vers l'an 800. Mais d'autres parties du navire sont décorées tout différemment; on s'y heurte à de lourdes figures d'animaux, grossières et grotesques, d'une singulière gaucherie d'exécution qui contraste profondément avec les raffinements de facture du style de Vendel. Cependant, elles sont imposantes par leur force extraordinaire, et ce qui les caractérise nettement, c'est le modelé des figures en ronde bosse, car c'est ici le modelé qui intéresse le décorateur; le dessin est négligé, à l'inverse de ce qui se passe dans le style de Vendel dont l'effet dépend totalement de la formation linéaire des entrelacs. L'idée décorative est donc la même dans la décoration d'une vigoureuse nouveauté du navire et dans le style de l'époque des invasions; dans les deux cas il y a inspiration de modèles très étroitement apparentés, appartenant les uns à l'art romain récent et les autres à l'art carolingien; c'est le même cycle de formes et le même maniement énergique, naturaliste du relief.

Cette ornementation étrangère et fortement barbare qui se fait remarquer au début de l'époque des vikings a donné lieu à d'ardentes controverses. Ici encore, on a cherché des sources orientales à un décor scan-

divave particulier[1]. Mais M. S. Müller déjà avait indiqué la renaissance carolingienne comme la source qui s'imposait tout naturellement, et son opinion nous semble absolument confirmée par les grandes décorations trouvées à Oseberg. Cette ornementation nous paraît être dans le nord nécessairement due à des emprunts faits à l'ornementation française contemporaine; elle portera donc avec raison, croyons-nous, le nom que lui a donné M. Müller, celui de style nordico-carolingien. Le modèle qu'on imitait d'abord était fourni par des figures de lion d'une forme plastique, mais le résultat fut déplorable: les figures d'animaux sont singulièrement disgracieuses et gauches au point d'être presque informes, mais la vigueur ne manque pas, ni l'audace d'un décorateur en quête d'effets que son peu d'expérience l'a empêché d'atteindre. Ce fut cette ornementation si imparfaite qui apporta un ferment nouveau à l'art nordique et en détermina le premier grand épanouissement à l'époque des vikings.

Déjà dans les ouvrages les plus récents trouvés à Oseberg, cette évolution nouvelle aboutit à un haut degré de perfection. Les traîneaux et les têtes d'animaux décoratives y expriment dans la plus large mesure l'idéal de ce temps: l'exubérance du modelé du relief, l'abondance luxuriante des ornements, l'utilisation intempérante de tous les motifs du style, mais en même temps cette fermeté et cette sûreté qui imprime à chaque ouvrage le caractère d'unité achevée.

[1] Hj. Appelgren-Kivalo, sur l'origine du style carolingien, dans les *Opuscula Montelio dicata* (Stockh., 1913). Max Ebert, *Der Goldring von Strobjehnen* (dans Praehistorische Zeitschr., III; Berlin, 1911).

Seul un grand artiste a pu exécuter de telles sculptures; c'est l'œuvre d'un rare et éminent génie, créateur du style de son temps. Ces ouvrages révèlent aussi un raffinement incomparable de la technique.

D'autres décorations récentes d'Oseberg, tout en n'atteignant pas la même perfection, sont fort dignes d'attention. Le style en est de caractère homogène, à ornementation modelée en haut-relief et d'un vigoureux effet baroque; chaque ouvrage a pourtant un aspect individuel qui fait penser à un travail personnel d'artistes différents. Parmi les sculpteurs, l'un s'attache aux détails et recherche l'abondance de formes variées, un autre obtient un effet frappant d'ensemble sans se soucier de la correction du dessin des figures d'animaux et se montre très grand décorateur. Les sculptures d'Oseberg sont les œuvres principales de l'art décoratif conservé en Norvège et datant du IXe siècle; nous désignons les phases de style qui s'y rapportent par les noms de style d'Oseberg ancien et récent. Le petit art des parures et des autres objets métalliques passe, dans son modeste domaine, par la même évolution que celle que nous fait connaître, pour la sculpture sur bois monumentale, la trouvaille d'Oseberg; dans ces objets nous retrouvons le goût croissant pour des ornements d'un modelé violent composés de curieuses figures d'animaux contournées. La direction du style est la même dans la période immédiatement suivante, la fin du IXe et le commencement du Xe siècle, mais avec certaines nuances nouvelles de la forme et, en partie, avec des motifs tout nouveaux d'ornementation; il faut noter spécialement les nœuds et les bouffettes de rubans ouvrés en relief énergique; de

plus le singulier dessin rubanné appelé „la chaîne annulaire“, qui apparaît pour la première fois en Scandinavie. Nous avons assigné à ce style, qui suit de près celui d'Oseberg, une place à part, et nous l'appelons le style de Borre, du nom des sépultures royales de cette localité[1]. Il est représenté par quelques sculptures du navire de Gokstad; ce sont notamment de grandes têtes d'animaux décoratives, très expressives, d'un caractère particulièrement rude et féroce, si conforme à nos idées sur l'esprit de l'époque des vikings. Ces figures ont orné les pignons de la tente-cabine du navire, où on les avait placées avec une intention bien arrêtée: comme les têtes de dragon des proues, elles devaient exciter la terreur et protéger ainsi le navire contre les puissances des ténèbres. Le style de Borre est en outre abondamment représenté par de menus ouvrages métalliques fondus en argent ou en bronze à forte dorure claire.

En étudiant l'histoire du style nordique au IXe siècle, nous sommes surtout frappés par le caractère violent de son développement, par la lutte entre les formes anciennes et nouvelles qui viennent s'entrechoquer. D'une part, les ornements sont maniés d'une façon baroque et barbare; d'autre part nous observons une tendance académique vers la sûreté et la clarté, vers une décoration ferme et symétrique; pendant tout le siècle il s'opère encore une assimilation des motifs classiques de l'Europe occidentale. Ces éléments multiples ne parviennent pas à se fondre; le tableau que présente le style de cette époque est trouble et confus.

[1] A. W. Brögger dans *Vidensk.selsk. Skrifter*, II; Hist.-filos. klasse, 1916; nº 1.

Mais pendant les premières décades du Xe siècle, un courant nouveau amène un changement brusque qui, aux environs de l'an 930, aboutit au style de Jellinge, qui règne dans le nord jusqu'à la fin du siècle.

Ce changement de style qui est d'une portée non moins considérable que celui que nous avons constaté au début du IXe siècle, résulte d'un mouvement en sens inverse. Dans le style de Jellinge, le modelé et la forme plastique ont perdu leur prestige: de nouveau, la composition et le dessin jouent le premier rôle; tout l'effet de la décoration porte sur l'élégance des lignes et sur la grâce des entrelacs. Par beaucoup de côtés ce style se rapproche des vieilles formes du VIIe et du VIIIe siècle; il recueille tout ce qui en avait subsisté pendant le IXe siècle. Comme tous les changements de style, celui qui nous occupe a naturellement sa raison psychologique dans les lois qui régissent les fluctuations du goût, mais en même temps nous pouvons y démêler l'action de certaines impulsions étrangères, venues cette fois d'Irlande. Malgré toutes les communications intimes entre ce pays et la Norvège dès la fin du VIIIe siècle, l'art irlandais n'avait exercé aucune influence dans le nord au IXe siècle, le goût de l'un des deux pays étant alors diamétralement opposé à celui de l'autre. Mais au Xe siècle la Scandinavie revient aux aspirations qui avaient trouvé leur forme artistique la plus élevée dans l'ornementation irlandaise; celle-ci continuait la tradition du VIIe siècle, qui se manifeste par les anciens entrelacs chrétiens et zoomorphiques, mêlés d'éléments appartenant au vieil art celtique du premier âge du fer: c'est surtout un dessin décoratif qui s'épanouit dans la décoration des manuscrits, et les formes

qui étaient résultées de la technique du dessin à la plume colorié étaient employées aussi dans le travail du métal et de la pierre. En outre, les métiers de l'Irlande étaient parvenus à un haut degré de perfection et avaient produit entre autres des ouvrages métalliques, aussi parfaits comme forme que comme exécution. Or, l'analogie des détails décoratifs prouve clairement que cet art irlandais a fortement agi sur la formation du style de Jellinge.

Ce style domine pendant une période qui est aussi longue à elle seule que les styles d'Oseberg et de Borre réunis; il présente un caractère certainement plus homogène que les nombreuses formes changeantes du IXe siècle. Sa base artistique qui, d'une façon générale, demeure toujours identique, est constituée par une ornementation purement linéaire des surfaces; un trait significatif, c'est que ce style, plus qu'aucun autre, affectionne les lignes noires en nielle incrustées d'argent lisse. Mais les détails de l'ornement comportent des modifications et un certain développement; sur ce point il est intéressant d'observer l'apparition de motifs végétaux qui étaient inconnus des styles précédents. Un de ces motifs est fourni par des feuilles lobées qui terminent tous les éléments rubannés du décor, et dont on retrouve les modèles immédiats dans l'ornementation anglaise contemporaine; en Irlande les formes foliacées sont plus faiblement représentées que dans le style nordique de Jellinge, et la source en est sans doute la même.

Nous pouvons dire que, dans le style de Jellinge, les dessins à plantes stylisées de l'Europe occidentale ont été combinés avec des ornements zoomorphiques,

et que ces formes, après avoir gagné graduellement du terrain au cours du Xe siècle, finissent par devenir autonomes vers la fin du même siècle. Aussi rencontrons-nous, en même temps que les motifs zoomorphes qui étaient toujours très en vogue, des cases entières exclusivement décorées de motifs de plantes. Enfin, au début du XIe siècle, le style passe par une phase singulière pendant laquelle les motifs d'animaux sont tout à fait écartés au profit des formes en plantes qui règnent seules.

Un style particulier datant du règne de saint Olav (début du XIe siècle) est appelé en Norvège le style de Ringerike, nom qu'il doit à un groupe de monuments en pierre ornés qui se trouvent surtout dans cette partie du pays. Le motif de l'ornement consiste toujours en lobes de feuilles richement ramifiés et portés sur de hautes tiges ondulées; ce motif, sans doute emprunté à l'étranger, est traité suivant le goût scandinave. On y remarque surtout les entrelacs qui sont la base de la composition, et qui rappellent vaguement par leurs formes et leur animation les figurations d'animaux des époques précédentes. Certains détails s'y mêlent qui nous ramènent jusqu'à la période d'Oseberg.

Aux éléments certainement empruntés par ce style à l'ouest de l'Europe vient se joindre un autre, très important, qui paraît être dû à l'Orient. Les compositions symétriques à palmettes, très fréquentes dans le style de Ringerike, rappellent de très près le goût oriental; en outre, nous possédons des frises de palmettes dont la forme vient évidemment de l'art arabe. Le Xe siècle est précisément une période de communications très actives, par l'intermédiaire de la Russie

avec le monde arabe. Des ouvrages d'argent décorés dans le style arabe ont été trouvés surtout en Suède et parfois en Norvège; on peut supposer aussi des influences exercées par d'autres branches de la décoration orientale, comme la décoration des tapis et des étoffes. En tout cas, l'existence d'un élément oriental dans le style de Ringerike paraît certaine; les communications vers l'est n'étaient d'ailleurs pas restreintes à la Suède, comme nous l'apprennent déjà les sagas de saint Olav et d'Olav Trygvason.

Le style de Ringerike ne comporte donc pas la vieille ornementation zoomorphique qui, en fait, est éteinte à jamais. Cependant, l'art de cette époque connaissait les figurations d'animaux, qui ne sont pas la même chose que l'ornementation d'animaux. Sur des monuments en pierre et sur d'autres ouvrages apparaît une grande figure monumentale, pareille à un lion; cet animal est souvent représenté combattant avec des serpents. La pierre de Jellinge en est l'exemple le plus grand et le plus célèbre; elle date des environs de 980. Nous n'avons pas là une décoration pure, mais une représentation de figures à base de légende ou de symbole. Il en est de même pour des images représentant un grand oiseau. De telles images, qui étaient très populaires, ont fourni le prototype des petites broches fondues en bronze ou en argent; on en trouve plusieurs sur l'aile de l'église de Heggen près Modum, cette aile qui est peut-être l'œuvre en métal la plus magnifique que cette époque nous ait laissée. Nous rencontrons ces images avant tout sur des monuments funéraires comme les pierres de Jellinge, de Vang, de Saint-Paul à Londres et sur des

pierres runiques suédoises. Séparées de l'ornementation et tout à fait indépendantes pendant la période du style de Ringerike, elles sont peu à peu soumises à un traitement plus purement décoratif: de sculptures indépendantes qu'elles étaient elles deviennent motif d'ornementation.

C'est ainsi qu'apparaît le dernier et bref épanouissement de l'ornementation zoomorphique scandinave du haut moyen âge chrétien. C'est le style d'Urnes, qui doit son nom au monument qui le caractérise le mieux, l'église d'Urnes en Norvège. Ce style est né probablement du besoin toujours existant d'employer les formes d'animaux dans l'ornementation; ce goût est fort ancien dans le nord, et il ressuscite pendant la seconde moitié du XIe siècle sans se rattacher directement aux figures zoomorphes ornementales du style de Jellinge. Le style d'Urnes, tel que nous le connaissons par l'église qui lui a donné son nom et par les restes d'autres églises contemporaines, nous apparaît riche, raffiné et élégant. Il coïncide à peu près avec le règne d'Olav Kyrre dans la seconde moitié du XIe siècle. Nous voici parvenus aux temps historiques, au moyen âge chrétien, c'est-à-dire au terme de notre travail.

Ajoutons seulement que c'est par un bonheur extraordinaire que l'église d'Urnes, cette imposante œuvre d'art du XIe siècle, nous a été presque intégralement conservée. Elle nous ramène à Oseberg, elle nous fait voir que la grande sculpture sur bois a été la forme d'art dominante pendant toute l'époque des vikings, elle est comme le trait d'union entre la décoration ancienne et celle des églises en bois *(stavkirker)* du moyen âge chrétien. Les formes romanes

pénètrent dans tous les détails de la décoration des églises, mais l'esprit et le sentiment de la forme restent les mêmes. Nous apercevons une ligne nette et claire, qui renoue ensemble toutes les phases du style de notre ancien art décoratif. L'identité de a matière employée, ce bois que nous retrouvons traité avec un sentiment plastique si ferme par cette vieille école de sculpture ornementale, nous permet de dire que ce vieil art décoratif a poussé de profondes racines dans la vie de notre pays.

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Åberg, Nils. Studien über die Schönfelder Keramik, die schwedische „Band"-Keramik und die jütländische Obergrabkeramik. Halle 1918.

Almgren, Oscar. Studien über Nordeuropäische Fibelformen der ersten nach-christlichen Jahrhunderte. Stockholm 1897. 2e. éd. Mannusbibliothek No. 32. Leipzig 1923.

— Zur Bedeutung des Markomannenreiches für die Entwicklung der germanischen Industrie in der frühen Kaiserzeit. Mannus V. Würzburg 1913.

— Felsenzeichnung. Reallexikon der Vorgeschichte. Berlin 1925. Dritter Band. p. 207.

— und B. Nerman. Die ältere Eisenzeit Gotlands. Stockholm 1923.

— Några anmärkningar om denarskatterna från germanskt område. Oldtiden VII. p. 209 ss. Kristiania 1918.

Anderson, Joseph. Scotland in Pagan Times. II. Edinburgh 1883.

— Notice of a Cave recently discovered at Oban, containing Human Remains and a Refuse-heap of Shells and Bones of Animals, and Stone and Bone Implements. Proceedings Soc. Ant. Scot. XXIX. p. 211 ss. Edinburgh 1895.

Appelgren-Kivalo, Hj. Om den s. k. Karolingiska stilens ursprung. Opuscula archæologica Oscari Montelio dicata. Stockholm 1913.

Arne, Ture J:son. Huru gammal är ristningen å Häggebystenen? Svenska Fornminnesföreningens Tidskrift XI. Stockholm 1902.

Arne, Ture J:son. Stenåldersundersökningar. (Résumé in deutscher Sprache.) IV. Fornvännen 1909. Stockholm.
— Tenetid och romersk järnålder i Ryssland med särskild hänsyn til de romerska denarfynden. Oldtiden VII pp. 207 ss. Kristiania 1918.
— Solidusfynden på Öland och Gotland. (Résumé in deutscher Sprache.) Fornvännen 1919. Stockholm.
Beuchat, H. Manuel d'archéologie américaine. Paris 1912.
Bing, Just. Helleristningsstudier. Oldtiden III. Stavanger 1913.
Bishop, A. Henderson. An Oronsay Shell-mound. — A Scottish Pre-Neolithic Site. Proceedings Soc. Ant. Scot. Edinburgh 1914.
Bjørn, Anathon. Nøstvet-kulturens flintformer. Bergens Museums Aarbok 1922—1923, historisk-antikvarisk række, no. 5. Bergen 1924.
— Stenalderstudier. De formentlige Salutré-fund i Norge. Videnskapsselskapets Skrifter II. Historisk-filosofisk klasse. 1924. No. 5. Kristiania.
Blinkenberg, Chr. Jærnets Hjemstavn. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie 1923. Kjøbenhavn.
Brinkmann, Aug., og Haakon Shetelig. Ruskenesset. En stenalders jagtplass. Norske Oldfund III. Kristiania 1920.
Brown, Baldwin. The Arts in Early England. IV. London 1915.
Brøgger, A. W. Økser av Nøstvettypen. Bidrag til kundskaben om ældre norsk stenalder. (Résumé in deutscher Sprache.) Norges geologiske Undersøgelse no. 42. Kristiania 1905.
— Elg og ren paa helleristninger i det nordlige Norge. Naturen 1906. Bergen.
— Studier over Norges Stenalder I. (Mit Résumé in deutscher Sprache.) Videnskabs-Selskabets Skrifter I. Mathematisk-naturvidenskabelig klasse. 1906. Nr. 2. Christiania 1906.
— Vistefundet. (Résumé in deutscher Sprache.) Stavanger Museums Aarshefte 1907. II. Stavanger.
— Den arktiske Stenalder i Norge. (Mit Résumé in deutscher Sprache.) Videnskabs-Selskabets Skrifter II. Historisk-filosofisk klasse. 1909. Nr. 1. Christiania 1909.
— Et fund av en benpil med flintegger fra yngre stenalder. Norsk geologisk tidsskrift I, nr. 12. Kristiania 1909.

Brøgger, A. W. Et myntfund fra Foldøen i Ryfylke, Norge, fra XI århundrede. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie 1910. Kjøbenhavn.
— Angelsaksiske mynter fra VIII og IX aarhundrede i Norden. Historisk Tidsskrift (norsk) 1910. Kristiania.
— La-Tènekjedelen fra Sande i Jarlsberg. Oldtiden VII (Avhandlinger tilegnet Sophus Müller). Kristiania 1918.
— Borrefundet og Vestfoldkongernes graver. Videnskapsselskapets Skrifter II. Hist.-filos. klasse. 1916. Nr. 1. Kristiania.
— Antikvitetssamlere i Oldtiden. Kunst og Haandverk. Festskrift tilegnet Johan Bøgh. Kristiania 1918.
— Ertog og Øre. Den gamle norske vegt. Videnskapsselskabets Skrifter II. Hist.-filos. klasse 1921. Nr. 3. Kristiania.
— Folkevandringstidens og vikingetidens kunst. Norsk kunsthistorie I. Oslo 1925.
— voir Osebergfundet.
Brøgger, W. C. Om Strandliniens beliggenhed under stenalderen i det sydøstlige Norge. (Résumé in deutscher Sprache.) Norges geologiske Undersøgelse nr. 41. Kristiania 1905.
— Om bergartene i de skafthulløse øxer av sten. (Résumé in deutscher Sprache.) Videnskabs-Selskabets Skrifter I. Math.-naturv. klasse 1906. Nr. 2. p. 165. Christiania.
— Bronsecelten fra Bøle nær Porsgrund. Oldtiden VII (Avhandlinger tilegnet Sophus Müller). Kristiania 1918.
Brøndsted, J. Oldtidsbaaden fra Als. Nordens ældste Fartøi. Nationalmuséets Bog om sjældne Fund. Kjøbenhavn 1925.
Bugge, Alexander. Vesterlandenes Indflydelse paa Nordboernes og særlig Nordmændenes ydre Kultur, Levesæt og Samfundsforhold i Vikingetiden. Videnskabs-Selskabets Skrifter. II. Hist.-filos. klasse. 1904. Nr. 1. Christiania.
— Vikingerne. I. Kristiania 1904. II Kristiania. 1906.
— Norges Historie. I, 1. Kristiania 1912. I, 2. Kristiania 1910.
Bugge, Sophus. Norges indskrifter med de ældre runer. Indledning: runeskriftens oprindelse og ældste historie. Christiania 1905—1913.
Bøe, Johs. Norske guldfund fra folkevandringstiden. Bergens Museums Aarbok 1920—1921. Historisk-antikvarisk række, nr. 2.
Capitan, L. Passage du paléolithique au néolithique. Congrès In-

ternational d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques. XII. Paris 1900.

Clausen, H. V. Studier over Danmarks Oldtidsbebyggelse. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1916.

Déchelette, Joseph. Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. I. Paris 1908. II. Paris 1910.

Ebert, Max. Der Goldring von Strobjenen. Praehistorische Zeitschrift. III. Berlin 1911.

Ekholm, Gunnar. De Skandinaviska Hällristningarna. Ymer 1916. Stockholm.

— Studier i Upplands bebyggelseshistoria. I. Stenåldern. II. Bronsåldern. Uppsala Universitets Årsskrift 1916, 1921.

— Det nyaste bidraget till vår fornhistoria. (Résumé in deutscher Sprache.) Fornvännen 1923. Stockholm.

Engelstad, Eivind S. Setrangfundet. „Fra Haug og Museum". Avhandlinger til A. W. Brøgger paa 40-aars dagen. Kristiania 1924.

Europaeus, Aarne. Fornfynd från Kyrkslätt och Esbo Socknar. Finska Fornminnesföreningens Tidskrift XXXII nr. 1. Helsingfors 1922.

Falk, Hjalmar. Altnordisches Seewesen. Wörter und Sachen IV. Heidelberg 1912.

— voir Osebergfundet.

Friesen, Otto von. Om runskriftens härkomst. Uppsala 1904.

— Rökstenen. Stockholm 1920.

— Röstenen i Bohuslän. Uppsala Universitets Årsskift 1924.

Frödin, Otto. Über die schwedisch-dänischen Verbindungen in der Steinzeit. Opuscula archæologica Oscari Montelio dicata. Stockholm 1913.

Fürst, Carl M. Das Skelett von Viste auf Jäderen; ein Fall von Skaphocephalie etc. Videnskabs-Selskabets Skrifter I. Math.-naturv. klasse 1909. Nr. 1. Christiania.

— Zur Kraniologie der schwedischen Steinzeit. K. Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar. B. 49, nr. 1. 1912.

Gams, Helmut, und Rolf Nordhagen. Postglaziale Klimaänderungen und Erdkrustenbewegungen in Mitteleuropa. Landeskundliche Forschungen, Heft 25. München 1923.

Gjessing, Helge. Votiv- og depotfund fra stenalderen i Stavanger

amt. Oldtiden VII (Avhandlinger tilegnet Sophus Müller). Kristiania 1918.

Gjessing, Helge. Rogalands Stenalder. Stavanger 1920.

— Arkæologien. Norsk Historisk Tidsskrift 1920. Kristiania.

Goldschmidt, Adolf. Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der Karolingischen und sächsischen Kaiser, VIII—XI Jahrh. I—III. Berlin 1914—1922.

Gray, Harold St. George. Report on the Excavation at Wick Barrow. Tauntons 1908.

Grieg, Sigurd. Akerfundet. Oldtiden VII (Avhandlinger tilegnet Sophus Müller). Kristiania 1918.

— Smedeverktøi i norske graver. Oldtiden IX. Kristiania 1922.

— Merovingisk og norsk. Videnskapsselskapets Skrifter. II. Hist.-filos. klasse 1922. Nr. 9. Kristiania.

Gustafson, Gabriel. Norges Oldtid. Mindesmærker og Oldsager. Kristiania 1906.

— Et norsk gravfund fra den ældre keisertid. Opuscula archæologica Oscari Montelio dicata. Stockholm 1913.

Hackman, A. Bronsyxan från Helsberg i Pemar socken. Åbo Stads Historiska Museum 1907.

— Die ältesten eisenzeitlichen Funde in Finland. Mannus V. Würzburg 1913.

Hallström, G. Nordskandinaviska Hällristningar. (Résumé in deutscher Sprache.) Fornvännen 1907, 1908, 1909. Stockholm.

Hansen, Andr. M. Landnåm i Norge. Kristiania 1904.

— Oldtidens Nordmænd. Kristiania 1907.

Hildebrand, H. Djurtypen i den äldre nordiska ornamentiken. Tidskrift för Konst och Konstindustri. Stockholm 1876.

Hougen, Bjørn. Et hulefund fra Hildershavn. Oldtiden IX. Kristiania 1922.

— Grav og Gravplass. Eldre jernalders gravskikk i Østfold og Vestfold. Videnskapsselskapets Skrifter. II. Hist.-filos. klasse 1924. Nr. 6. Kristiania.

Janse, Olov Robert. Le travail de l'or en Suède à l'époque mérovingienne. Orléans 1922.

Johansen, K. Friis. En Boplads fra den ældste Stenalder i Sværdborg Mose. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1919.

Johansen, K. Friis. Hoby-Fundet. (Résumé en français.) Nordiske Fortidsminder II, 3. Kjøbenhavn 1923.
Klein, Ernst. Stenåldersliv. Stockholm 1923.
Knorr, Friedr. Friedhöfe der älteren Eisenzeit in Schleswig-Holstein I. Kiel 1910.
Kossinna, Gustaf. Der Ursprung der Urfinnen und der Urindogermanen. Mannus I. Würzburg 1909.
— Deutsche Vorgeschichte. 2. Ausgabe. Leipzig 1914.
— Das Weichselland ein uralter Heimatboden der Germanen. Danzig 1919.
Lange, Eyvind de. Gravfeltet paa Lunde i Vanse. Oldtiden I. Stavanger 1910.
— Ornerte heller i norske bronsealdersgraver. (Summary of Contents in English.) Bergens Museums Aarbok 1912, nr. 4.
— En familiegrav fra folkevandringstid i Hardanger. Bergens Museums Aarbok 1917—1918. Historisk-antikvarisk række, nr. 2.
Lexow, Einar. Hovedlinjerne i entrelacornamentikkens historie. Bergens Museums Aarbok 1921—1922. Historisk-antikvarisk række, nr. 1.
Lindenschmidt, L. Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit. I—V. Mainz 1858—1911.
Lindqvist, Sune. De svenska holkyxorna från bronsåldern. Opuscula archæologica Oscari Montelio dicata. Stockholm 1913
— Nordens Benålder och en Teori om dess Stenåldersraser. Rig 1918. Stockholm.
— Den svenska folkvandringsstilens uppkomst. Rig 1919. Stockholm.
— Den keltiska Hansan. (Résumé in deutscher Sprache.) Fornvännen 1920. Stockholm.
— Ynglingaättens gravskick. (Résumé in deutscher Sprache.) Fornvännen 1921. Stockholm.
— Vår folkvandringstids historia. (Résumé in deutscher Sprache.) Fornvännen 1922. Stockholm.
Lorange, A. Norske Oldsager i Bergens Museum. Bergen 1875.
— Den yngre Jernalders Sværd. (Résumé en français.) Bergen 1889.
Montelius, Oscar. Bronsåldern i norra och mellersta Sverige.

Antiquarisk Tidskrift för Sverige. III. Stockholm 1870—1873.

Montelius, Oscar. Sur les souvenirs de l'âge de la pierre des Lapons en Suède. Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques. Stockholm 1874.

— Über die Einwanderung unserer Vorfahren in den Norden. Archiv für Anthropologie. XVII. Braunschweig 1888.

— Les temps préhistoriques en Suède et dans les autres pays Scandinaves. Paris 1895.

— Den nordiska jernålderns kronologi. Svenska Fornminnesföreningens Tidskrift IX—X. Stockholm 1896 et 1900.

— Die Chronologie der ältesten Bronzezeit. Braunschweig. 1900. (Extrait du Archiv für Anthropologie XXV et XXVI.)

— Forntiden. Sveriges Historia intill tjugonde seklet. Éd. H. Hildebrand. I. Stockholm 1903.

— När började man allmänt använda järn? (Résumé in deutscher Sprache.) Fornvännen 1913. Stockholm.

— Minnen från vår Forntid. I. Stockholm 1917.

— Paleolithic Implements found in Sweden. The Antiquaries Journal. I. London 1921.

Moorehead, Warren K. The Stone Age in North America. I—II. Boston & New York 1910.

Much, Matthaeus. Die Kupferzeit in Europa und ihr Verhältnis zur Kultur der Indogermanen. Jena 1893.

Müller, Sophus. Dyreornamentiken i Norden. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1880. Kjøbenhavn.

— Ordning af Danmarks Oldsager I—II. (Résumé en français.) Kjøbenhavn 1888—1895.

— Vor Oldtid. Danmarks forhistoriske Archæologi. Kjøbenhavn 1897.

— Solbilledet fra Trundholm. (Résumé en français.) Nordiske Fortidsminder I. Kjøbenhavn 1890—1903.

— Urgeschichte Europas. Strassburg 1905.

— Bronzealderens Begyndelse og ældre Udvikling i Danmark efter de nyeste Fund. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1909. Kjøbenhavn.

— Juellingefundet. (Résumé en français.) Nordiske Fortidsminder II, 1. Kjøbenhavn 1911.

Müller, Sophus. Oldtidens Kunst i Danmark. I. L'art de l'âge de la pierre au Danemark. II. L'art de l'âge du bronze au Danemark. (Introduction et sommaire en français.) Kjøbenhavn 1918—1921.

— Bopladsfund fra Bronzealderen. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1919. Kjøbenhavn.

Munch, P. A. Det norske Folks Historie I, 1. Christiania 1852.

Neergaard, C. Jernalderen. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1892. Kjøbenhavn.

— Haag-Fundet. Ibid. 1908.

— Gravhøie med mange Grave. Ibid. 1910.

Nerman, Birger, voir Almgren et Nerman.

Nicolaysen, N. The Viking-Ship discovered at Gokstad. Christiania 1882.

Nielsen, H. A. Bidrag til Danmarks forhistoriske Befolknings — særlig Stenaldersfolkets — Anthropologi. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1906. Kjøbenhavn.

— Yderligere Bidrag til Danmarks Stenaldersfolks Anthropologi. Ibid. 1911.

— Fund i Sværdborg og Mullerup Moser af Skeletdele af Mennesker fra den ældste Stenalder. Ibid. 1921.

Nordhagen, Rolf, voir Gams et Nordhagen.

Nordman, C. A. Studier öfver gånggriftkulturen i Danmark. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1917. Kjøbenhavn.

— Skaldyngernes Stenyxor. Ibid. 1918.

— Bidrag til frågan om de mandelformiga flintredskapens ålder. Finskt Museum XXVII—XXVIII. Helsingfors 1920—1921.

Nummedal, A. Om Flintpladsene. (Summary of Contents in English.) Norsk geologisk Tidsskrift VII. Kristiania 1923.

Olsen, Magnus. Hedenske kultminder i norske stedsnavne. I. Videnskapsselskapets Skrifter. II. Hist.-filos. klasse. 1914. Nr. 4. Kristiania.

Osebergfundet. Utgit av den norske Stat under redaktion av A. W. Brøgger, Hj. Falk og Haakon Schetelig. I. III. Kristiania 1917—1920.

Petersen, Jan. Jernbarrer I—II. Oldtiden VII et X. Kristiania 1918—1923.

Petersen, Th. En skafthuløks av sten av jydsk type fundet i Nord-

mør. Oldtiden VII (Avhandlinger tilegnet Sophus Müller). Kristiania 1918.

Petersen, Th. Fra hvilken tid stammer de naturalistiske helleristninger? Naturen 1922. Bergen.

— Meldalsfundene. Norske Oldfund IV. Kristiania 1923.

Píc, J. L. Die Urnengräber Böhmens. Leipzig 1907.

Rygh, O. Sur le groupe arctique de l'âge de la pierre polie en Norvège. Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques. Stockholm 1874. I.

— Antiquités norvégiennes (atlas, texte en norvégien et en français). Christiania 1885.

Saint-Périer, René de, Les Fouilles de 1923 dans la Grotte des Rideaux à Lespugue (Haute-Garonne). L'Anthropologie XXXIV. Paris 1924.

Salin, Bernhard. De nordiska guldbrakteaterna. Antiquarisk Tidskrift för Sverige. XIV. Stockholm 1899.

— Die altgermanische Thierornamentik. Stockholm 1904.

Sarauw, Georg F. L. En Stenalders Boplads i Maglemose ved Mullerup, sammenholdt med beslegtede Fund. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1903.

— Sur les trouvailles faites dans le Nord de l'Europe datant de la Période dite de l'Hiatus. Premier Congrès Préhistorique de France. Session de Périgueux. 1905.

— Le feu et son emploi dans le Nord de l'Europe aux temps préhistoriques et protohistoriques. Annales du XXe Congrès. Arch. et Hist. de Belgique. Gand 1907.

— Maglemose. Ein steinzeitlicher Wohnplatz im Moor bei Mullerup auf Seeland I—II. Praehistorische Zeitschrift III—IV. Leipzig 1911. 1914.

Schetelig, voir Shetelig.

Schnittger, Bror. Våra Kulturförbindelser med Östra Medelhavet under den äldre Bronsåldern. Ord och Bild, 28. Stockholm 1919.

— Gottländska skeppssättningar från bronsålderns slut och järnålderns början. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1920. pp. 43 ss. Kjøbenhavn.

Schreiner, K. E. Die Menschenknochen der megalitischen Grabkammer bei Svelvik. Kristiania 1923.

Sernander, Rutger. Die schwedischen Torfmoore als Zeugen post-

glazialer Klimaschwankungen, dans: Die Veränderung des Klimas seit dem Maximum der letzten Eiszeit. Compte Rendu du XI Congrès Géologique International. Stockholm 1910.
Shetelig, Haakon. Austreimstenen. Bergens Museums Aarbok 1907, nr. 11. Bergen.
— Pierres à feu néolithiques de la Norvège. Ibid. 1908, nr. 9.
— Charonspengen. Spor av en græsk gravskik i Norge. Sproglige og historiske Afhandlinger viede Sophus Bugges minde. Kristiania 1908.
— Vestlandske graver fra jernalderen. Bergens Museums Skrifter, ny række II. Bergen 1912.
— Den førromerske jernalder i Norge. Oldtiden III. Stavanger 1913.
— Myrfund av lerkar fra tidlig jernalder. Oldtiden III. Stavanger 1913.
— Arkeologiske tidsbestemmelser av ældre norske runeindskrifter. (Extrait de Sophus Bugge, Norges Indskrifter med de ældre Runer III.) Kristiania 1914.
— Nye jernaldersfund paa Vestlandet. Bergens Museums Aarbok 1916—1917. Hist. ant. række nr. 2. Bergen 1919.
— Tidlige baatgraver. Oldtiden VII (Avhandlinger tilegnet Sophus Müller). Kristiania 1918.
— Et norsk folkevandringsrike. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie. 1920. p. 47. Kjøbenhavn.
— Primitive Tider i Norge. Bergen 1922.
— voir Brinkmann et Shetelig, et Osebergfundet.
Solberg, O. Eisenzeitfunde aus Ostfinmarken. Videnskabs-Selskabets Skrifter II. Hist.-filos. klasse. 1909. Nr. 7. Christiania.
Sommerfeldt, W. P. Norsk arkæologisk literatur 1814—1913. Oldtiden V. Kristiania 1915.
Stjerna, Knut. Skölds hädanfärd. Studier tillägnade Henrik Schück på hans 50 årsdag af vänner og lärjunger. Stockholm 1905.
— Bidrag till Bornholms befolkningshistoria under järnåldern. Antikvarisk Tidskrift för Sverige XVIII. Stockholm.
— Före Hällkisttiden. Ibid. XIX. Stockholm 1911.
Vedel, E. Bornholms Oldtidsminder og Oldsager. (Résumé en français.) Kjøbenhavn 1886.
— Efterskrift til Bornholms Oltidsminder og Oldsager. (Résumé en français.) Kjøbenhavn 1897.

Weibull, Curt. Sveriges Bebyggelse. Bronsålderns Karaktär. Lund 1923.

Weibull, Lauritz. Det arkeologiska treperiodsystemet. Dess uppkomst och giltighet. Historisk Tidskrift för Skåneland. V. Lund 1923.

Wergeland, Henrik. Norges Historie. For Almuen VII. Samlede Skrifter IV, 1. Kristiania 1923.

Worsaae, J. J. A. The Industrial Arts of Denmark. London 1882.

INDEX GÉNÉRAL ALPHABÉTIQUE

Aaskollen, 45.
Åberg, Nils, 72.
Adalrygs, 185.
Âge de l'os, 36, 37, 79.
Agder, 198.
Agriculture, agriculteurs, 39, 65, 77, 107, 191, 192, 212; outils d'agriculture, 213.
Aker, 200.
Allée couverte, 55, 56, 57, 78.
Allemagne, 121, 122, 125, 133, 140, 149, 160, 161, 165, 183, 184, 188, 199, 203.
Almgren, Oscar, 107, 133, 140, 141, 146, 147, 155, 156, 169.
Alpestres, pays, 85, 108, 132.
Als, 228, 229, 231.
Amas de pierres (tombes), 101, 104, 112, 121, 151.
Ambre, parures de l'âge de la pierre, 34, 35, 47, 62; commerce à l'âge du bronze, 89; au premier âge du fer, 123; perles et pendeloques, 143; pièces de jeux, 218.
Amérique, 84, 85.
Amulettes, 173.
Anderson, Joseph, 13, 208.
Angleterre, 26, 97, 103, 124, 173, 175, 176, 177, 178, 180, 183, 184, 185, 186, 196, 198, 199, 203, 216, 221, 238.
Anglo-Saxons, 177, 185, 186, 197, 202, 238, 241.
Animaux domestiques, 38, 214, 219.
Anneau d'or, 102, 109, 126; en bronze qui ressemblent à des couronnes, 126, 127; anneaux-boucles en bronze, 128.
Anthropologiques, théories, 76.
Anthropomorphes, figurations, 237.
Appelgren-Kivalo, Hj., 247.
Arctique, l'âge de la pierre, 20, 27, 31, 36, 53.
Argent, incrustations, 146; filigranes en argent, 147; colliers, bracelets etc,. 211.
Armes, 85, 213; armement, 143, 196, 197.
Arne, Ture J., 72, 141, 170, 232.

Art de l'âge de la pierre scandinave, 20, 35, 41, 106; paléolithique, 41, 50; des gravures rupestres, 106; égyptien, 108; décoratif, 91, 135, 173, 223; à l'âge du fer norvégien, 235—241; irlandais, 205, 250; anglo-saxon, 177, 238; scythique, 240; oriental, 252.
„Aryenne", race, 77.
Asbeste, 176.
Asie antérieure, 85.
„Augenfibeln", 147.
Aurei, 169.
Aurland, 90.
Autel construit en pierres, 111.
Avaldsnes, 165.
Azilienne, époque, 13, 17.

Bagues d'or, 182.
Balkan, 26, 124.
Bardal, 43.
Balances, 211.
Balsfjord, 44.
Baltiques, pays, 34, 35, 37, 46, 56, 71, 122, 127, 134, 139, 140, 155, 169, 170.
Bateau, 214, 217, 220, 234.
Bayeux, tapisserie, 234.
Beitstaden, 43.
Belgiques, 26, 151.
Béowulf, 203.
Bergsöy, 35.
Beuchat, H., 84.
Bing, Just, 107.
Bishop, Henderson, 13.
Björn, Anathon, 9, 24, 66, 99.
„Blástrjarn", 117.
„Blæstre", 116.
Blinkenberg, Chr., 119.
Bobine, 148.
Bœuf, 219.
Bogge, 46.
Bohème, 139, 144, 146, 147, 154, 155, 161, 163.
Bohuslen, 70, 94, 216.
„Bombennadeln", 127.
Bornholm, 122, 123, 127, 134, 154, 199.
Borre, 201, 218, 219, 249.
Bouclier, 197.
Boutons en bronze pour la ceinture, 102.
Bracelet en bronze, 90, 102; en or, 170, 218; en argent, 211.
Brachycéphales, 77, 78.
Bractéates nordiques en or, 172, 173, 177, 180, 238, 240.
Brandebourg, 9, 121, 155, 161.
Breloques en or, 148.
Bretagne, 216.
Brinkmann, Aug., 19, 38, 81.
Briquet en silex, 39, 98; en pyrite, 39.
Britanniques, îles, 56, 88, 93, 195, 216.
Bronze, 39, 54; fabrication d'objets en bronze, 96, 147.
Brown, Baldwin, 143.
Brögger, A. W., 19, 24, 27, 29, 33, 37, 46, 59, 66, 134, 141, 142, 169, 170, 204, 210, 238, 242.
Brögger, W. C., 29, 57, 95.
Bröndsted, J., 228.
Bugge, A., 89, 158.
Bugge, S., 180.

Burins en silex, 16.
Böe, J., 170.
Böla, 42.
Bömlo, 30; ateliers de diabase, 33.

Campignien, 22, 23, 25.
Capitan, L., 12.
Capture, 20.
Carolingiens, bijoux, 209.
Caucase, 85.
Caverne, 191, 192.
Celt, 89, 95.
Celtique, race, 124; peuples, 125, 134, 137; civilisation, 135.
Céramique, 72, 97, 98, 99, 148, 149, 160, 175, 176.
Cercueil de pierre, 159, 182; de bois, 159, 182, 189, 195, 215; fait de tronc de chênes creusé, 100.
Chaîne annulaire, motif de décoration, 249.
Chambres sépulcrales, 100, 101.
Chariot, époque La Tène, 133, 134; viking, 218.
Charlemagne, 210.
Charon, obole de, 222.
Chasse, 11, 19, 23, 40, 51.
Châteaux (de cantons), 192, 193, 194.
Chaudrons en bronze, 133, 141, 142, 162, 177.
Cheval, 214, 217, 219.
Chien, 11, 37, 214, 219.
Chronologie, 57, 138, 153, 167 s.
Cimbres, 134.
Cire, fonte à cire perdue, 93, 96.
Ciseaux en silex, 59; bronze, 92; fer, 145.
Clausen, H. V., 162.
Climat, 131 s.
Coffre en pierre („hellekister"), 55, 56, 61, 87, 189.
Colliers en bronze, 92, 110; époque La Tène, 128; or, 170; argent, 211.
Colonies des vikings, 205, 208.
Commerce, route de, 34, 58, 59, 87, 89, 125, 211; maritime, 140, 141.
Construction navale, 224, 227, 233.
Corne de renne, 10; cerf, 11; élan, 11; à boire, 205.
Cors en bronze, 92 s., 110.
Coupes en verre, 142, 176, 182.
Couteaux de schiste, 32, 60; de dents de sanglier, 12; bronze, 92; fer, 126, 128, 145.
Crémation, voir Incinération.
Creusets en argile, 95, 97.
Crimée, 165.
Cristal de roche, 31.
Cro-Magnon, race, 13, 79 s.
Croix gammée, 172.
Cuillers à vin en bronze, 142, 162.
Cuirasses, 197.
Cuivre, 54, 84, 85; mines, 88, 114.
Culte des morts, 82, 216; du soleil, 110.
Cumberland, 208.

Dalum, 236.
Danemark, 54, 57, 63, 79, 93, 97, 120, 123, 127, 134, 154, 161, 188, 215.
Danube, 139, 158, 164.
Déchelette, J., 50, 93, 103.
Dejbjerg, 134.
Deniers romains, 140, 168, 169.
Dépôts votifs de l'âge de la pierre, 61 ss.; de trésors, 89, 170, 211; votifs de l'âge du bronze, 110; du premier âge du fer, 126; dans les tourbières, 227 ss.
Diabase, 29, 30, 37, 38.
Dolichocéphale, 77 s.
Dolmen, 55, 56.
Domrair (roi de Dublin), 206.
Drangedal, 71.
Dublin, 195, 205, 206, 208, 216.
Dverberg, 183.
Dysse, 55, 56.

Ebert, Max, 247.
Écosse, 19, 149, 208, 216.
Écriture, 180.
Écuelles d'offrandes, 111; en verre, 142, 159.
Edda, 142, 191, 203.
Egdes, 185.
Égypte, 73, 85, 108, 184, 220, 222.
Einang, 143, 179.
Ekeberg, 45.
Eker, 142.
Ekholm, G., 49, 99, 107.
Elbe, 70, 123, 140, 155, 168.
Élevage, 38, 65, 77.
Émail, 209.
Émigration, 131 s., 207.
Enceintes fortifiées, 192 s.
Engelstad, Eivind S., 165.
Entrelacs, 176, 199, 242.
Épées en bronze, 91, 98; fer, 133, 144, 153, 197, 199; fer avec estampille romaine, 143; marquées VLFBERN, 209.
Épingles en os, 12, 87; fer, 126, 127; de sûreté, 128, 146; à tête de filigranes en or, 148; argent, 211.
Épipaléolithique, civilisation, 14, 24, 35, 53, 79.
Erin, voir Irlande.
Espagne, 202, 210.
Étain, 87, 114.
Étrusques, 125; industrie, 148.
Europaeus, Aarne, 72.
Exhaussement de la côte, 18.
Ex-votos (dépôts d'objets sacrifiés), 61, 110, 126, 227 ss.

Falk, Hjalmar, 226.
Farmen, 142.
Faucilles en bronze, 92; fer, 128.
Fer, 113 s.; extraction, 115; barres, 212.
Féroé, îles, 195.
Fibules en bronze, 128, 146; à arête et à bosse, 147; à pied replié, 147, 164, 174; à plaque couvre-ressort, 147; à yeux, 147; d'argent à plaque carré, 174, 180, 236; cruciformes, 175, 177, 178; en relief, 175, 196; en formes de figurines, 196, 253; fibules-agrafes, 175, 186.
Filage, instruments, 213.

Filigranes, 147, 148, 174, 175, 237.
Finlande, 28, 34, 35, 37, 41, 47, 72, 95, 127, 138, 221.
Fionie, 133, 162, 169.
Flèches en os, 19, 25; à tranchant de silex, 36, 37.
Folden, 129.
Fond des recherches de l'État, 216.
Fonte, de l'âge du bronze, 93, 95, 111.
Forge, 213.
Four, 116 ss.
Fourreaux d'épée avec ornementation animale, 174.
France, 41, 56, 108, 176, 177, 178, 183, 197, 199.
Francs, 185, 203.
Friesen, Otto von, 178, 180.
Frisonne, la côte, 140, 141, 178.
Frisons, 203.
Frödin, Otto, 70.
Fröihov, 155.
Funéraire, mobilier, 90, 100, 126, 159, 215, 222, 223; culte, 103, 107, 217; rite, 121, 134, 150, 152, 153, 154, 156, 158, 160, 162, 187, 189, 195, 200, 213, 215, 221; bucher, 133, 221; monuments, 151, 188, 201, 216, 217, 222.
Fürst, C. M., 81.
Fuseau à filer, 148.
Fusion du cuivre, 85; fer, 117, 212.
Fykanvatn, 44.
Galles, 208.
Gams, Helmut, 132.
Gaule, 124, 138, 140, 169, 185.
Géats, 203.
Géométriques, dessins, 48, 50; motifs, 237.
Germains, 137.
Germanie, 139.
Gjeithus, 45.
Gjessing, Helge, 28, 63.
Glaciaire, époque, 9, 10, 18.
Gladius romain, 144.
Glösa, 46.
Goetars, royaume des, 200.
Gokstad, 219, 224, 225, 226, 234.
Goldschmidt, A., 245.
Goths, 137, 156, 164, 185, 202, 239, 240.
Gotland, 33, 56, 80, 127, 134, 154, 155, 170, 191, 199, 222.
Grande-Bretagne, 139.
Grand-Pressigny, 59.
Grattoirs, 12, 16, 59, 98.
Gravures rupestres, 20, 41 s., 82, 83, 105 ss., 229; russes, sibériennes, 46; tombales, 104.
Gray, Harold St. George, 103.
Grèce, 88, 91, 119, 125, 135, 138, 148.
Grenats, 174, 236.
Grenlande, 185.
Grieg, Sigurd, 198, 199, 213.
Groix, île, 216.
Grorudite, 29.
Grönhaug, 226.
Gudbrandsdal, 117, 129, 198.
Gustafson, G., 142, 147.
Götaland, 193.

Håkon Eiriksön, 211.
Habitations, 23, 67, 79, 191.
Haches, faites d'une lame de silex dans un manche en bois de cerf, 11; faites d'os d'élan, 11; en silex, 12, 54; en corne, 16, 38, 49; de Nöstvet, 22; à section circulaire, 23, 28; à section triangulaire, 28; de l'Ouest, 28; allongées ovalaires, 28; type de Vespestad, 28; à tranchant transversal, 28, 35; à tranchant asymétrique, 28; à tranchant creux, 29; en grorudite, 129; en diabase, 29, 37, 38, 60; mégalithiques doubles à douille, 60; de combat à douille, 69, 71, 72, 73, 80; en forme de bateau, 71; polygonales, 71, 72; ovoïdes en porphyre, 74; „haches-rhombes", 74, 75; de cuivre, 74; épannelées à douille, 75; plate sans douille en métal, 85; de combat à douille, en métal, 86; haches-poignards, 86, 108; plates à tranchant évasé en bronze, 89; à bords d'emmanchure, 89, 90; spatules, 89; à douille, 89, 95; plates, 90, 108; d'armes à ornements, en bronze, 91; de travail en bronze, 92, 94; en bronze, 98; d'armes en bronze, 110; à facettes, en fer, 145.
Hackman, A., 95, 126.
Hadeland, 153, 154, 158, 200.
Hafrsfjord, 201, 206.
Haklang, 206.
Hallstatt, 119, 124, 125, 126, 132, 134, 220.
Hallström, G., 41, 49.
Halsnöy, 231.
Hameçons, 12; en os, 36; sans barbelures, 38, 39, 40; en bronze, 92.
Hanovre, 121, 183.
Hansen, Andr. M., 77.
Harald Haarfagre, 201, 206.
Harald Haardraade (le dur), 211.
Hardanger, 129.
Hardsyssel, 184.
Harnais, 205.
Harpons, à barbelure, 11; en os, 14, 16, 19, 25, 36, 37, 39, 40.
Harz, 184.
Haugen (Rolvsöy), 218.
Hauske, 62.
Hedemark, 142, 158, 200.
Hegdalsvik, 90, 98.
Heggen, 253.
Heideby, 213.
Hell, 42, 43.
„Hellekiste" (coffre en pierres), 55.
Heröy, 35.
Herules, 137.
Hildebrand, Hans, 238.
Hildershavn, 192.
Hisen, île de, 198.
Hjortspring, 228.
Hole, 143.
Holland, 140, 169.
Holstein, 120, 140, 162, 165.
Hongrie, 209.
Hordaland, 117, 129, 184, 187, 231.

Hordes, 185, 201.
Hougen, Björn, 157.
„Hrímkalkr“, 142.
Huns, 165.

Immigration, 34, 66, 72, 78.
Importation, de bronze, 89, 92, 93; de fer, 117; des marchandises romaines, 139, 141, 162; d'objets germaniques, 164; de monnaies romaines, 140, 169, 170; de marchandises mérovingiennes, 176, 177; d'objets irlandais, 205; d'ouvrages carolingiens, 209; de monnaies et d'argent à l'époque carolingienne, 210, 211.
Incinération, 101, 103, 121, 122, 150, 152, 153, 156, 157, 159, 161, 214.
Industrie, lithique, 28, 30; de l'âge du bronze, 96; romaine provinciale à la frontière rhénane, 241; de la période romaine, 145 s.; des vikings, 212, 213.
Inhumation, 122, 152, 160, 161, 164, 214, 215.
Interglaciale, époque, 9.
Irlandais, objets, 204, 205.
Irlande, 26, 108, 149, 204, 205, 207, 208, 209, 216, 250.
Islande, 195, 208.
Italie, 88, 93, 97, 124, 185, 202.
Ivar, roi de Dublin, 206.

Janse, Olov R., 173.
Javelots à barbelures, en fer, 144.
Jellinge, 250, 251, 253.
Johansen, K. Friis, 11, 162.
Jordanès, 137, 185.
Jutland, 9, 18, 34, 68, 70, 89, 102, 120, 122, 123, 127, 139, 140, 149, 160, 170, 215.
Jæren, 34, 49, 100, 102, 129, 132, 160, 191, 198.

Karfi, 226, 227, 234.
Karm, 100, 129, 163, 165, 218, 219, 225.
Kivik, 104, 111.
Kjökkenmöddings, 22, 23, 24, 25, 77, 80.
Kjötve, 206.
Klein, Ernst, 12.
Kleiven, Ivar, 117.
Knorr, Friedr., 120.
Kossinna, G., 77, 132, 155.
Kovel, 155.
Kvalsund, 230, 231, 233.

Lac supérieur, Amérique, 84.
Lamböy, 205.
Lames demi-circulaires, en silex, 60; plates, en métal, 86; de poignard, en métal, 86; de scie en bronze, 92.
Lances, en bronze, 98; à pointe de fer, 144, 153, 197; à barbelures, 197; avec lame à deux tranchants, 197; à face damasquinée, 209; incrustées d'argent sur la douille, 209.
Lange, Eyvind de-, 104, 189.
Langobardes, 185, 199, 202.
Lapons, âge de la pierre des, 33 s.

La-Tène, 124, 125, 126, 133 s., 138, 144, 147, 149, 153, 159, 220.
Leiknes, 42, 44.
Leka, 46, 218, 219.
Lexow, Einar, 242.
Limhamn, 22, 28.
Limonite, 115 ss.
Lindenschmidt, L., 154.
Lindqvist, Sune, 14, 80, 95, 125, 126, 199, 221.
Linnesöy, 35, 47.
Lista, 129, 191, 193.
Lit de plume à coussins, 218.
Lochlann, 206.
Lomen, 143.
„Longues nefs", 224, 226, 234.
Lorange, A., 209, 232.
Lund (Telemark), 46.

Magdalénien, 11, 49.
Magie, 50 s., 172, 173, 180.
Maglemose, 11, 17, 38, 49, 50, 78, 79.
Maison d'habitation, 191.
Man, île de, 208.
Mandal, 184.
Marcomans, 139; tombes marcomanes, 144 ss., 154 ss., 164.
Marmites en stéatite, 212, 213.
Marobod, 139 s.
Mas-d'Azil, 13.
Massues, en os, 11; en forme de croix, 30; en forme d'étoile, 30; en talc, 36.
Marteaux en pierre, 22.
Méandres, céramique décoré de, 149, 160.
Mecklembourg, 161, 165; le stade de, 9.
Médaillons d'or, 169, 171, 172, 173.
Méditerranée, 85, 91, 109, 114, 118, 125.
Melhus, 204.
Mer du Nord, 242.
Mer Noire, 164, 165, 184, 239.
Mérovingienne, époque, 137, 167 s., 181, 197 s.; mérovingiens, 202, 203.
Mésocéphale, type, 77 s.
Métiers de la période romaine, 145; de l'Irlande, 251.
Mexique, 84.
Microlithique, industrie, 12, 16, 25.
Migrations de peuples, 65, 66, 70, 158, 166, 184.
Mines de cuivre, 85, 88; de fer, 115.
Modum, 253.
Monnaies, trouvailles, 140, 168, 211; en or, 169, 170, 171, 238; d'argent, 210, 211; norvégiennes, 211.
Montelius, Oscar, 9, 27, 33, 49, 54, 56, 59, 77, 80, 85, 86, 87, 95, 99, 101, 104, 108, 119, 120, 123, 167, 173.
Montures en bronze, 205.
Moorhead, Warren K., 84.
Moravie, 94.
Mosaïque, perles en, 143.
Moules, en pierre, 93, 94; en argile, 93, 97; en talc, 94; de sable, 95, 96; à cire perdue, 96.

Moyen âge chrétien, 202, 217.
Much, Matth., 85.
Müller, Sophus, 32, 54, 57, 62, 75, 86, 88, 97, 101, 110, 124, 140, 162, 173, 174, 237, 239.
Münchenberg, 155.
Mycènes, 104; civilisation mycénienne, 118.
Möre, 35, 40, 95, 183, 187, 198, 230.

Namdal, 218.
Navigation, 224.
Navire, de l'âge du bronze, 104, 106, 229; du premier âge du fer, bateau d'Als, 228; de Nydam, 229; de Halsnöy, 231; de Kvalsund, 230; des vikings, 233; funéraire, 214, 218, 225, 226.
Nécropoles préromaines, 128; de l'époque romaine, 151, 153; mérovingiennes, 197.
Neergaard, C., 93, 94, 95, 123, 189.
Nerman, Birger, 133, 155, 156.
„Netstikker", en os, 12, 14.
Nicolaissen, O., 129.
Nicolaysen, N., 224.
Nielsen, H. A., 78, 80.
Njardarlog, 187.
Noms, de peuples norvégiens, 158, 184; de personnes, 138, 178; de lieux norvégiens, 185, 212.
Nordfjord, 34, 47, 129, 216.
Nordhagen, Rolf, 132.
Nordland, 198.
Nordman, C. A., 9, 24, 57.
Nordmöre, 71.
Nummedal, A., 14, 18.
Nydam, 229, 231, 232 s.
Nöstvet, 21, 23, 24, 28, 36, 37, 38, 76, 77.

Oban, 13.
Oder, 123.
Offrandes, à des divinités, 61, 110; votives, 111; consacrées aux morts, 111; aux dieux, déposées dans des marais, 227, 231; de pièces de butin prises à l'ennemi, 228, 231.
Olav Hvite (roi de Dublin), 206, 207.
Olav Kyrre, 254.
Olav, saint, 210, 211, 252.
Olav Skjötkonung, 211.
Olbia, 156, 164.
Olsen, Magnus, 185, 186, 200.
Onomastique, recherches sur, 138, 185, 212.
Opland, 159, 193.
Or, 84; parures, 84, 89; bracelets, 91; en feuilles, 91; anneau, 102, 120, 127, 146; filigranes, 147; breloques, 148, épingle à tête de filigranes en, 148; monnaies, 223; orfévrerie, 147.
Orge, 38, 65.
Ornementation, voir Style décoratif.
Orient, 149.
Orientation des tombes, 188.
Oronsay, 13.

Os, utilisation primitive, 14, 16, 19; massues, 11; poignards, 11; hameçons, épingles, 12; outils d'os de l'âge du bronze, 97, 98, 99; pointes des flèches de l'âge du fer, 191, 192.
Oseberg, 218, 223 ss., 234.
Oslo, 29, 45, 56, 61, 70, 72, 122 s., 131, 153.
Ottar, 200.
Outils de fortune, 15, 31.
Overhallen, 204.

„Paalstaves", 91.
Pacifique, îles de l'océan, 221.
Paganisme, ésprit païen, 216.
Paléolithique, civilisation, 19, 37, 79; art, 41, 48; images, 46; gravures, 43; paléolithes nordiques, 9.
Paon, 219.
Parures, dentiforme en os, 87; de formes nordiques, 163; en schiste, 35; en forme de bouclier, 175; en S, 199.
Pêche, 19, 20, 23, 40, 192.
Peintures rupestres, 20, 41, 42.
Pendeloques, en os, 49; en ambre, 143.
Périodes préhistoriques, 87, 88, 99, 113, 167.
Perles de verre, 143; en ambre, 143.
Pérou, 84.
Petersen, Jan, 212, 213.
Petersen, Th., 16, 49, 70, 151, 182.
Peuples sauvages, 221.
Phoque, 38, 40.
Pic, J. L., 154.
Pics en silex, 12, 16.
Pièces de jeux en verre et en ambre, 218.
Pierres à feu, 39; à briser le blé, 191.
Pierres commémoratives, 151, 179.
Pinces en bronze, 92.
Piquetage, 23, 42.
Plantes de pied, 109.
Plaques de ceinture, en bronze, 91, 102.
Plats à anses, en bronze, 142.
Poids du denier républicain, 141; des vikings, 211.
Poignards en silex, 54, 60, 87, 97, 100; en métal, 86; bronze, 91, 97, 100.
Poinçons en os, 12; bronze, 92.
Pointes en corne, 11; en os, 16, 19, 25; en schiste, 31, 35, 36, 39, 60; en silex, 12; de flèches à un tranchant, 16; de lance en bronze, 91; de flèche en bronze, 92; de lance en fer, 133, 144, 197, 209.
Polissoir plat en grès, 90.
Polissage, 22, 31, 73.
Pologne, 155.
Poméranie, 161.
Porphyre, 73.
Portugal, 108.
Posen, 141, 169.
Postglaciaire, époque, 10.
Prentout, H., 208.
„Prikhugning", 23.

Production locale des bronzes, 94.
Protohistoire, 138.
Prusse, 34, 123, 124.

Quartz, 31.
Quartzites fins, 31.

Race primitive Scandinave, 76; indo-germanique, 77.
Randsfjord, 153.
Raknehaugen (tumulus de Rakne), 200, 217.
Rasoirs en bronze ornés, 106.
Raumarike, 158.
Raumes, 185.
Relief, fonte en, 237.
Réligion, 64, 82, 99, 103, 107, 109, 121, 209, 216, 227.
Reliquaire irlandais, 204.
Représentations de dieux, 108.
Rhin, 123, 139 ss., 154, 162, 176, 177, 186.
Ringerike, 128, 143, 158, 165, 200, 252.
Roches, dures à grains fins, 21; éruptives, 22, 26, 29; volcaniques locales dures, 53, 75 s.
Rodulf, 185, 201.
Rogaland, 40, 184, 198.
Rolvsöy, 218.
Romerike, 128, 155, 200.
Rosette, 149.
Rostovzev, M., 138, 240.
Rouet à main, 148.
Runes, 179, 180, 209; inscriptions runiques, 138, 155, 156, 172, 178, 186; pierres, 253, 254.
Ruskenesset, 19, 38, 39, 40, 41, 67, 87.
Russie, 253; septentrionale, 37; méridionale, 156, 164, 239, 240.
Rygen, 184.
Ryges, 201.
Rygh, K., 90.
Rygh, O., 27, 34, 192.
Röllang, 143.

Sacrifices, 61, 62, 63, 110; humains, 219.
Sætrang, 165.
Sagaies, pointes en os pour, 19.
Sagelven, 44.
Saint-Paul de Londres, 253.
Saint-Périer, D. René de, 12.
Salin, B., 165, 173, 174, 180, 238, 243.
„Salle“, 191.
Sandefjord, 224.
Sanglier, couteaux de dents de, 12.
Sarauw, George F. L., 11, 49.
Saxe, 161.
Scanie, 54, 55, 57.
Sceattas, 177.
Schiste, 31; parures, 35, 47; pointes ornées de lignes et de gravures en, 32.
Schnittger, Bror, 222.
Schreiner, K. E., 81.
Scramasaxa, 197.
Sculpture, en os et en pierre, 47; sur bois, 219, 223, 226, 227, 236, 244, 246, 248.
Scythes, 239; art scythique, 240.
Seaux en bois, 205.

Seeland, 162, 163, 187.
Sépultures, de l'âge de la pierre, norvégiennes, 61; mégalithiques, 55, 80, 84; tumulaires, 100, 101, 102, 112; à char, 133; à incinération, 150, 152, 153, 156, 157, 159, 181, 190; à inhumation, 160, 161, 162, 164, 185, 186, 187, 190, 197; collectives, 189; royales du vieil Upsal, 200; de vikings, 215, 216, 217; royales, 217, 219, 220, 223, 234, 249; à navire, 218, 219, 220, 221, 222; de Gokstad, 219; de pierre en forme de bateau, 220, 222.
Sernander, R., 131, 132.
Servitude, 219.
Sigervoll, 22, 28, 37.
Signes sacrés, 105, 109, 172.
Sigtrygg, 206.
Silésie, 161, 163.
Silex, gisements de, 15, 21, 26, 57; industrie, 12, 16, 30, 54; importation d'objets en, 57, 58, 59; utilisé à l'âge du bronze, 90, 97, 98.
Situles en bronze, 142.
Skei, 218, 219.
Skogsvåg, 40.
Slesvig, 229.
Sletjord, 44.
Société des Sciences à Trondhjem, 130.
Société, conditions sociales, 55, 61, 104, 105.
Sogn, 153, 163, 198.
Solberg (Eiker), 142.
Solberg, O., 40.
Solidi, 169, 170.
Sollien, 115.
Solsem, 46, 47.
Soufflage du fer, 115, 116.
Sparbu, 236.
Spirales, ornementation à, 91 s., 104, 109.
Stabu, 155.
Stations à silex, 14, 15, 24, 26.
Stavkirke (église en bois), 254.
Stéatite, 213.
Steigen, 183.
Stjerna, Knut, 66, 121, 223.
Stoksund, 35.
Storedal, 142, 162.
Storhaug, 218.
Storm, G., 206.
Stryn, 198.
Strzygowski, Joseph, 240.
Style décoratif de l'âge du bronze, 91, 92; de l'époque des grandes invasions, 174, 237, 238, 239, 241, 242; de Vendel, VII—VIII siècle, 199, 241, 243; d'Oseberg, 246; de Borre, 249; de Jellinge, 250; de Ringerike, 252; d'Urnes, 254, 255; roman, 255.
Submégalithique, 60.
Suède, 28, 33, 34, 35, 37, 41, 54, 55, 63, 72, 80, 94, 98, 127, 129, 140, 141, 154, 160, 161, 165, 170, 198, 200, 215, 221.
Suèves, 134.
Suiones, 137.
Sværdborg, 11, 78.
Svéars, 200, 201, 203.

Svelvik, 81.
Sven, tumulus de (Svenshaug), 200.
Symboles solaires, 104, 109, 110; religieux, 109, 112.
Söderberg, Sven, 238.

Tacite, 137, 140.
Talc, travaux en, 30; moules en, 94.
Telemark, 193.
Teutons, 134.
Théodoric, 185, 186.
Thorir (Domrair), roi de Dublin, 206.
Thuringe, 161.
Tissage, 213.
Tissu de laine, 100 s.; tissus muraux historiés, 218.
Tombeaux, tombes, voir Sépultures.
Toten, 153, 154, 155, 158.
Tourbières danoises, trouvailles des, 144, 228, 229; tourbières de la Norvège, 230, 231.
Traîneaux, 218.
Tranchets en silex, 12, 15, 16, 22; en roche, 22.
Trèves, 169.
„Trésors“, 89, 170, 211.
Trindökser (haches à section circulaire), 23.
Triscèle, 172.
„Troglodytes“, 191.
Trondhjem, pays de, 33, 34, 35, 47, 130, 150, 163, 181, 183, 198, 200.
Trundholm, 110.
Tumulus, 100, 102 s., 104, 121, 151, 182, 188, 189, 196, 218.
Tune, 219, 225, 234.
Turgis (roi de Dublin), 206.
Tutulus, 128.
Tyrifjord, 153.
Tysnes, 187.

VLFBERN, voir Épées.
Umbos de boucliers, 133, 144, 153, 213.
Uppland, 66, 187, 199, 200.
Upsal, 131, 178, 200.
Urne en argile, 101, 126, 128; en pierre, en métal, 128; en bronze, 152.
Urnes, 254.
Urstadmyren, 62.
Urus, 12.

Vaage, 115.
Vaisseaux de guerre, 224, 234.
Valdres, 143, 153, 154, 158, 198.
Valentinien, 169, 170.
Vang, Hedemark, 142; Valdres, 253.
Vases d'argile, 38, 126, 159, 160, 175, 182, 190; à suspension en bronze, 92 s.; en bronze époque La Tène, 133; en bronze romains, 141, 142, 153, 156, 161, 162; en bronze Ve et VIe siècles, 182; en bronze anglais, IX siècle, 209; en verre, 142, 159.
Vedel, E., 118.
Veitsler, 206.
Vendel, 200, 242.

Verreries romaines, 141, 142, 161, 162; de l'Europe occidentale, 168, 176, 182; anglo-saxonnes, 199, 209.
Vespestad, 28, 60.
Vestfold, 70, 123, 128, 158, 160, 183, 187, 201, 203, 219.
Vêtement en étoffes de laine tissée, 99; accessoirs de, 126; ouvrés d'or, 218.
Viborg, 9.
Victoire, image de, 143.
Viken, 159.
Vikings, 195, 204, 212, 234.
Vimose, 179.
Vingen, 46.
Viste, 37, 81.
Vistule, 123, 154.
Weibull, C., 83, 98.
Weibull, L., 83, 98.
Westmoreland, 208.
Worsaae, J. J. A., 108.
Würm, stade de, 9.

Ynglingatal, 203, 204, 217.
Ynglingars, 201.
York, 208.
Ystad, 49.
Zoomorphiques, formes, 173, 236, 241.

Öland, 56, 170.
Östergötland, 120.
Östfold, 61, 70, 122 s., 128, 157, 158, 193, 216.
Öyrygs, 185.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00072 0074